

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 5 (n°35-42), Bruxelles, 5 septembre 1896-31 octobre 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 34

5 septembre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

IWAN GILKIN. — Ernest la Jeunesse.
VALÈRE GILLE. — Lettre au R. P. Delaporte.
FRANCIS DE CROISSET. — Vers.
GALÉAS. — Les grandes oscillations.
X... — A Bayreuth.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-Georgé Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire . . . 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose . . . 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume . . . 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Ernest La Jeunesse.

Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains, 1 vol. 1-18, chez Perrin et C^{ie}, éditeurs à Paris.
Prix fr. 3.50

Il est amusant, le livre de M. Ernest La Jeunesse, mais aussi passablement féroce. Bien que l'auteur nous assure qu'il a une belle âme, ce que nous croyons volontiers, bien qu'il aille jusqu'à se frapper la poitrine du bout de son petit doigt, en faisant un acte de contrition, pour les jolis coups de griffe qu'il distribue avec la gaieté d'un jeune tigre qui ne pense pas à mal, les coups n'en sont pas moins cruels et la griffe qui s'amuse déchire souvent la chair vive. Mais M. La Jeunesse s'en excuse si aimablement qu'on ne saurait lui en tenir rigueur.

M. La Jeunesse s'est proposé de nous peindre les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains. Il met ceux-ci en scène. « Ces gens, dit-il, s'entretiennent de leurs vertus : c'est leur droit et ils s'en entretiennent discrètement, en famille, en tête-à-tête, ou dans la tendre complicité de la solitude. » M. La Jeunesse est sincère pour eux et il pousse la sincérité jusqu'à nous avertir que ce qu'il analyse, ce ne sont pas seulement les sensations de MM. Loti, Lorrain, Daudet ; ce ne sont pas seulement leurs états d'esprit et leur mauvaise humeur, mais ses propres sensations, ses états d'esprit et sa mauvaise humeur. Et quand M. La Jeunesse est de mauvaise humeur, il a beaucoup d'esprit et il fait à ravir son petit cannibale. Il ne lui faut que deux ou trois coups de dents pour déchirer son homme. Mais c'est un cannibale ingénu et plein de grâces. Ecoutez comment il justifie la lacération de ses pauvres contemporains : « Ce que j'aime en eux,

» ce sont leurs faiblesses, c'est leur misère, et je
» me plais à m'humilier en eux, à me flageller en
» eux, à me couronner de leurs épines, à m'ul-
» cérer de leurs plaies. Et j'éprouve cette suprême
» volupté de goûter en ces pures tortures, le châ-
» timent de leurs fautes, sans avoir eu la fatigue
» de commettre ces fautes. »

Peste ! c'est le sadisme dans la critique, cela ! Et vraiment M. La Jeunesse se flagelle terriblement dans ses infortunés contemporains ; à la vigueur qu'il met à se châtier en eux de leurs fautes on voit clairement qu'il n'a pas eu la fatigue de les commettre.

Quelle ardeur et quelle force ! L'autoknoutisme sur le dos d'autrui s'est rarement offert pareille fête !

Est-ce à dire que toute bienveillance soit absente de ce livre ? Loin de là. Après la flagellation, il se trouve des pages douces, admiratives, émues, presque tendres. On est tenté de croire que M. La Jeunesse ne manie le fouet que pour le faire claquer et attirer l'attention des passants, et que s'il écorche parfois un contemporain, c'est sans le faire exprès. Ainsi la *Prière d'Anatole France*, le premier morceau du volume, est un persiflage peu respectueux ; mais un peu plus loin on lit *Les Étapes d'un chef-d'œuvre*. Ce chef-d'œuvre, c'est *Thaïs*, et pour en parler comme pour parler de son illustre auteur, M. La Jeunesse trouve des accents touchants et chaleureux, tout débordants de sympathie. Ailleurs, il met impertinément dans la bouche de M. de Hérédia un sonnet qui débute par ce vers :

Je suis celui qui met en fuite les idées,

impertinence d'autant plus coupable qu'une critique mesquine se plaît à reprocher à Leconte de Lisle, sa froideur impassible, à Baudelaire, son

immoralité, à M. de Hérédia son prétendu dédain pour les idées.

Heureusement on lit plus loin ce bout de discours adressé à de jeunes poètes réunis dans une brasserie :

« Oh ! les vocations incertaines et les embarquements sur la galère symboliste, sur la conque décadente, sur la pirogue impressionniste et les courses — vers une Thulé — ululantes et les bris de vers inféconds !

» Après quinze ans d'efforts décadents, qu'admirons-nous ? Les *Trophées*, qui sont les plus classiques des vers, les vers les plus loyaux, de l'éclat et de la profondeur les plus simples, sans mystère, sans symbole, sans autre symbole et sans autre mystère que celui de la Beauté. Ah ! c'est fini de rire ! Regardez les œuvres qui réussissent : ni attache, ni tache décadente ou symboliste. Ce sont des œuvres qui se réclament de la tradition, ce sont choses d'ordre, de régularité et presque de rigueur géométrique, c'est « de la mathématique », de la mathématique la plus noble et la plus haute et la plus souriante aussi, mais souriant suivant les règles. » (*Le Concile.*)

Ailleurs, c'est une bonne bête de mastodonte qui est entré chez les frères Rosny pour tailler une bavette d'actualité. L'excellent monstre blague le préhistorisme des auteurs de *Vamireh* et surtout leurs dissertations perpétuelles sur le moindre fossile de rencontre ; mais avant de prendre congé il leur dit : « Vous êtes féconds, vous êtes jeunes, vous avez une âme ardente, vous avez la naïveté la plus ornée que je sache, vous avez de l'hallucination calme et les yeux toujours éblouis et toujours brillants de tendresse et de tristesse sans amertume, et votre poitrine se plisse d'espoir, et votre esprit s'obstrue de larges rêves et de larges ailes, et vous frémissez et vous pensez : continuez : *Le mastodonte est avec vous.* » Reconnaissons que ce mastodonte est plein de malice et qu'il mêle l'éloge et la critique avec une étonnante dextérité. C'est un monstre qui a pris des leçons de M. Jules Lemaitre. Peut-être a-t-il pris aussi une petite leçon de M. Maxime Lisbonne, à en juger par sa sortie :

« Sa queue monta et zigzagua, en une bénédiction ondoyante : on eût dit le bras de Catulle Mendès, alors que, en des banquets symbolistes, il impose aux jeunes hommes une protection compromettante. Puis, après un salut constitutionnel, il partit... »

Mais M. La Jeunesse n'est pas toujours aussi doux. Il néglige fréquemment de verser une goutte de baume sur les écorchures que creusent ses coups de patte. L'une de ses fantaisies montre les Daudet, le père et le fils, geignant dans leur immeuble, au crépuscule. M. Alphonse Daudet se livre à des confessions littéraires. « Mon fils, dit-il, nous sommes une famille de myopes... J'ai tout vu en petit, jusqu'au Mont-Blanc, jusqu'au soleil... Tu es entré dans la vie non avec une âme ardente et d'indignation prompte, mais avec une âme de mauvais élève, simplement. Tu la mets en valeur. » M. Léon Daudet se met à gémir : Père, père, je crois que je n'ai pas une belle âme ! — Et moi ? lui répond son père. Sur ce mot le morceau prend fin. Le plus farouche des critiques moraux n'oserait guère en dire davantage.

C'est de leur outrance que certaines critiques de M. La Jeunesse tirent leur comique. Que reproche-t-il à M. Loti ? D'avoir précisé le vague à l'âme et par là même de l'avoir rendu impossible, ce qui prive un grand nombre de nos contemporains d'un plaisir délicieux. Le reproche est bizarre et il n'atteint guère l'auteur des *Propos d'exil*. Par contre, l'*Apologie d'Emile Zola* a l'air d'un document, d'une page de nature et de vérité, et c'est d'un comique irrésistible. M. Zola se trouve en face d'un monsieur qui ne dit rien, le prend, par habitude, pour un interviewer et dégoise aussitôt sa vie, ses projets, son passé, son avenir, le naturalisme, ses livres et ses hautes vues sur lui-même et sur le monde vu à travers son tempérament. Je suis, dit-il, *Celui qui s'épaté*. Et il raconte comment il s'est toujours épaté devant les fromages, devant les panoramas de Paris, devant les grands magasins, devant les appartements des maisons parisiennes, devant les ouvriers, les domestiques, les bourgeois et le reste. Il est si épaté, qu'il lui semble que personne n'a jamais rien vu et que c'est lui qui découvre, que dis-je, qui invente le monde. Il invente les hommes, comme il invente la Bourse, les Halles, Rome, Lourdes, les mastroquets et les chemins de fer. Son interlocuteur le laisse parler et se déverser tout à l'aise, puis d'une voix tranquille : « Tu ne me reconnais pas, fait-il. C'est moi qui, il y a onze lustres, peut-être, ou vingt siècles, ai acheté ton âme — *au poids* ». Mais il faut lire le morceau tout entier, il est plein de verve et chaque détail a sa valeur.

En somme, livre amusant, piquant, — un peu

trop, — plein de fantaisies folâtres, de méchancetés ébouriffantes, d'admiration attendries, de reproches fantastiques, de critiques justes et mordantes, et, quoi qu'on dise, d'une véritable jeunesse qui a l'air, parfois, de porter une barbe postiche pour feindre la maturité encore lointaine, — à moins que ce ne soit le contraire!

Et le jeune homme très jeune qu'on croit entrevoir derrière ce volume, qui passe un peu la tête entre les dernières pages du livre, — une tête bonne, souriante, mais passablement malicieuse et un peu fâchée des petites déceptions que ses illusions ont rencontrées dans la compagnie des hommes de lettres, — ce jeune homme est un lettré, fin, instruit, qui fait peut-être expier à autrui les quelques moments où l'on a abusé de sa candeur; peut-être aussi est-ce un jeune homme sérieux qui veut arriver, qui sait qu'il arrivera, et qui fanfare son approche par une joyeuse gaminerie, comme le fit avec tant de maestria M. Jules Lemaitre, lequel a enseigné aux jeunes normaliens, par son exemple, comment on fait la conquête de Paris. En tout cas, il est clairvoyant, — il l'est peut-être trop, au gré de quelques personnes qu'il a indiscrètement dialoguées ou soliloquées sur le vif. La jeune génération ne lui dit rien de bon et il ne dit rien de bon de la jeune génération. Il démêle avec perspicacité les défauts qui l'enlaidissent et qui ... manquaient aux « anciens ».

« Eh bien! dit-il, ce sont tout de même les » anciens qui valent le mieux. Non parce qu'ils » sont vieux ou parce que, doucement, ils s'acheminent vers la vieillesse. Non parce qu'ils ont » des œuvres derrière eux et parce qu'ils ont » charmé et formé des âmes, parce que la vie » joua en eux et leur tira des larmes, et les fit » gloter derrière une haie ou derrière un rideau » et parce que des mortes et des morts partirent » de leurs yeux, de leurs cœurs et de leurs âmes. » Non. Vraiment jeunes, ils devaient avoir le » même sourire et la même douceur et ils ne » devaient pas être beaucoup plus méchants. » Quelques-uns m'ont été cruels et je le regrette. » J'ai été cruel envers quelques-uns et je le regrette aussi.

» *Mais ce sont les jeunes qui sont effroyables!* » Lourds, avec des faces de bouchers surnois ou » de garçons coiffeurs féroces et des yeux durs, » des yeux qui reprochent à tout le monde leur » hideur et leur faiblesse, des yeux qui deviennent

» farouches de ne rien voir, de ne rien trouver et » de ne pouvoir contempler lorsqu'ils regardent » en dedans, que de l'impuissance et de la torpeur » sans talent. Ils vont, ils vont, les jeunes, en » troupes, — et ce seront de beaux jours pour » bientôt. *Et pour eux, les lettres sont un métier* » et leurs yeux sont sans flamme, — et quand, par » hasard, ils meurent de faim, ce n'est pas de leur » faute. Ou es-tu, vertu, et toi, héroïsme, et toi, » poésie? Ah! ces enfants de dix-huit ans qui » marchent, secs et glacés, et qui ne chantent pas, » qui ne lancent pas au ciel des plaintes rythmées » et des hymnes, et qui ne pleurent pas aux » étoiles, mais qui, de ci, de là, tirent en silence » un carnet de leur poche et notent un mot et une » épithète et marchent, les coudes en dehors, vers » le petit hôtel ou vers le Palais-Bourbon! »

A part quelques belles et honorables exceptions, il n'en est que trop ainsi! Pour en être convaincu, il suffisait de lire l'épouvantable *Enquête sur l'évolution littéraire*, de M. Jules Huret, ce document monstrueux, qui suffirait à déshonorer la littérature française, si jamais cette jeunesse là devait entrer dans la littérature française. Mais elle n'y entrera pas. C'est une génération sacrifiée, a dit M. Doumic. Rien n'est plus certain. Fasse le ciel que la génération nouvelle qui va se lever ne ressemble point à celle-là, mais reprenne les traditions qui ont paru s'éteindre avec le dernier groupe de vrais poètes français, et dont les survivants du Parnasse ont seuls, ou presque seuls gardé les vertus.

IWAN GILKIN.

Lettre au R. P. Delaporte S. J.

Révérénd Père,

Bien que vous collaboriez à une revue destinée surtout, je crois, à l'édification de votre illustre Compagnie, *Les Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, et qu'en outre, l'humilité soit une vertu de votre état, vous n'êtes pourtant pas totalement inconnu aux lecteurs de la *Jeune Belgique*.

J'eus même, pour ma part, l'occasion, il y a quelques lunes à peine, de vous citer à propos de la question des classiques païens. Un de nos compatriotes, le R. P. Verest, venait de défendre, avec beaucoup d'arguments, la même thèse que vous aviez défendue avec beaucoup d'esprit et beaucoup de citations latines.

Je me plus, en cette occurrence, à transcrire

votre nom à côté de celui de Basile, parmi les défenseurs des auteurs païens. Une cause qui touche à l'éducation des jeunes esprits est trop importante pour qu'on ne fasse pas feu de toutes les bouches et qu'on ne se serve pas de toutes les armes.

Mais je ne reviendrai pas sur la question des humanités. Après vous avoir louangé, je veux vous chercher chicane; et cela à propos d'une fort belle étude sur la rime française, son origine et son histoire, que vous publiez actuellement dans la revue de votre ordre, citée tout à l'heure. Pour écarter toute équivoque, je tiens à déclarer tout d'abord que vous me paraissez avoir ici, comme dans votre défense de Cicéron et d'Horace, parfaitement et presque entièrement raison. « La rime n'est pas tout à fait ce qu'un vain peuple pense », écrivez-vous et vous le démontrez. Vous découvrez son origine dans les anciens chants liturgiques en bas latin, et même avant, vous la signalez là où la disparition de la quantité dans les mots oblige à rechercher un nouveau stratagème pour marquer le rythme, vous nous affirmez qu'elle ne vient pas de l'arabe, et par dessus tout, vous vous livrez à des variations savantes et imprévues au cours desquelles Banville est appelé l'Apollon des *Odes funambulesques*, tandis que nous apprenons que V. Hugo se sert de rimes extravagantes qui lui tiennent souvent lieu d'idées. Jadis, Aristophane seul a osé se moquer d'Eschyle, et encore en le couronnant; les temps sont bien changés.

Pour traduire en plusieurs chapitres ces judicieuses études vous avez beaucoup lu; mais pourquoi faire croire que vous avez lu davantage? Vous vous plaisez à étonner par votre érudition, vous citez les traités de prosodie les plus inconnus, depuis la plus haute antiquité jusqu'à la plus basse modernité, puis tout à coup vous écrivez ceci :

« Après avoir conté l'histoire de la rime; après » en avoir fait — pardon de ce grand mot — la » philosophie, nous étudierons ses formes très » variées; puis nous conclurons : 1° contre les » intempérents de la rime, par un décret de Boileau : celui-là est un sot,

» *Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers;*
 » 2° contre les néo-parnassiens, décadents, symbolistes, jeune-France, *Jeune Belgique* et autres » jeunesses très avancées, par un souhait en prose » de Joachim du Bellay. »

Donc, vous allez conclure contre nous par le

souhait suivant : « Je supplie Phébus que la France » enfante un Poète dont le luc bien résonnant fasse » taire ces enroutées cornemuses, non aultrement » que les grenouilles, quand on jette une pierre en » leur marais. »

Ceci n'est pas très charitable, Révérend Père; mais ce n'est là, en somme, qu'un détail d'appréciation. Il est une objection bien plus grave. En lisant votre proclamation guerrière, je me suis demandé, sérieusement, ce qu'étaient ces *Jeune Belgique* que vous alliez pourfendre sans merci. Vous l'êtes-vous demandé aussi? ou bien votre zèle trop bouillant vous entraîna-t-il, comme jadis Don Quichotte, à des combats imaginaires contre des ennemis chimériques? Je n'oserais, en présence de la gravité de votre situation et de votre âge, admettre un instant cette seconde hypothèse. Vous savez donc ce qu'est un *Jeune Belgique*; vous pouvez le décrire, le confesser, l'analyser et en donner, pour le prochain supplément du dictionnaire Larousse, une exacte et complète définition. Eh bien! j'ai recours à votre science, je vous demande humblement de partager votre découverte, d'être éclairé à mon tour, de savoir, enfin, ce que sont mes amis, ce que je suis moi-même; ce qu'ils pensent et ce que je pense; ce qu'ils ont fait et ce que j'ai fait; dites-nous, enfin, ô Révérend Père, ce qu'est un *Jeune Belgique*.

Voilà quelques dix années que j'ai l'honneur de collaborer à une revue intitulée *La Jeune Belgique*; j'en ai même eu la direction et, actuellement encore, je fais partie du Comité directeur. Depuis le temps, déjà lointain, où feu Max Waller, l'espégle et hardi compagnon d'armes, nous conduisait à la bataille littéraire à travers tous les obstacles, j'ai vu chez nous bien des choses se faire et se défaire, des talents sérieux éclore et se faner, de bons livres restés dans l'ombre, et de mauvais admirés par les snobs. J'ai assisté au joyeux couronnement de nouveaux poètes et assisté au départ d'anciens prosateurs. J'ai vu la *Jeune Belgique* accueillir comme curiosités les dernières nouveautés littéraires, puis les bannir sans réserve lorsqu'elles sont devenues dangereuses, mais toujours et partout prêchant le culte de la beauté dans n'importe quel ordre, c'est-à-dire le perpétuel souci de l'art avant toute autre considération.

Mais ceci est assez piquant, Révérend Père: j'ai vu, il y a quatre ans (1), la *Jeune Belgique*, par la

(1) V. *Jeune Belgique* 1892, t. 11. p. 334 et suiv.

plume de son fidèle collaborateur M. Iwan Gilkin, défend toutes les idées que vous défendez aujourd'hui. Et cela, joint à d'autres études où nous nous réclamions de la vieille tradition française contre les barbares, où nous conseillions la clarté et l'harmonie, et le retour à la simplicité classique, fit qu'on nous traita de réactionnaires et que les partisans de l'anarchie littéraire nous quittèrent de fort méchante humeur. Mais à quoi bon refaire passer sous vos yeux tous les spectacles auxquels j'ai assisté. Vous qui avez la citation facile, vous pourriez vous écrier avec raison : Quand aura-t-il tout vu, et me répondre comme le duc della Volta dans la *Fille du tambour major* : Je le savais !

Car vous savez tout cela ; vous avez lu, je ne puis en douter, l'historique de la *Jeune Belgique* que M. Iwan Gilkin publia l'année dernière sous ce titre, *Dix années de littérature* ; vous nous connaissez mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, puisque vous allez, selon votre programme, conclure, et brillamment j'en suis assuré, contre la *Jeune Belgique*.

Mais moi, qui ai vu tous ces événements, qui y ai participé, je suis encore dans la plus noire ignorance. Je l'avoue à ma honte, je ne sais pas ce qu'est un *Jeune Belgique*.

Aussi, Révérend Père, j'attends avec une impatience mal contenue — et vous le devinez par cette lettre — la suite de votre brillant article. Je serai enfin fixé sur un point d'histoire littéraire important et je me connaîtrai enfin, grâce à votre science bienveillante.

VALÈRE GILLE.

Prière à la Muse!

Oh! Muse! grâce à toi, je passe dans la vie
Sans crainte, sans dégoût, sans haine et sans envie!
Ton regard me console et ta main me conduit!
Tu me fais oublier dans l'heure qui s'enfuit
Le charme insaisissable et doux des choses mortes,
Et d'un geste charmant et noble tu m'apportes
Le vin d'or de l'Espoir dans la coupe d'argent!

Mon cœur, plus que la mer en automne, est changeant!
La moindre émotion l'exalte ou le désole :
Rien qu'un sourire — plus et moins qu'une parole — ;
La verdure des réveils; un rêve; un souvenir;
Le désespoir muet du jour qui va finir!
Oh! Muse! soutiens-moi de ta fière tendresse
Et sois pour moi la sœur, la mère et la maîtresse!

Joignant la Fantaisie à la Simplicité
Fais fleurir dans mes vers la Force et la Beauté,
Qu'ils aient de ton profil la douceur infinie,
De ton corps sinueux la grâce et l'harmonie!
Et parmi tous ces fronts qui vers toi sont tendus,
De vertige, d'amour et de gloire éperdus
De ton bras souverain les reléguant dans l'ombre
Oh! Muse! élis mon front pour la couronne sombre!

Sonnet.

Sur le divan qu'un flot de fourrures tapisse,
Exhalant une forte et redoutable odeur,
Etends-toi sur le dos dans ta jeune impudeur,
Et courbe sous ton col un bras fluet et lisse.

Je boirai le désir langoureux qui se glisse
Dans tes yeux bleus où dort une précoce ardeur,
En goûtant l'indécise et troublante rondeur
Du visage, du bras, du rein et de la cuisse.

Toutes les fleurs d'avril fleurissent dans ton teint
Et ton souffle est plus frais que le vent du matin.
Tes yeux sont deux bleuets et tes lèvres deux roses.

Je veux cueillir avec ma bouche le baiser
Qui flotte sur tes dents sans jamais reposer,
Et clore tes yeux bleus sous tes paupières roses!

Sur le toit

Sur le toit voisin, à la brune
Le hasard, un soir, a conduit
Une chatte couleur de lune
Avec un chat couleur de nuit.

Vêtus de peluche et de soie,
Ils marchaient d'un pas langoureux
Leurs langues frétilaient de joie.
Je reconnus deux amoureux.

Elle, paraissait un peu lasse,
Sous sa lourde et riche toison,
Lui, marivaudait plein de grâce:
Ils étaient de bonne maison.

L'un près de l'autre ils se couchèrent
Les yeux clignants de volupté.
Leurs roses museaux se frolèrent
Dans une tendre intimité.

Flûtant de leurs voix délicates
Des miaulements doux et longs,
Il me semblait que leurs huit pattes
Egratignaient des violons.

Quelque temps après, à la brune,
Sur le toit, un couple a conduit
De blancs bébés couleur de lune,
Et des bébés couleur de nuit.

Dégoût

Quand je contemple Humains, o Frères que je vauz
Vos fiels baveurs mêlés de haines et d'envies
Je m'éffraye en voyant dans vos mesquines vies
Des bas-ventres toujours et jamais de cerveaux.

Vous ne connaissez pas d'autre espoir, d'autres fêtes
Que les ruts d'où des fils pareils à vous, naîtront.
Et ceux qui parmi vous ont du soleil au front
Ne sont que des rimeurs que leurs reins font poètes.

Aussi j'attends le soir où le cœur libre enfin
D'une vanité sotté et d'une peur infâme,
De ce monde boueux j'affranchirai mon âme
En me laissant mourir de dégoût et de faim!

FRANCIS DE CROISSET

Les Grandes oscillations

Pour ennuyer les néo-mystiques, la huysmanie et les huysmanistes, M. René Emery adresse à la plume la lettre suivante :

RESTAURATION DU PAGANISME

LES DIEUX IMMORTELS

Subirons-nous éternellement et sans nulle rébellion la hideur et la désespérance de la Vie moderne? La Vie, que les dieux tout-puissants avaient créée pour la Splendeur et pour la Joie, depuis dix-neuf siècles, s'est métamorphosée en épouvantable gémonie! Depuis le jour où fut crucifié Jésus de Nazareth, ses disciples ont glorifié la Croix; l'instrument de supplice est devenu le Symbole de la vie... Et nos jours, nos années s'écoulent dans le déchirement de calvaires douloureux. Nous nous acharnons à ceindre d'épines nos esprits et nos cœurs; à clouer nos espoirs, nos désirs, nos amours, pour retenir leurs audacieux essors et les assassiner lamentablement, suivant les préceptes d'une religion plus dure que les règles d'un bain et moins miséricordieuses que des arrêts de chiourmes.

Les élans et les aspirations de nos âmes, les émois et les transports de nos chairs sont broyés par la meule à laquelle, pauvres esclaves, nous nous attelons nous-mêmes, au lieu de secouer nos chaînes, redresser le front, relever nos yeux vers la Lumière, vers la Beauté, vers l'Amour.

Et la lourde misère s'appesantit ainsi sur nous parce que, dans notre détresse, nous n'avons jamais songé à implorer le secours des Dieux. Aux heures amères et désolées, nos prières se sont égarées vers l'Impuissant, le dieu de Jésus, notre dieu, notre idole. L'image de pierre demeurera toujours sourde à nos appels, à nos imprécations. Et la ténèbre où s'enlise notre vie, se noircit encore, parce que notre aveugle impiété ne supplia jamais les Puissants, les Bienfaisants, les Vrais Dieux, qui firent jadis la vie belle, la vie douce, la vie enchanteresse.

Vous n'avez donc jamais regretté

... Le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secoutait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux...
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui.

Et ce qu'on tue, en notre siècle barbare, c'est la Beauté, c'est l'Art, c'est l'Amour, c'est la Justice, c'est la Pitié!...

C'est en vain que nous cherchons dans les luttes sociales et politiques le Salut régénérateur, l'éclosion d'un Avenir radieux. Notre faiblesse doit se réfugier vers la protection des Dieux — mais des véritables Dieux, les Très puissants, les Très Bienfaisants, les Dieux de l'Olympe: Jupiter, Apollon, Bacchus, Mercure, Vénus, Diane, Minerve.

Le Paganisme est la seule véritable religion. Soyez païennes, mes sœurs; soyons païens, mes frères: adorons ce qui est beau, ce qui est vrai, ce qui est bon. Et ce Culte aussitôt transformera la vie, l'illuminera de ses claires splendeurs, déracinera de nos cœurs les tristes erreurs et les vains mensonges.

La Religion, du reste, malgré les efforts des impies pour l'étouffer irrévocablement, a toujours survécu dans les âmes fières et courageuses de quelques hommes qui ont proclamé hautement leur foi, dans leurs écrits, leurs discours, leurs œuvres... Nos cités, même aux âges les plus féroces de la Terre catholique, ont conservé le souvenir béni des divinités toujours puissantes. Nos musées, nos promenades se décorent triomphalement des statues des Dieux... les marbres purs s'érigent, chantant victorieusement leur hymne pieux, rappelant aux hommes que Diane, Apollon, Vénus, les Nymphes, les Faunes vivent toujours et vivront éternellement — tandis que les Christ et les Madones se cachent honteusement en l'ombre des cathédrales et des chapelles glacées.

Non, le Culte des Dieux, n'est pas aboli... Il survit dans le cœur des fervents; mais ces fervents aujourd'hui sont le petit nombre: il faut que demain la Religion ait vaincu l'Impiété, et que nos Dieux soient restaurés sur leurs autels glorieux!

Ne détruisons pas les églises du Christ: ses tabernacles seront vite abandonnés, le jour où nous aurons restauré le Temple des Dieux, rétabli ces fêtes et ces merveilleuses cérémonies: les Dionysiaques, les Saturnales, les Bacchanales, les Adonies et les Panathénées... Hommes et femmes accourront en nos temples enguirlandés de fleurs, parfumés d'encens rares, décorés de statues incomparables. Au lieu des tristes psalmodies et des lugubres cantiques, les voix se marieront pour des chants joyeux et des chœurs d'allégresse... Au lieu des libations solitaires du curé, les fidèles boiront aux coupes ruisselantes, et chanteront les bienfaits de Bacchus. Les baisers ne se perdront plus sur les images glacées; ils s'uniront aux baisers des lèvres extasiées qui s'éteindront pour célébrer le triomphe de Vénus.

Les hommes ne mépriseront plus la vie, comme un périlleux passage à travers les angoisses et les épreuves fatales; ils l'aimeront pieusement comme le don le plus cher et le plus précieux des bienfaisantes divinités... La mort elle-même sera embellie; elle ne nous effrayera plus, formidable comparaison devant le Tribunal d'un juge sévère et inflexible; elle sera la douce métamorphose, le déclin apâli et serein d'une belle journée d'automne...

Les hommes seront heureux, ils seront bons, l'Amour règnera dans tous les cœurs. Alors pourra s'établir la fraternité universelle, la communion des peuples en une paix immuable que rien ne troublera plus.

Croyons, mes frères, croyons aux Dieux. La religion nous sauvera. Edifions un Temple, rassemblons les fidèles. Notre voix dira la Force de Jupiter, la Beauté de Vénus, la Fécondité de Cybèle, la gloire et les bienfaits de toutes les divinités... Que tous ceux qui rêvent, ainsi que nous, la Restauration du Culte enchanteur, que toutes celles qui désirent la Vie belle et radieuse, s'unissent à nous, joignent leurs efforts aux nôtres, s'efforcent de toute leur ardeur et de tous leurs espoirs à rétablir la religion sainte, le Culte vivifiant et charmeur.

Nous les prions de nous adresser leurs adhésions, de nous accorder leur fraternelle assistance, de travailler à la reconstitution des Temples.

Que les Dieux tout-puissants nous bénissent et, comme aux âges fortunés, descendent de nouveau parmi nous!

RENÉ EMERY.

L'appel que la Ligue pour la restauration du Paganisme adresse à tous ceux qui ne croient plus aux mornes religions dont l'impuissance s'affirme depuis dix-neuf siècles, et qui regrettent la Vie, sereine et belle des civilisations antiques, ralliera, nous en sommes assurés, d'innombrables adhésions. Nous prions instamment tous les Croyants en l'Art, en la Beauté, en la Joie de Vivre, dont les Dieux de l'Olympe sont les merveilleuses incarnations, de répandre dans tous les cœurs la religion ressuscitée, de nous aider pour la réédification des sanctuaires, le rétablissement des fêtes et des rites depuis longtemps abandonnés. Bientôt, nous réunirons une assemblée générale où l'on organisera les ligues de propagande et où l'on préparera la grande restauration religieuse. A l'heure où l'humanité s'agite, s'épouvante, espère des demains meilleurs, n'est-ce pas le Salut et l'Avenir qui s'offrent aux espoirs — dans l'éblouissante lumière de la religion ?

Siège provisoire de la Ligue pour la Restauration du Paganisme : 18, rue Feydeau. — Paris.

Ces conseils ont été entendus en Belgique. M. Georges Eekhoud qui, récemment, a découvert sur la terre flamande trois authentiques païens, va se mettre à la tête du comité belge.

La première cérémonie aura lieu le 19 broedomion prochain, anniversaire de la procession sacrée d'Eleusis. On dressera un autel antique sur une des places les plus publiques de Bruxelles, et le *Coq Rouge* y sera sacrifié à Esculape.

GALÉAS.

A Bayreuth

Jean d'Ardenne conte, dans la *Chronique*, l'amusante histoire que voici :

« J'ai rencontré à Bayreuth le peintre Henri De Groux, en manteau vert-bouteille, étonnant par son costume et ses allures même les poètes borusses, les pianistes poméraniens et les professeurs de basson mecklembourgeois.

« De Groux poursuit, en Bavière, une série d'études brillamment servies d'ailleurs, par cette circonstance vraiment providentielle qu'il ne sait pas un traître mot d'allemand, — pas même celui qui sert à demander à boire.

« Je l'ai présenté à l'homme qui voulait m'envoyer aux hypothèques de Munich, — estimant que c'était plutôt son affaire. Il lui a dit qu'il comptait bien aller voir ça, surtout l'ancienne, plus solidement établie que la nouvelle.

°°°

« Mais allons au fait. De Groux, dans son enthousiasme de néophyte, frais initié aux mystères du Festpielhaus, avait conçu le folâtre projet d'amener son ami Bloy à venir partager ce céleste régal, — et lui avait écrit dans ce sens.

« La réponse ne s'était pas fait attendre, tel un projectile lancé par une catapulte. De ce style caressant qui lui est familier, Bloy y disait à peu près ceci :

« Je me demande comment l'idée biscornue de m'appeler à Bayreuth, pour y entendre de la musique, — à laquelle je suis d'ailleurs complètement étranger — et écouter l'œuvre assommante de cette crapule de Wagner, a pu germer dans votre cervelle. En admettant que, par impossible, mes oreilles pussent se faire aux hennissements de cavale mêlés de grognements de porc qui s'appellent la langue allemande, il y aurait encore un insurmontable obstacle à l'extraordinaire déplacement que vous me proposez : c'est l'idée que l'infâme Voltaire a passé par Bayreuth, comme on me l'assure. A ce propos, j'estime qu'il y aurait lieu d'entreprendre un travail de purification et d'assainissement dans tous les endroits de l'Europe qui furent souillés par la présence de cette monstrueuse ordure, ce qui les rend inaccessibles à un chrétien... Etc., etc. »

« Je crois bien que ma mémoire n'est pas restée à la hauteur du sujet : fatalement, la forme que je transcris ici n'est qu'une pâle atténuation de l'original.

« — Ça n'a pas pris, — dit doucement De Groux, en remettant la lettre dans sa poche, après nous avoir donné lecture de ces précieux fragments, — ça n'a pas pris...

« — En effet? appuyâmes-nous en quatuor. Les trois autres parties étaient tenues par MM. Octave Maus, de l'Art Moderne, Fuchs, grand justicier de l'Etat indépendant, et un Parisien de mes amis.

« — Mais, insista De Groux, je ne désespère pas d'arriver à le convaincre.

« — Il n'y a pas encore apparence.

« — Sans doute, mais je le connais : si l'on parvient à dissiper dans son esprit les préventions qu'il semble nourrir à l'égard de l'Allemagne et de Wagner, je pense que ce serait une éclatante conversion... Mais voilà, il faudrait l'amener sur le chemin de Damas. C'est le chiendent.

« — Nous venons de le constater.

Memento.

DANS L'« ÉCHO DE PARIS » ces beaux vers de Henri de Régnier :

Fuite ailée.

Va-t-en, Muse! recule et retire ta main,
Car le cheval nourri de lauriers et de grain
Refuse et se dérobe à ta chère caresse
Qui flatte ses naseaux humides et qui tresse
Sa crinière docile où tu nattes des roses.
Le monstre ailé velu d'or pâle et d'argent rose
S'est cabré tout-à-coup et son sabot d'agate
A déchiré le bas de ta robe écarlate
Et vers l'aube indécise où l'aurore sourit
Il part, laissant les douces mains qui l'ont nourri
Et le pré bleu semé d'iris et d'asphodèles
Où les neuf Muses Sœurs le faisaient auprès d'elles
Brouter le laurier dur et paître l'orge neuve.
Il est parti! Le sable et les roseaux du fleuve
Garderont à jamais sur la tige et la vase
La brisure et le sceau de ton sabot, Pégase!
Le berger de la plaine et le pâtre du mont
Ont tressailli de voir à l'éclair de ses bonds
Fuir l'échine du roc et le ventre des pierres
Et, sans avoir le temps de fermer les paupières,
Les vendangeurs du tertre et les faucheurs du val
Ont vu, mystérieusement, le grand cheval
A leurs yeux éblouis cabrer son dos ailé.
Aurore, tu le vis, et toi, ciel étoilé!
S'effarant dans l'azur et hennissant dans l'ombre,
Emplissant de son cri toute la forêt sombre
Et farouche, rué au galop vers la mer,
Brusquement, s'arrêter au bord du sable clair
Où le flot déferlé cabre aussi son écume;
Et, tremblant, immobile en son poil d'or qui fume,
Eclaboussé d'embrun et roux de sueur âcre,
Eventer doucement de ses ailes de nacre
Que l'âpre vent marin gonfle de son haleine
L'Enfant né de la Mer et des vertes Sirènes.

VOICI LA RÉPONSE que l'Art moderne s'attire de la part de la *Chronique* à propos de son récent article sur la haine :

« IL RETARDE. — Dans le numéro de l'Art moderne du 30 août, il est donné un conseil aux abstracteurs de quintessence qui ont la prétention de transformer la langue française et de défigurer les sentiments humains sous une phraséologie prétentieuse et tourmentée.

Il faut haïr les prosateurs et les poètes des anciennes écoles.
« La haine est bonne, la haine est sainte, la haine sauve le génie. »

Tel est le mot d'ordre...

Eh bien, il vient un peu tard dans l'Art moderne. Il y a belle

lurette que la haine et le mépris de ceux « qui ne pensent pas » comme les rédacteurs de ce journal sont l'âme de sa critique.

Quelle nécessité d'afficher ce « commandement » ? Est-ce dans l'espoir de galvaniser l'indifférence des lettrés et du public ? »

L'ANARCHIE A L' « ART MODERNE » ! — Ohé, l'amiral ! A peine M. Picard, le plus rédacteur en chef des trois rédacteurs en chef de l'Art Moderne, est-il parti pour le Congo, vlan ! voilà son journal qui contredit, sans le moindre respect, les théories favorites du maître.

Fraternité, solidarité, amour universel, n'est-ce pas cela que M. Picard prêche dans son *Sermon sur la Montagne*, — exception faite, naturellement, pour les riches et pour la *Jeune Beligique*, qui sont en dehors de toute fraternité ?

Or, que lisons-nous dans l'Art Moderne ? L'apologie de la haine. Oui, monsieur ! M. Roland de Marès convie les écrivains à pratiquer la haine littéraire. Son article se termine ainsi :

« La haine est bonne, la haine est sainte, la haine seule sauve le génie ! Elle nous place sur une telle montagne que nous pouvons contempler toute l'humanité grouillante, souffrante, geignante. La haine, c'est la Foi qui nous sauvera, puisque nous sommes trop humains encore — j'entends trop faibles et trop lâches — pour rester nous-mêmes tout en aimant autrui. Pour l'artiste moderne surtout, il s'agit d'être le Solitaire. Qu'il s'enferme dans la symbolique Tour d'Ivoire et qu'il contemple son âme. Il y trouvera mille choses insoupçonnées que le monde tuerait certainement, il y verra éclore d'étranges fleurs qui charmeront ses yeux... »

« Je sais, je sais la banale, la pauvre, la stupide plainte des peureux. Je sais la parole infâme du mauvais prêtre prêchant la soumission, la douceur, la pitié. Oh ! toutes ces phrases toutes faites si mainte et mainte fois entendues sur mon chemin ; toutes les phrases vaines qui consolent ceux qui ne sont à consoler de rien !... »

« Les pauvres ! les pauvres ! Ils ne comprendront donc jamais, jamais que l'homme qui est lui-même épand autour de lui des clartés qui consolent de toutes choses ; ils ne comprendront donc jamais que la haine seule féconde le monde depuis toujours et le fécondera jusqu'à l'heure bénie où, du Tout harmonieux de ceux qui furent des solitaires, naîtra, enfin, l'impossible bonheur des hommes... »

« La haine est bonne, mes frères, la haine est sainte ! »

« ROLAND DE MARÈS. »

Il s'agit d'être le Solitaire. . . Vous rappelez-vous la complainte des DÉLIQUESCENCES ?

*Les tonias
Que tu nias
Traîtreusement s'en sont allés...
C'est moi qui suis le Solitaire !*

s'écriait déjà Adoré Floupette.

Quant à cet appel à la haine, il permet de juger l'élévation morale de nos adversaires. Ils avouent eux-mêmes qu'ils ont besoin de haïr parce qu'ils sont « trop faibles et trop lâches pour rester eux-mêmes tout en aimant autrui. » Cela les juge. Ils prononcent eux-mêmes leur propre condamnation.

Pour nous, nous n'avons jamais éprouvé le besoin de haïr personne. Haïr, c'est perdre son temps et ses forces. Nous méprisons profondément quelques individus, nous en dédaignons beaucoup d'autres, nous combattons tous ceux qui tentent de briser la lyre française. Une saine intransigeance n'a rien de commun avec la haine.

Fort critiquable aussi le conseil de se renfermer, tout seul, dans la fameuse Tour d'Ivoire ! Les esprits capables d'aimer et d'admirer autrui sans cesser d'être eux-mêmes n'ont nul besoin de cet isolement artificiel ; quant aux autres, lorsqu'ils se replient sur eux-mêmes, ils risquent fort de rester en tête à tête avec le néant.

L'ART MODERNE et les pompes funèbres. La plus gravement ébouriffante de nos gazettes critico-littéraires publie un article

intitulé : *Cadavres à enterrer !* C'est un article noblement folâtre. Avec un à-propos qui requiert toute notre admiration, l'auteur cite la *Ferme ardente* de M. Verhaeren. On connaît cette pièce burlesque, où un valet de ferme, émule du fameux sergent Bertrand, déterre une fermière morte depuis un temps respectable, la porte dans son lit, toute grouillante de vers et se livre à des jeux macabres après avoir mis le feu à l'immeuble. Certes, voilà un cadavre à enterrer ! Même, il était si simple de le laisser en terre et d'épargner aux nerfs délicats de nos esthètes, le dévergondage de ces vers... libres !

L' « ART MODERNE » ET L'AMOUR. — Après ses remarquables articles sur l' « esthétique du contact humain », l'Art Moderne daigne s'occuper de l'amour. L'oracle est long et obscur. Nous en extrayons cette perle :

« Le suicide, au seuil du bonheur, de l'Axel de Villiers de l'Isle Adam, n'est-il pas un des derniers joyaux scellant toute l'âme craintive du passé dans la tombe de ce mysticisme qui n'eut pas le courage de croire à la vie ? »

« Et n'est-il pas déjà à moitié enterré, ce vieux Cupidon confiné au domaine exclusif de la chair, ce Cupidon aux ailes trop courtes, aux défiances mortelles, aux yeux bandés, aux puérides malices, en fiévreuse lutte avec l'esprit, qu'il prend pour un ennemi et qu'il harcèle de ses petites colères ? »

On l'a déjà enterré maintes fois, ce petit dieu malin ; mais les fossoyeurs n'ont jamais eu le dernier mot. Il est vrai que l'Art Moderne n'est pas un croque-mort ordinaire.

L' « ART MODERNE » ET LA CHANSON A BOIRE. — Notre oncle l'Art Moderne éprouve le besoin de conspuer la chanson à boire. « Il y a de par le monde, actuellement, dit-il, quantité de trouvères (il veut dire : nombre de trouvères) qui chantent leur dame avec le même à propos, le même entrain, qu'ils mettraient à écrire une chanson à boire sans avoir soif... »

Alors, notre oncle s'imagine qu'il ne faut écrire les chansons à boire que lorsqu'on a soif ?

Allez donc téléphoner cette idée folichonne à feu Anacréon ou bien à l'ombre d'Horace !

On n'est pas plus cul-de-bouteille !

L'ART MODERNE ET LES DRAGONS. — Notre savant confrère parle doctement des « fossiles de mégathériums (mégathériums, » s. v. p.) que certains prennent encore pour des dragons. »

Avis à Saint-Georges et à Saint-Michel. Le mégathérium de la flèche de l'hôtel de ville y va, dit-on, faire rectifier son état civil. Nous apprenons aussi que le terrible mégathérium du théâtre de Bayreuth refusera désormais de combattre contre Siegfried, si ce héros s'obstine à l'appeler dra gon.

1^{er} P. S. — Les Siebengebirge sont sens dessus dessous. Le Drachenfels prétend être appelé Mégathériumfels ; en cas de refus de la part des Bodecker, il se mettra en grève. Les autorité militaires envoient sur les lieux les mégathériums de la garde.

2^e P. S. — Les dragons de vertu pleurent de joie. Ils s'arrachent l'Art moderne et se mégathérisent à vue d'œil.

LA STATUOMANIE. Les souscriptions sont ouvertes pour les statues de Sainte-Beuve, de Verlaine et d'Edmond de Goncourt. ON NOUS ASSURE que Georges Rodenbach, poussé par un sentiment de reconnaissance facile à comprendre, va continuer le Journal des Goncourt.

M. JULES TROUBAT prépare, paraît-il, le cinquième volume de la Correspondance de Sainte-Beuve.

Bibliographie

ARMAND SILVESTRE, Récits de bonne humeur. — A. ROBIDA, La clef des cœurs. — ERNEST DAUDET, Les Fiançailles tragiques. — JULES CLARETIE, Brichanteau comédien.

COMTE DE MOUCHERON, Sainte-Elisabeth d'Aragon et son temps. — MARS, La vie d'Otende. — JEAN RICHEPIN, Théâtre chimérique. — A. VAN BEVER, Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore. — F. ERMINI, Paolo Verlaine e i poeti decadenti.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste. Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... *rue*.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., *le*..... 189 .

(SIGNATURE)



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 35

12 septembre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Lettre à M. Pol de Mont.
VALÈRE GILLE. — M. Pol Demade contre Sappho.
ROBERT CANTEL. — Charles-Quint et Philippe II (Ern. Gossart).
PAUL ARDEN. — La Grande famille (J. Grave).
TH. DE WYZEVA. — La sensibilité météorique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, I ÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha¹, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8^o de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Allum de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEKBERGH, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Lettre à M. Pol de Mont.

MONSIEUR,

J'ai lu, comme tout le monde, dans les journaux, le résumé du discours que vous avez prononcé au Congrès néerlandais.

Ce résumé, le voici :

« M. Pol de Mont a traité de l'état d'infériorité dans lequel se trouve le peuple flamand à cause de l'absence d'une culture intellectuelle homogène. Les classes dirigeantes en pays flamand n'exercent, a-t-il dit, aucune influence sur le peuple dont elles ignorent la langue.

» Le moyen de remédier à cet état de choses ne se trouve pas seulement dans l'organisation d'un bon enseignement primaire, à son avis.

» M. de Mont signale la désertion de nos plus brillants jeunes littérateurs : Maeterlinck, Verhaeren, Giraud, Georges Eekhoud, Rodenbach et vingt autres, tous fils des Flandres, qui se sont rangés sous la bannière de la littérature française. Leurs œuvres, écrites dans une langue étrangère, ne peuvent exercer aucune influence civilisatrice sur notre peuple ; elles sont perdues aussi pour la gloire de la race flamande.

» En guise de conclusion, M. de Mont a précisé la fondation d'une université flamande en Belgique. »

Puisque vous me reprochez — le reproche est flatteur et je vous en remercie — ce que vous appelez ma désertion, voulez-vous écouter les raisons du déserteur ?

Mais avant d'aller au but, le mot désertion, permettez-moi de vous le faire observer, n'est pas seulement gros : il est aussi impropre. Pour désertier, il faut avoir été enrôlé. Or, je n'ai jamais, pas même en rêve, fait partie de l'armée

dont vous êtes un des chefs. Je m'en réjouis, monsieur, car, malgré la sympathie que votre talent m'inspire, j'aurais déserté tout de suite. Si le terme dont vous vous servez n'est pas exact, il aurait pu l'être. C'est déjà beaucoup par le temps qui court. Laissons donc le mot, qui sent son Congrès, et prenons votre reproche par les cornes.

Ce n'est pas la première fois qu'on nous demande pourquoi nous n'écrivons pas en flamand. Méchante dans la bouche d'un critique français, cette question ne l'est pas dans la vôtre. Elle est simplement inutile, puisque vous y avez vous-mêmes d'avance, excellemment répondu.

Ce qui manque au peuple flamand, dites-vous, c'est une culture intellectuelle homogène. Les classes dirigeantes, ajoutez-vous, ignorent la langue du peuple, sur lequel elles n'exercent aucune influence. Et vous vous étonnez de voir les écrivains sortis de ces classes dirigeantes se ranger sous la bannière de la littérature française. Votre étonnement m'étonne : j'espère pour vous qu'il est purement oratoire.

Quand vous dites que les classes dirigeantes ignorent la langue du peuple, vous ne dites pas tout. Votre phrase complète, impossible dans un Congrès néerlandais, la voici : « Les classes dirigeantes ignorent la langue du peuple, qui n'en a pas. » J'ajoute qu'elles auraient beau connaître la langue néerlandaise, puisque la connaissance de cette langue ne les rapprocherait point du peuple. Le peuple des provinces flamandes connaît les patois locaux, et non la langue néerlandaise, qui n'est parlée et écrite littérairement, chez nous, que par une élite. Ce qu'il importe de constater, c'est que le peuple flamand, pris dans son ensemble, ignore la langue dans laquelle on prétend s'adresser à lui. Dès lors, la question se simplifie en se

retournant. Il se peut que les écrivains cités par vous connaissent la langue néerlandaise. M. Maeterlinck et M. Eekhoud l'écrivent, je crois, honnêtement. M. Verhaeren pourrait, si je ne m'abuse, s'exprimer avec une égale incohérence dans la langue de Vondel et dans celle de Hugo. Je gage, si l'on procédait à un concours, que c'est M. Rodenbach et moi, poète indigne, qui serions les cancre de la classe. Et cependant, nous serions capables, tous deux, de traiter la langue néerlandaise comme les petits symbolistes traitent la langue française. Mais si, les uns et les autres, nous n'avons jamais songé à écrire en néerlandais, c'est parce qu'entre les écrivains qui s'expriment dans cette langue et le peuple de nos provinces flamandes il n'existe qu'un lien imaginaire, inventé par la statistique. Écrivant en français, nous sommes, ou nous pouvons être en communication, non seulement avec la France et la partie wallonne de la Belgique, mais encore avec la partie flamande, qui, lorsqu'elle lit, ne lit guère que des livres français. En échange d'un public réel, que nous offrez-vous? Un public qui n'existe que sur le papier, une conception chimérique de la bureaucratie, un trou avec du vide autour, en d'autres termes, rien du tout. Ce n'est pas assez. Quant à l'élite dont vous faites partie, et qui connaît la langue néerlandaise, elle connaît aussi le français. Ce qui le démontre, monsieur, ce que vous nous avez lus.

Oui, vous nous avez lus et vous nous lisez, comme vous lisez tous les écrivains français. Et en nous lisant, vous ne faites que vous conformer à des habitudes séculaires, qui furent imposées à nos aïeux par la fatalité des choses et la tyrannie des événements. Depuis des siècles, le foyer de notre civilisation est en France. C'est par la langue française que nous sommes en relation avec le monde des idées. Supprimez la langue de Voltaire et de Hugo : vous nous plongez dans la nuit. Car enfin, Monsieur, où est votre Athènes, votre Rome, votre Florence, votre Paris? Où est votre Weimar? Vous êtes condamnés à la solitude si vous ne vous servez point, pour rester en communication avec le siècle, d'une autre langue que la vôtre. Imaginez donc un homme qui ne connaîtrait que le néerlandais. Que saurait cet homme, que serait-il en comparaison d'un Français, d'un Anglais, d'un Allemand ou d'un Italien? Un aveugle-sourd, au milieu d'une foule, serait moins seul et moins ignorant!

Que la langue néerlandaise soit riche, qu'im-

porte si elle n'est pas ou si elle n'est plus le miroir où se reflète une civilisation? Que votre littérature compte de belles œuvres, qu'importe, si aucune d'elles, et pas même la plus haute, celle de Vondel, ne dépasse en rayonnement les frontières du pays où elle fut écrite? La peinture flamande a joué un rôle dans l'histoire universelle de l'art; mais on peut concevoir une histoire universelle de la littérature qui garderait le silence sur les écrivains flamands. Le *Martyre de Saint-Liévin* fait partie du trésor de tous. Le *Lucifer* de Vondel n'existe que pour quelques hommes.

Vous pouvez, Monsieur, déplorer ces choses, mais non les nier. Quant à moi, je les constate, ce qui est plus philosophique. Libre à vous, cependant, de réclamer la fondation d'une Université flamande : vous ne changerez rien à l'ordre des choses, mais les mandarins seront avec vous.

J'espère, Monsieur, que, contrairement à l'usage suivi par vos excellents confrères, vous ne me réfuterez point en m'appelant *léliard* et en racontant la bataille des Eperons d'Or. Enfin, n'oubliez pas que si des Wallons me tiennent pour le plus flamand des poètes français, je sais des Néerlandais qui vous considèrent comme le plus français des poètes flamands.

Et, sur cette figure de menuet, je vous salue.

ALBERT GIRAUD.

M. Pol Demade contre Sappho.

Cette posture n'est pas une simple supposition.

Aussi bizarre qu'elle puisse paraître, surtout lorsqu'il s'agit d'un très grave directeur d'une revue qui se dit catholique et au surplus littéraire, et d'une personne du sexe féminin dont la réputation est des plus déplorable, elle n'en est pas moins acquise pour l'histoire. Nonobstant les distances les plus invraisemblables, désormais le nom de M. Pol Demade rappellera celui de Sappho, sans que pour cela celui de Sappho rappelle jamais celui de M. Demade. Je m'explique, car beaucoup de lecteurs n'ajouteront pas même foi à la première partie de cette affirmation imprévue. Voici le cas :

Dans le dernier numéro de *Durendal*, — devenue joyeuse — quelques lettrés ont pu lire cette note, déposée subrepticement au bas d'une page par M. Pol Demade en personne : « Malgré mon admiration pour le *talent littéraire* de plusieurs poètes

» de *La Jeune Belgique*, je me vois contraint de
 » leur avouer tout haut que leurs dernières *païen-*
 » *neries* me donnent des nausées. *La Jeune Bel-*
 » *gique* a publié, dans son numéro du 25 juillet der-
 » nier, des poésies qui ne peuvent que répugner
 » souverainement à un lecteur catholique, telles
 » par exemple : « l'Inquisiteur », de M. Iwan Gil-
 » kin ; « Vers saphiques », de M. Valère Gille ;
 » « Dédicace », de M. Francis de Croisset ; « Vers »,
 » de M. Maxime Severanz. Ces messieurs feraient-
 » ils partie, déjà, de la *Ligue pour la Restauration*
 » *du Paganisme* ? »

Ne vous laissez pas induire en erreur par cette phrase « Vers saphiques de M. Valère Gille ». La poésie était de Sappho, les vers seuls étaient de moi ; si je les ai signés, c'est à l'imitation d'illustres devanciers parmi lesquels je pourrais citer André Chénier ou Leconte de Lisle. Mais à quoi bon cette confession ? M. Pol Demade est trop fin et trop érudit pour s'y être trompé. Ce serait lui faire injure que de supposer une pareille ignorance ; comme moi, pauvre adaptateur, comme tout le monde, il savait que cette pièce célèbre, qui se trouve dans toutes les chrestomathies, avait déjà été traduite par Racine dans *Phèdre*, par Louis Ménard, par Richepin, etc., etc. Pas plus donc que Racine, pas plus que Louis Ménard, pas plus que les autres, je ne pouvais être et je n'étais visé.

C'est donc bien Sappho qui a suscité l'indisposition très païenne de ce Roland de lettres qui manie à deux mains la plume pour l'honneur et la gloire, paraît-il, de la Sainte Eglise. Moi, je reste spectateur joyeux de cette aventure ; et, tout en tirant délicatement mon mouchoir, je regarde un preux élabousser de ses nausées la grande Amoureuse. Mais qu'a bien pu faire Sappho au belliqueux ascète de *Durendal*, pour le mettre dans cet état pitoyable ? Peut-être rien, et pour cela même, regrette-t-il de n'avoir pas eu l'occasion de résister à ses charmes ? M. Pol Demade est venu trop tard dans un monde trop vieux ; ça lui apprendra. Reprochera-t-il à Sappho d'avoir été païenne et de n'avoir pas collaboré à sa revue ? Mon Dieu ! cette lacune est réparable ; qu'il fasse tourner la Table Ronde sur laquelle il écrit ses articles et qu'il évoque l'esprit de celle que l'antiquité appelait la Muse mortelle parmi les Muses immortelles. Il pourra peut-être la convertir ; nous goûterons enfin dans *Durendal* quelques bons vers catholiques, et M. Pol Demade, la conscience

tranquille, interrogera à nouveau son âme princesse et ne laissera plus penser que s'il a des nausées devant les œuvres d'autrui, c'est parce qu'il est incapable de produire encore.

Mais voyez donc jusqu'à quel point l'indisposition nauséuse de notre confrère a été grave. Après avoir réprimandé Sappho d'avoir collaboré à la *Jeune Belgique*, il accuse MM. Iwan Gilkin, Francis de Croisset et Maxime Severanz de faire des *païenneries*, et, pour preuve, il cite la pièce *L'Inquisiteur*, de M. Iwan Gilkin. Je croyais jusqu'ici que l'Inquisition n'avait eu que des rapports très éloignés avec le paganisme. Qu'il en soit fait selon la volonté de M. Pol Demade ! Nous engageons fort l'historien subtil de *Durendal*, puisqu'il est en même temps un écrivain amateur, à réviser le *Torquemada* de Victor Hugo. Il pourrait y introduire, comme dans un vaudeville célèbre, la scène où Néron, recevant Torquémada, s'écrierait : Déjà !

Espérant, aujourd'hui, que son indisposition est heureusement terminée, pourrais-je faire remarquer à M. Pol Demade qu'il me semble être à quelques centaines de lieues de la littérature. Il en veut à Sappho, à M. Iwan Gilkin et aux autres d'écrire des *païenneries*. Il ne déclare pas les pièces mal développées, les idées mal présentées, les sentiments mal traduits, les vers mal faits ; il déclare tout simplement que le sujet lui donne des nausées. Voilà une conséquence que, certainement, les écrivains en cause n'avaient pas prévue. Les voilà bien embarrassés pour l'avenir ! Savent-ils, au cas où il leur prendrait un jour la fantaisie de glorifier, dans un beau poème, le Bienheureux Labre ou saint Pancrace, si M. Bonhomet du coin ne les traitera pas d'infâmes cléricaux. Heureusement que, n'ayant en vue que la Beauté, ils se soucient autant des manifestations liquides de M. Pol Demade que des invectives de M. Bonhomet.

Il est bien amusant de constater les suprêmes convulsions des derniers catholiques-romantiques à la façon de Lamennais, qui croient voir le diable lorsqu'ils entendent prononcer le mot : paganisme. Leur polémique est bien *veuillotte*. En place de s'occuper d'art littéraire, auquel ils ne comprennent absolument rien, ils feraient bien mieux de méditer le traité de saint Basile « sur le bon usage à tirer de la lecture des auteurs profanes ». Saint Justin qui sanctifiait Socrate, et saint Lactance qui déclarait la Vérité éparse chez les philo-

sophes païens calmeraient leur conscience trop irritable; et, dans l'oraison funèbre de saint Basile, prononcée par Grégoire de Nazianze, ils apprendraient que ceux qui s'efforcent de proscrire la culture des lettres profanes sont taxés de grossièreté et d'ignorance.

Ceci dit pour prouver simplement à nos nouveaux réformateurs, que les Pères de l'Église catholique étaient moins fanatiques et qu'ils n'auraient pas eu des nausées, même en lisant Sappho. Que M. Pol Demade se tranquillise donc; les brebis de N.-S. seront bien gardées sans lui.

Quant aux artistes, ils ne prendront pas plus garde, en communiquant à leur œuvre la flamme divine de la beauté, aux nausées des néo-protestants, qu'aux criaileries des juifs, des mormons, des mahométans ou des bouddhistes.

VALÈRE GILLE.

Charles-Quint et Philippe II

Étude sur les Origines et la Prépondérance politique de l'Espagne en Europe,

par Ernest GOSSART.
(Bruxelles, Hayez, 1896.)

L'histoire de la maison de Habsbourg est intimement liée à l'histoire de Belgique, d'abord par un règne glorieux, celui de Charles-Quint, ensuite par une domination odieuse, causée d'une longue et sanglante révolution politique et religieuse.

Né à Gand, Charles-Quint, dès son avènement aux trônes de Castille et d'Aragon, est en butte aux railleries et à la haine des Espagnols. On lui reproche sa nationalité étrangère, sa duplicité et sa mauvaise foi.

Les personnages dont il s'entoure, Flamands pour la plupart, sont particulièrement détestés à Madrid. Son ministre Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, nommé archevêque de Tolède, pour succéder à l'illustre Ximènes de Cisneros, alors que Charles s'était engagé à n'accorder de fonctions publiques qu'à des indigènes, était ouvertement accusé, avec le grand chancelier Le Sauvage, de vendre les emplois ou de s'emparer des places pour lui ou les membres de sa famille.

Mais, dès le deuxième séjour de Charles en Castille, tout change; ministres, généraux, ambassadeurs sont choisis de préférence parmi les Espagnols; les Flamands sont relégués dans les emplois subalternes. Sauf un Français, Jean Gasion, provincial de l'ordre des Franciscains dans les Pays-Bas, les principaux confesseurs de l'empereur sont espagnols, et l'on connaît l'importance du rôle que jouaient les confesseurs des rois en Espagne; ils occupaient auprès du souverain une situation toute privilégiée, figuraient parmi les hauts dignitaires de la cour, intervenant dans toutes les affaires ayant un caractère religieux ou ecclésiastique et assistaient à toutes les délibérations du conseil où leur qualité de guide spirituel du souverain pouvait justifier leur présence (c'est-à-dire dans presque toutes les circonstances).

L'un des principaux confesseurs de Charles-Quint, Garcia de Loaysa, général de l'ordre des Dominicains, semble avoir eu sur l'empereur une influence considérable. Par les conversations qui nous ont été rapportées, par les témoignages des

contemporains, par les dépêches diplomatiques que nous possédons et par la correspondance particulière — j'allais, dire intime — qui nous a été conservée, nous voyons toujours le confesseur de Charles-Quint, préoccupé de toutes les grandes entreprises de l'empereur. Les Turcs, les intrigues des Français, l'Italie, le divorce de Henri VIII, Luther et les protestants, le pape Clément VII et le concile, l'inquiètent tour à tour. Mais ce qu'il veut par dessus tout, c'est la grandeur de l'empereur, son autorité incontestée en Europe, son pouvoir inébranlable, sa puissance toujours croissante.

En cela Loaysa faisait poursuivre à Charles-Quint la politique des Habsbourg, l'une des maisons souveraines d'Europe dont la fortune fut la plus rapide et la plus brillante.

Maximilien d'Autriche avait su, par des alliances matrimoniales, restaurer en quelques années l'empire de Charlemagne. Son petit-fils eût voulu donner la paix à l'Europe, comptant sur la prépondérance de son influence pour maintenir la France en respect, et sur son habileté pour s'assurer la neutralité, sinon l'appui de l'Angleterre. Les circonstances en décidèrent autrement: François 1^{er}, les Turcs et les protestants, autant d'ennemis que Charles ne put cesser de combattre par les armes pendant tout son règne.

Au milieu de ces luttes incessantes, de ces difficultés sans nombre, politiques ou religieuses, Charles-Quint reste le véritable héritier de Maximilien d'Autriche et de Ferdinand d'Aragon. Il porte à son maximum la puissance des Habsbourg dont jamais les destinées ne furent plus glorieuses qu'à cette époque et réussit à assurer en Europe la prépondérance du royaume d'Espagne.

M. Gossart a su, dans sa brochure, première partie d'une œuvre considérable, condenser en trente-cinq pages les règnes de Maximilien, de Ferdinand et de Charles-Quint. Sans négliger un détail utile, il ne cesse de présenter au lecteur de belles et larges vues d'ensemble sur la politique internationale au xvi^e siècle. Plus que beaucoup d'historiens, et contrairement à la triste méthode inaugurée par les petits érudits allemands, M. Gossart pénètre l'âme des souverains, qu'il met en scène. Par quelques traits rapides, mais précis, nets et colorés, il esquisse la physionomie de l'empereur et de ses aïeux, et des hommes politiques qui les entourèrent. Avec lui, le lecteur se sent transporté au milieu des confidents de Charles-Quint et prend part à cette activité qui l'entoure, subissant avec les auteurs de ces grandes scènes historiques toutes les influences qui motivèrent leurs actions.

Cette manière de présenter l'histoire fait grand honneur à M. Gossart, dont la brochure fait impatientement attendre la publication de l'œuvre complète.

ROBERT CANTEL.

La grande famille

par JEAN GRAVE (Paris, P.-V. Stock, 1896).

C'est sans parti-pris, sans haine que j'ai ouvert ce livre que je savais avoir été écrit à Sainte-Pélagie, où l'auteur purgeait une condamnation pour délit de presse, — c'est sans haine que je le ferme, avec seulement une immense pitié et aussi un profond dégoût...

Dégoût pour l'œuvre, pour sa mauvaise foi, son absence totale de valeur littéraire, même de correction syntaxique, l'abjection scatologique qui l'empuante d'un bout à l'autre, — pitié pour l'écrivain chez lequel ce roman dénote une absence totale de sens moral, — car je me refuse à lui croire assez peu de sincérité pour dire sans qu'il se les imagine vraies les horreurs et les infections qu'il s'est complu à réunir.

On ne peut analyser ce récit qui n'est que l'exposé banal et insipide d'une année de service qu'une recrue, Caragut, vient faire à Brest, dans une compagnie d'infanterie de marine. La vie de caserne, de manœuvres, les exercices, les inspections, la salle de police, les promenades en ville, tout cela est conté sans suite, sans l'intrigue qu'il eut fallu pour justifier le sous-titre : *roman* militaire.

Mais M. Jean Grave ne s'est préoccupé que de baver plus de trois cents pages durant, au hasard de l'invective, du mot ordurier et du mensonge.

Si une idée peut se dégager de ce pamphlet, c'est l'horreur que professe l'auteur pour la *discipline* qui, pour lui, n'est qu'une « couardise intellectuelle et morale ». Et je crois qu'ici il est allé bien à l'encontre de son but, si l'on admet qu'il en a eu un autre que celui d'attirer la curiosité par l'outrance de son langage et la platitude de ses tableaux, et de faire quelque profit d'argent malsain...

S'il a voulu sincèrement s'insurger contre la discipline militaire, dont la rigueur l'épouvante et l'écœure, il a eu grand tort de nous montrer des soldats tels que ceux de la 28^e : voleurs, pillards, prêts pour les plus sales orgies, qui professent à l'égard de leurs officiers des sentiments qu'ils traduisent par ces belles paroles : « Si ça ne serait pas à lui foutre sa main sur la gueule ! » à l'occasion d'une réprimande, d'une observation... Animés de tels sentiments d'insubordination, de révolte latente, ne doivent-ils pas être traités avec la dernière sévérité ? Et ce n'est pas « l'abdication de la volonté » qui constitue cette discipline indispensable ; mais c'est le développement, la seule tendance de cette volonté à ne se manifester que dans un louable et droit sens d'obéissance et de respect.

Ce qu'il oublie ou feint d'oublier, M. Jean Grave, c'est que le chef qui se fait écouter et qui ordonne a l'ascendant de la supériorité intellectuelle qui lui confère le pouvoir de commander. L'armée, l'auteur le dit du reste, est une école où, pris jeunes à l'âge où doivent se former son caractère et son jugement, les futurs citoyens viennent acquérir ce qui plus tard constituera le fondement et la force de la nation et de la société : l'esprit d'obéissance et de respect. La liberté individuelle absolument indépendante que M. Jean Grave prône et a sanctifiée dans ses précédents livres n'est que le principe primordial de son utopie sociale du reste : triomphe du gâchis, du délabrement universel.

Il n'est pas un des lieux communs ressassés par les siens et aussi par les rebuts de populace qui n'ont pu accoutumer leurs instincts de sauvagerie et de sournoise révolte à l'esprit d'ordre et de dévouement qui s'incarne dans l'armée, que n'ait reproduits l'auteur de la *Grande Famille*.

Les horreurs de la colonisation, la haine du tirage au sort, la jalousie envers les chefs — ce colonel, par exemple, arrivé très jeune, cela, *comme toujours*, par le seul pouvoir de sa fortune et de ses relations ? —, la guerre enfin, dans laquelle les officiers de M. Jean Grave n'escomptent que la mort des camarades, source d'avancement : « Oh ! bon Dieu, s'il pouvait venir une bonne guerre ! j'y laisserais des hommes, mais je voudrais rattraper le temps perdu et y gagner mes galons de commandant !... »

A tout moment les tristes héros de ce livre blasphèment la guerre, n'y voient qu'une inutile boucherie, où le pauvre qui n'a rien y va de sa peau pour sauvegarder le bien de ceux qui le regardent sans émotion marcher à la mort... Je ne redirai rien ici de ce qui a tant de fois été répété en contre-pied de ces idées devenues à la fin banales et que M. Jean Grave se plaît à hurler une fois de plus. Il feint, lui aussi, d'oublier que l'armée est à la société d'aujourd'hui presque ce que fut la Vendée à la royauté du dernier siècle : elle combat pour des biens qu'elle n'a pas ou à peu près ; elle n'en aurait pas du tout que son rôle n'en

serait que plus beau. Ne pas confondre abnégation et servitude.

La horde de possédés, de forcenés, de braillards dont M. Jean Grave fait une compagnie d'infanterie française contemporaine n'est recrutée que pour les seuls besoins de la mauvaise cause qu'il a cru défendre... Remettez les choses au point d'une plus consciencieuse vérité ; ne faites pas de tout le troupeau des brebis galeuses. Je conviens qu'il s'en égare parfois — celles qui, aveugles, se seront notamment affolées aux cris haineux de tels livres que celui dont je parle ici —, mais la majorité, celle dont l'esprit dominera dans la masse, sera patiente, probe, active, courageuse. Il est des cœurs sous les vareuses des pioupiou, cela je vous le jure, M. Jean Grave, et ce que je vous jure aussi c'est que le paysan n'a pas horreur, ne se plaint pas des soldats. Il ne craint pas de voir passer une compagnie, un bataillon par son village, mais il s'en fait une fête au contraire ; il accueille ces braves gens ; on les soigne, on les reconforte — et les femmes ont une larme d'attendrissement en pensant à un fils, à un galant !

Et ils sont rares, allez, les Caragut qui n'ont qu'un rêve : dérober une cartouche à balle pour casser la tête d'un gradé à la prochaine manœuvre.

M. Jean Grave, d'autre part, prenant des poses éplorées et douloureuses de martyr, écrit que « les écrivains qui font de l'armée le réceptacle de toutes les vertus auraient besoin de tirer cinq ans de service pour apprendre quelle école de saligauds elle est... » A lire ces lignes, on s'imaginerait presque que M. Grave a l'outrecuidance de croire qu'il est le seul auteur, ayant passé par la caserne, qui en ait dit ses souvenirs, ses impressions... Il serait trop enfantin de citer des noms. Je préfère reproduire une phrase de l'un des écrivains militaires que j'admire le plus ; bien qu'il ait quelques années d'âge, le livre où je la trouve est d'aujourd'hui, de demain, de toujours, comme la vérité, cette probité que semble ignorer M. Jean Grave : « Je ne suis jamais sorti de la caserne sans me sentir l'esprit rafraîchi et le cœur allégé. Qu'y avais-je fait ? Je m'étais occupé de ces soins dont les oisifs se moquent et dont les délicats nous plaignent. J'avais visité les chemises et les souliers de mes hommes, j'avais goûté leur soupe, je m'étais assis sur le pied d'un lit et j'avais rendu la justice ; j'avais été le chef de famille enfin, car la famille se retrouve dans l'armée. Elle y existe même avec plus de force que dans la société ; elle y existe avec l'autorité du chef, le respect pour les aînés ; elle y existe aussi avec des sentiments de vraie et de vive tendresse. »

Combien nous sommes loin, loin du « chacun pour soi » du régiment » que se complait à crier le parrain de la hideuse nichée de monstres qui se dépravent en cette *Grande Famille* !

M^{me} Séverine est enthousiaste de M. Jean Grave comme homme, comme penseur et comme écrivain. Elle cisèle en auréole à sa tête de martyr et de révolté que l'on traque, une devise attendrissante : *Simplicité-Sincérité*. M'est avis que la sympathie de la Mère-le-Sanglot pour l'auteur de la *Société mourante et l'Anarchie*, pour le pamphlétaire de la *Révolte*, vient surtout de ce que les subjonctifs lui sont absolument rétifs (1) et qu'il est en insurrection ouverte contre le dictionnaire (2).

PAUL ARDEN.

La sensibilité météorique

On n'en est plus à compter les immortelles découvertes du professeur Lombroso, ce type parfait du savant moderne. Mais jamais peut-être l'éminent professeur n'a été mieux inspiré que

(1) Notamment : Il n'y avait pas un chemin, pas une levée de terre qu'ils ne connaissent à fond, (p. 208).

(2) Parmi d'autres : Une dispute s'engagea entre elles dont les parents s'en mêlèrent, (p. 93).

le jour où il a découvert la température. Car, il n'y a pas à en douter, c'est lui qui l'a découverte, ou du moins — ce qui revient au même — qui lui a donné une raison d'être scientifique, en l'introduisant officiellement dans la psychologie. Les statistiques lui ayant montré que les attaques d'épilepsie étaient plus fréquentes au printemps et à l'été que durant l'hiver, il en a aussitôt conclu que les hommes de génie, ces épileptoïdes, devaient être, eux aussi, sensibles à la différence des saisons; après quoi il s'est empressé de sanctionner d'un terme nouveau (la *sensibilité météorique*), la loi qu'il venait ainsi, miraculeusement, de trouver.

Désormais, la *sensibilité météorique* est admise à tous les honneurs. Il n'y a plus un ouvrage un peu sérieux de psychologie ou de morale qui ne consacre au moins un chapitre à l'influence de la température sur les pensées, les sentiments et les actions des hommes. En Belgique, tout récemment encore, un savant psychologue a fait de l'*action de la température sur le caractère*, l'objet de graves et mémorables recherches, tandis que, dans le même temps, un professeur italien, M. Patrizi, prouvait le génie de Leopardi par son extrême sensibilité au froid, et par ce fait que, sur quarante-huit de ses poèmes, deux seulement ont été écrits en hiver.

Voici maintenant qu'un autre savant italien, M. G. Perrot, s'est avisé d'étudier la *sensibilité météorique* de Richard Wagner. A cette importante étude, il a consacré un article de la *Rivista musicale Italiana*; et l'on n'imagine pas avec quel sérieux il a recueilli tous les documents qui pouvaient lui permettre d'assimiler l'auteur de *Parsifal* aux épileptiques de l'hôpital de Turin.

De même que ceux-ci, en effet, Wagner avait de préférence ses crises au printemps, ou au début de l'été. C'est l'été que — lui-même nous l'apprend — il eut la première idée de la *Défense d'aimer*; c'est l'été qu'il a formé le projet de tirer un opéra du *Rienzi* de Bulwer Lytton; et c'est au début de l'été qu'il a écrit le *Hollandais volant*.

Encore ne s'agit-il là que de ses années de jeunesse, où l'on peut supposer que sa *sensibilité météorique* ne s'était pas entièrement développée. Mais voici, par exemple, *Lohengrin*. La première mention qu'en fait Wagner se trouve dans une lettre datée de juin 1845. Le prélude porte la date du 28 août 1847; le premier acte, commencé le 12 mai, fut achevé le 6 juin; le deuxième occupa Wagner du 18 juin au 2 août; le troisième du 9 septembre au 5 mars. « De sorte que, pour écrire ce troisième acte, il a fallu à Wagner deux fois plus de temps que pour écrire les deux autres. » C'est M. Perrot qui prend la peine de nous le faire remarquer; et il ne manque pas de trouver dans cette différence une preuve décisive de la *sensibilité météorique* du maître allemand. Ce que c'est que la science, et sous quel jour imprévu elle fait voir les choses! Car enfin, avant la découverte du professeur Lombroso, chacun eût été tenté d'expliquer d'une façon infiniment plus vulgaire le cas signalé par M. Perrot. Richard Wagner, en 1847, était chef d'orchestre au théâtre de Dresde: tout l'hiver, il était pris par son métier; lui-même nous a raconté combien il y avait à faire, et l'été, libre enfin pour quelques mois, il pouvait se donner tout entier à son œuvre de création. S'il avait été chef d'orchestre dans une ville d'eau et qu'il eût eu ses vacances l'hiver, peut-être aurait-il eu besoin de deux fois plus de temps pour écrire le premier acte de *Lohengrin* que les deux derniers. C'est du moins ce qui aurait infailliblement semblé à un psychologue de l'ancienne école, et la seule loi scientifique qu'il en eût tirée eût consisté à dire que l'artiste produit d'autant plus aisément qu'il est plus libre de son temps et qu'il peut penser davantage à sa production. Mais où serait, alors, la ressemblance de l'artiste avec l'épileptique?

M. Perrot, d'ailleurs, ne s'en est pas tenu à ces seuls

exemples. Les lettres adressées à Liszt lui ont fourni maintes preuves encore de la *sensibilité météorique* de Richard Wagner. Il y a trouvé, notamment, que l'auteur de *Tristan* n'aimait pas l'hiver, ni le brouillard, ni la pluie, qu'il préférât, en décembre, le séjour de l'Italie à celui de l'Allemagne, et tout cela lui a paru autant d'arguments nouveaux en faveur de la thèse du professeur Lombroso: « Si je vivais à Naples ou dans l'Andalousie, écrivait Wagner, de Zurich, en avril 1852, je ferais plus de vers et plus de musique que dans notre climat gris et nébuleux. » Encore se trompait-il, suivant M. Perrot, car ce n'était pas le pays, mais la raison qui l'empêchait de bien travailler. Et comme, en revanche, il adorait le printemps! Pas une fois il n'a manqué à le glorifier; ce sont ses propres sentiments à ce sujet qu'il a exprimés par la bouche du chevalier Walther, dans ses *Maîtres chanteurs*: « Toutes les paroles de Walther, d'ailleurs, — ajoute M. Perrot — sont à notre point de vue d'une signification capitale. » En preuve de quoi il cite le duo de Walther et de Hans Sachs, où ce dernier lui-même célèbre les vertus du « mois d'avril ».

« Aux jours heureux de la jeunesse, dit en effet Hans Sachs, il arrive à plus d'un de chanter une belle chanson : avril l'a chantée pour lui. Mais lorsque viennent l'été, puis l'automne et l'hiver, lorsque viennent les soucis, les nécessités de l'existence, les enfants qu'il faut baptiser, les affaires, les contestations et les conflits, ceux qui, malgré tout cela, réussissent encore à créer de beaux chants, ceux-là, voyez-vous ce sont eux qu'on appelle des maîtres! »

Wagner, comme on le voit, avait constaté lui aussi, la *sensibilité météorique*: mais le génie lui paraissait consister surtout à s'en affranchir, et j'imagine qu'il n'aurait point aimé à se voir traiter d'épileptoïde. Sa « chanson », il prétendit l'avoir chantée lui-même, sans que « le mois d'avril ait eu à la chanter pour lui ».

Et sans doute il attribuait son horreur du brouillard et du froid à ce goût naturel et universel pour la chaleur tempérée qui a jadis porté les hommes à inventer les cheminées. Son amour de l'Italie, si on lui en eut demandé les causes, il l'eût attribué simplement à ce profond désir de beauté qu'il croyait porter dans son cœur. Et si on lui avait reproché de ne savoir produire qu'au printemps et à l'été, peut-être se serait-il fâché, jugeant à la fois impertinent et illégitime, qu'on tirât de quelques fragments de sa correspondance privée des conclusions aussi dégradantes pour lui. Car lui-même nous le dit: « Ceux-là seuls sont des maîtres qui réussissent encore à créer de beaux chants lorsque viennent l'automne et l'hiver. »

T. DE WYZEWA. (*Le Temps*)

Memento

M. L'ABBÉ H. MÖLLER, dans le dernier numéro de *Durandal*, s'effraie de l'anarchie littéraire et condamne le vers libre. M. Möller se demande comment on peut rester simple spectateur en présence des efforts faits par les verslibristes pour ruiner la poésie française.

« Les anarchistes littéraires, dit-il, ne veulent plus reconnaître aucun principe. Pour eux, la littérature est ce qu'ils » font... »

Rien de plus vrai.

Plus loin, parlant des règles qui « établissent une barrière infranchissable entre la prose et la poésie », il ajoute: « Les » verslibristes suppriment de leur autorité infaillible ces barrières, abolissent toutes les règles et en déclarent la poésie à » tout jamais affranchie. Pour reconnaître cette poésie, il n'y a » plus que deux moyens: la déclaration de l'auteur lui-même » qui se proclame poète, que vous le veuillez ou non, et le fait » d'aller à la ligne là où en prose on eut continué d'écrire sur la » même ligne. »

L'article judicieux de M. l'abbé Møller se termine par ces très justes constatations, qui ne sont cruelles que parce qu'elles sont vraies :

« Il y a différentes catégories de verslibristes. Les uns sont verslibristes par pose. Cela les distingue des anciens, cela leur donne un petit air de créateur. On n'est pas tout le monde quand on fait du vers libre.

« D'autres le sont par impuissance; ce sont les incapables, les eunuques, les déséquilibrés. Il leur est absolument impossible d'écrire de vrais et beaux vers. Ils tiennent cependant absolument à passer à la postérité avec le titre de poètes. C'est tout simple, ils font du vers libre.

« Enfin, il y a de vrais poètes, qui malheureusement se laissent entraîner dans le mouvement. Est-ce par paresse? Peut-être. Il est plus facile, en effet, de faire du vers libre que de composer un vrai et beau poème. Ou bien ils craignent peut-être d'être traités de rétrogrades. Ils redoutent d'être méconnus. Je ne sais. Toujours est-il que ces poètes, depuis qu'ils font du vers libre, n'ont plus rien produit de bon. Cela ne suffit-il donc pas pour ouvrir les yeux à tous? N'est-ce pas vraiment caractéristique? Comparez les œuvres d'antan de ces littérateurs avec leurs compositions d'aujourd'hui. Ils ont fait des chefs-d'œuvre jadis; ce qu'ils écrivent maintenant ne signifie plus rien du tout. Ce n'est pas de la poésie, ce n'est pas même de la bonne prose, ce n'est plus du tout de la littérature.

» L'abbé HENRY MØLLER. »

SOUS LES SAULES. — Le *Mercur* de France nous apprend que M. Viélé-Griffin s'est assis sous les saules pour parler de M. Ruyters.

LU DANS UN SONNET de M. Ernest Périer ce vers étrange :

Le clocher digital d'un couvent de nonnettes.

NOTRE COLLABORATEUR, M. PAUL ERRERA, a donné au *Journal de Bruges*, sous ce titre, AU DOMAINE DES CYGNES BLANCS, des impressions dont nous détachons les lignes suivantes :

La poésie de Bruges est dans ses canaux. Cherchez à l'Hôpital, aux musées, dans les églises, les chefs-d'œuvre de sa peinture; cherchez son passé glorieux dans ses archives; cherchez en surtout les témoignages de pierre dans ses édifices grandioses; mais la révélation de sa poésie est toute dans ses canaux? On peut connaître la ville, non l'aimer sans eux!...

Au tournant du Quai vert, l'enchantement commence. Chaque détail de cette voie admirable qui va jusqu'à la *Gruthuijse* a été mille fois vanté. Qui ne devine qu'elle est plus belle ainsi que de toute autre façon? Dès la première vue, la tour si caractérisée de la cathédrale pose au fond, bien loin, sa silhouette grise et pâle, si purement romane; un saule aux branches pleureuses vient l'encadrer, d'un côté, de ses masses molles, faisant opposition aux maisons de la rive. Puis, ce sont les tourelles, les fenêtres, les constructions variées du Palais de Justice, qui plongent à pic dans les eaux du canal; nous voici au cœur même de la ville!

Après le quai des Marbriers, nous attend un autre enchantement: la barque contourne cet angle où les piétons doivent quitter la berge (avec quels regrets!) pour traverser la place des Tanneurs. Là un grand arbre, planté derrière l'Hôtel de Ville, laisse trainer ses branches jusqu'à fleur d'eau et l'on glisse entre son feuillage jusqu'en face de ce tableau — qui est tout Bruges — de la chapelle du Saint-Sang et du Beffroi. Pas une ligne, pas un ton qui ne contribue à embellir cette vision admirable et grandiose, dont, par un bonheur merveilleux, même les murs d'une usine ne parviennent à rompre le charme moyenâgeux!

Un instant après, nouvelle apparition; on découvre le *Dyver* verdoyant et la rouge tour de Notre-Dame, ce troisième palladium de Bruges! Elle forme, encore une fois, comme la tour de Saint-Sauveur, puis comme celle des Halles, le milieu du tableau, tandis que tout devant, la statue de Saint-Jean-Népomucène marque le centre du pont. Saluons, en passant, mes

confrères, celui qui sut mourir pour garder le secret professionnel!

Après la profonde voûte de la *Gruthuijse*, sous laquelle on sent le froid des caves humides, le canal devient plus étroit, plus familier: quelques petits jardinets où gloussent les poules; quelques refuges où de vraies basses-cours prennent leurs ébats resserrés. Les cygnes ici sont nombreux: les jeunes, au plumage encore noirâtre, y suivent à la file leurs parents majestueux et blancs. Le long de notre pérégrination, ils nous surveillent et nous accompagnent, comme des gens qu'on surprend chez eux sans leur en rendre raison.

Voici l'Hôpital aux Memling qui, vers le canal, montre ses façades en pans coupés, diverses et pittoresques, et dont les nombreuses fenêtres ogivales descendent près de l'eau. Encore un tournant et nous approchons du Béguinage. Son pont si mince et élégant, son portail blanc contrastent avec les arbustes qui les précèdent et qui ferment l'horizon du côté du *Minne Water*, alors qu'en face quelques constructions de briques jettent leur note gaie dans ce concert aux tant douces harmonies.

De ce côté, le périple est terminé: la barque ne peut franchir l'écluse, la jolie écluse à la maisonnette gothique, que précédait naguère une passerelle si mignonne, remplacée — hélas! — par un « beau » pont de pierre tout neuf.

PÉLERINAGE A KNOCKE. — Le *Petit Bleu* ayant annoncé l'arrivée à Knocke s/m'er de M. Octave Mirbeau, grand remue-ménage dans certaines revues brouillées avec M. Maeterlinck. On a vu bientôt débarquer à Knocke tous les volatiles érubescents, depuis les vieux coqs rougeâtres « jusqu'aux œufs » comme a dit une personne d'esprit. Chacun voulait voir l'homme puissant qui sacre les plus-fort-que-Shakspeare. Tous s'étaient mis en route,

*Les uns portant leurs livres,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns portant leurs livres,
Les autres ne portant rien!*

Toute la nuit on entendit chuchoter dans le Knocke-rouge cet écho de Musset :

Qui de vous, qui de nous va devenir un dieu?

Et un fabuliste goguenardait dans l'ombre :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

NON SEULEMENT les héritiers d'Edmond de Goncourt attaquent son testament mais il paraît certain, d'après les évaluations les plus raisonnables, que le montant de la succession est loin d'être suffisant pour réaliser l'académie instituée par le défunt. Entendu à ce propos un mot cruel: On ne se mêle pas de fonder une académie lorsqu'on n'est qu'un cardinal de Pauvreliu!

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le Mercredi 16 septembre, à 9 heures, première représentation de: *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux; poème de Rhamsès II; musique de L. Martinz; dessins d'Amédée Lynen, projections de Georges Glorieux.

1. La période primitive; 2. La période carbonifère.; 3. L'âge de pierre; 4. Jules César; 5. Les Croisés; 6. La zone neutre; 7. Bruxelles-Port-de-Mer.

Le bureau de location est ouvert.

ON ANNONCE pour la fin de septembre la représentation, à Paris, de *La Passante*, d'Oscar Wilde. La pièce sera ensuite jouée en province et à l'étranger.

M. RODRIGUE SÉRASQUIER nous prie d'insérer la lettre suivante qu'il a en vain adressée au *Coq rouge* :

Gand, le 27 juin 1896.

A Monsieur le Directeur du *Cog rouge*,

Dans le numéro de juin du *Cog rouge*, on m'attaque avec violence au sujet de l'article sur les revues littéraires belges que je signe dans le dernier *Almanach des Etudiants de Gand*.

Les menaces, d'où qu'elles viennent, ne m'effraient en aucune façon. Pour le surplus, je répondrai courtoisement :

1° Je n'ai jamais rien publié que sous cette signature : Rodrigue Sérasquier. Le *Cog Rouge* me désigne autrement. Erreur ou calcul ?

2° On rend mes amis solidaires d'une opinion purement personnelle (cfr. p. 21 de l'Almanach, in-fine), et que plusieurs d'entre eux désapprouvent ouvertement. Sachez qu'il n'est pas de place parmi nous pour ce petit esprit de coterie que nous détestons de tout cœur.

3° Le *Cog Rouge* semble m'imputer à crime ma déférence envers certains aînés en littérature. Je souhaiterais que tout jeune littérateur pût encourir pareil reproche.

4° On m'attribue une malveillance que je n'ai pas. Que l'on relise, si l'on veut bien, les pages 206 et 207 de l'Almanach, où se trouve, pour ainsi parler, la moëlle de mon article : en deux mots, je déplore profondément les dissensions qui, depuis les fameuses *Déclarations*, séparent les littérateurs belges unis naguère sous l'étendard de la *Jeune Belgique*. Plusieurs rédacteurs du *Cog Rouge* n'ont-ils pas pensé comme moi ? Mon opinion n'a pas varié depuis trois ans, voilà tout.

5° Quant à ma « mauvaise foi » et à la réclame que l'on me reproche de faire pour certaine revue, je n'ai qu'un mot à dire : je ne suis plus que simple collaborateur de la dite revue.

6° Enfin, je regrette qu'une plaisanterie aussi facile qu'innocente, au sujet des motifs de la fondation du *Cog Rouge*, ait eu la vertu d'irriter au plus haut point l'anonyme auteur de l'entrefilet qui me vise.

J'espère, M. le Directeur, que vous voudrez bien publier la présente réponse dans le plus prochain numéro de votre revue, et vous prie d'agréer mes civilités.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

LE SECRET DU VERS LIBRE. — Un amusant article de M. Ghéon, dans l'*Ermilage*, révèle, oh ! bien involontairement, le secret du vers librisme. Après avoir parlé de poètes parnassiens ou qui auraient pu l'être, M. Ghéon ajoute :

Mais, sans préjuger d'une fiction, il semble que Vielé-Griffin, dans une telle phalange, se fût trouvé dépaysé et eût produit l'effet d'un incomplet, grand en puissance, inégal en acte, du fait de son génie libre, qui aux contraintes se ploie et se recroqueville.

La preuve en appert de son premier livre, *Ceuille d'Avril*. Si déjà se dessinent cette imagination douce et cette sensibilité simple à la fois et affinée, et se proclame cette amour lyrique des choses où son avenir devait s'épancher, il manque encore la sublime facilité développée diversement et harmonieusement, qui, aux prises avec un sujet d'élévation comme le poème de la Mer, est contenue par l'infrangible barrière de l'alexandrin. En vain le poète multiplie-t-il les licences et brise-t-il le mètre de césures et de rejets, l'*Id-e en avasation sur le Vers est déjà loin quand piteusement la Rime délais-ée se lamente et le rhythm dispersé se pleure*. Nul ne reconnaît le moule classique. Qu'il tente des strophes nouvelles comme dans ce « Plein Air » digne frère des Chansons à l'Ombre,

Ta chevelure éparpillée
Inonde et coule en l'herbe verte, etc.

qu'il entrechoque et ressasse les rimes, qu'il épuise les anciennes ressources prosodiques, la réalisation reste imparfaite. A ce désir cabré et rebelle, il faut l'air libre et l'azur infini.

Les traits sont caractéristiques.

A qui fera-t-on croire que tel ou tel jeune poète français se puisse trouver à l'étroit dans une forme ou l'immense génie d'un Victor Hugo se mouvait à l'aise ? Quelles sont donc ces conceptions colossales, qui nécessitent un élargissement de la prosodie ?

Ce n'est pas l'art poétique qui était insuffisant, c'étaient les poètes. Ou plutôt ceux-ci n'étaient point de vrais poètes, de véritables poètes français. Le don de rimer leur manquait. S'ils ont inventé le vers-libre, c'est qu'ils n'étaient point capables

d'user des ressources du vrai vers français. Et tel n'est pas seulement le cas de M. Vielé-Griffin, qui est un poète d'Amérique, mais aussi de tous les autres adeptes du vers-libre.

INTERVIEWÉ par l'*Écho de Paris*, M. Joris Karl Huysmans s'est montré, contrairement à son habitude, très communicatif. Voici les passages les plus intéressants de son interview :

— « La *Cathédrale*, c'est la suite de *En route*. Mais, avant tout, il est un point sur lequel je voudrais bien qu'il n'y eût aucune confusion. De ce qu'on a trouvé, dans mon Durtal de *En route*, quelque ressemblance avec moi-même, on en a conclu que, comme lui, j'avais des dispositions à faire profession religieuse. C'est une erreur. On ne peut répondre de l'avenir, mais, jusqu'à présent, je n'ai pas la moindre intention d'endosser la « coule » du moine.

» Certes, j'aime ces bons moines, si peu connus, même de ceux qui en parlent le plus. Il m'en vient chez moi qui veulent bien être mes amis : des bénédictins, des trappistes. Pas de jésuites, par exemple, ce ne sont pas des moines. Et, à ce propos, une particularité ignorée. La règle, si scrupuleuse et si rigide des pères de la Trappe, s'adoucit cependant lorsqu'ils sont hors de leur couvent. Au couvent, ils ne peuvent manger — exclusivement — que des légumes accomodés à l'huile chaude. Dehors, ils doivent « accepter ce qu'on leur offre ». Ainsi, à ma table, ils ne refusent point la côtelette de l'amitié : seulement, ils se contentent d'en manger une bouchée, et se rattrapent sur les légumes et les fruits.

» Quoiqu'il ne soit pas trop mauvais, mon estomac n'en est pas encore arrivé à ce degré d'excellence.

— « Alors, la *Cathédrale* ?

— « La *Cathédrale*, c'est la suite de *En route*. Sujet fort simple, en somme. Dans *En route*, j'ai montré l'influence de la musique sacrée sur une âme tourmentée et indécise, sur une âme qui cherche l'équilibre et la quiétude, et qui voudrait vaincre un corps énervé, au sang brûlé de fièvre, aux nerfs exaspérés par les excès des sens. Sans ce plain-chant si grave, si élevé, si magnifique en sa simplicité apparente, sans ce plain-chant qui vous emporte sur les ailes d'une prière pure vers les régions immatérielles, Durtal, mon héros, n'irait assurément pas faire retraite à la Trappe. Il ne sentirait point assez de sincérité en lui pour aller confesser ses fautes et se fondre dans la chaleur de l'amour divin.

» Eh bien ! ce que j'ai fait dans *En route*, pour la musique sacrée, je veux le faire pour l'architecture, pour la peinture et pour la sculpture du moyen âge religieux dans la *Cathédrale*.

» Comme affabulation, presque rien, pour ainsi dire. Le conseiller de Durtal, mon abbé Gévresin, — qui par parenthèse, n'est nullement inventé par moi, — est nommé chanoine à la cathédrale de Chartres. En conséquence, il se rend dans la vieille cité beauceronne, où il invite Durtal à lui faire visite. Celui-ci tergiverse un peu, — vous avez dû remarquer que l'hésitation est souvent la caractéristique de son état d'âme ; puis il se décide, et un beau jour il arrive à Chartres.

» De là, deux études parallèles : celle de la vie qu'on mène en une petite ville provinciale, peu industrielle, à peu près sans commerce, où l'évêque a conservé une grande influence sur « la société » ; puis l'étude approfondie de la cathédrale. »

Bibliographie

HENRY RABUSSON. Vaine rencontre. — TH. BENTZON. Un divorce. — GUSTAVE DRAGOMIROFF. « Guerre et Paix » de Tolstoï au point de vue militaire. — P. BAUDIN D'ALLAUCH. La Turquie et les Ottomans. — VILLIERS DE L'ISLE ADAM. Ellen. — GEORGES COURTELINE. Le train de 8 h. 47.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 93 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs, étude d'histoire de droit*. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, doré il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de

dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 36

19 septembre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ERNEST CLOSSON. — Paradoxes wagnériens.
IWAN GILKIN. — Odelettes païennes.
P. — Les concours artistiques.
R. C. — Une Squaw (I. Will).
V. G. — Du fond de l'âme (Ch. Fuster).
X. — Au Diable-au-corps.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Paradoxes wagnériens

La manie du paradoxe est l'un des travers les plus caractéristiques de notre époque d'individualisme à outrance. Quand elle ne se manifeste pas ouvertement par des affirmations ou des négations absolues lancées contre n'importe quel axiome, elle se traduit par une originalité voulue dans le jugement sur toutes choses. Il s'agit aujourd'hui d'être avant tout sensationnel, de ne pas sentir comme tout le monde. De même que n'importe quel brave commerçant veut être le Colomb de sa villégiature, — le paysage fût-il insipide, pourvu qu'il puisse le nommer « son » coin, — de même on tient à honneur d'avoir sur une œuvre d'art des vues personnelles, fussent-elles baroques. L'essentiel est de faire dire au bourgeois épaté :

« Ce X... a un esprit très original ; au moins, il ne pense pas comme tout le monde ! »

Pour les amateurs de ce genre de sport, l'œuvre de Wagner constitue une mine inépuisable. On peut à la rigueur épuiser la discussion sur la Joconde ou sur *Hamlet*, mais les drames wagnériens, avec la profondeur de vue du maître et la complexité de ses ouvrages, offrent bien plus de prise aux analyses et même aux divagations.

Rien de caractéristique, par exemple, comme les impressions des auditeurs aux dernières représentations de Bayreuth. Ce qu'il y avait de plus intéressant, après les *Festspiele* eux-mêmes, c'était certes, pendant les entr'actes, flâner parmi les groupes garnissant la terrasse du théâtre, l'oreille tendue aux dissertations. Ce qu'on en entend ! Si par malheur la pensée de Wagner avait dû seulement effleurer la dixième partie des intentions lui attribuées par le bon public, on n'eût pu même attendre *Parsifal* pour le mettre en loge. Celui-ci a découvert un principe encore

insoupçonné dont toute la trame dramatique n'est que le vaste symbole ; celui-là imagine des lois esthétiques auxquelles personne n'avait jamais songé ; tel autre constate parmi les *leit-motiv* des filiations inattendues, rappelant le fameux tableau généalogique de Pierre Bonnier pour les 83 motifs des *Maîtres-Chanteurs*, — tout cela débité d'un air pontifiant qui ferait trouver Wagner, par comparaison, le plus humble des artistes.

Les jugements sur l'interprétation ne sont pas moins édifiants. Le dénigrement, qui soit disant dénote plus de perspicacité que d'admiration, est très bien porté ; — de même qu'ergoter sur une pointe d'épingle. On critique vertement une interprétation de Richter ou de Mottl ; quant à Siegfried Wagner, on n'en fait qu'une bouchée. D'anciens habitués des *Festspiele*, — les raseurs de « la première heure ! » — font des moues : c'était bien mieux, — quoique plus mal, — en 1876. Celui-ci, un pur parmi les purs, déclare qu'il ne retournera plus... parce que ce public qui applaudit à la fin de chaque représentation, l'assomme. Un amateur « estimé » déclare l'interprétation molle et inerte, *Siegfried* et la *Walküre* mieux donnés à la Monnaie, en un mot, le public « volé » !!

Et la critique ! On se sent véritablement humilié au retour quand, ayant fixé quelques impressions naïves et sincères, avec l'expression d'une admiration ardente et sans arrière-pensée, on lit tels articles, où une vertigineuse profondeur alterne avec un scepticisme agaçant.

La forme la plus curieuse du paradoxe est celle qu'on pourrait nommer « la mode à l'envers », en ce sens qu'elle observe soigneusement celle-ci et la suit dans toutes ses fluctuations, mais pour la caresser à rebrousse-poil.

Il fut un temps où la qualité de wagnérien conférait un brevet d'indiscutable originalité, mais

que le triomphe du wagnérisme déprécia rapidement, comme une décoration trop distribuée. Aujourd'hui que le dernier des croque-notes, le plus simple des amateurs se déclare tranquillement wagnérien, une originalité nouvelle s'affirme assez rare encore pour pouvoir être conseillée au lecteur avide d'individualité : c'est, après avoir été wagnérien, de se déclarer anti ; peu importe le motif ; ayez l'air désillusionné, revenu de tout : quelle sensation ! Admirez Wagner, c'est faire preuve d'intelligence ; mais après, ne plus l'admirer, c'est se montrer plus fort qu'auparavant. Ils sont quelques-uns à exploiter ce petit effet, en attendant qu'il se vulgarise ; — mais, bast ! ils en seront quittes alors pour redevenir wagnériens.

L'un vous déclare que, décidément, l'art de Wagner a quelque chose d'artificiel ; le théâtre italien, où le sentiment s'exprime naturellement, c'est-à-dire en mélodies, est, sans en avoir l'air, bien plus humain. Cet autre s'en prend à la philosophie des drames de Wagner, philosophie triste et décevante ; c'est détourner la vie de son véritable sens, qui est la saine joie ; quelle différence avec les symphonies de Beethoven ! Tel, qui a lu les idées de Zola sur le drame lyrique, se désintéresse de ces fictions supra-terrestres : la vie ! la vie ! la vie ! — Et ainsi de suite.

L'effet est neuf et ne manque pas de faire impression.

Tel est le cas d'un article publié récemment, dans le *Mercure de France*, par M. Edouard Dujardin, un wagnérien connu, fondateur de l'éphémère mais intéressante *Revue wagnérienne* ; cela vaut d'être médité.

Après avoir affirmé l'ancienne ferveur de son wagnérisme, — il « croit avoir, il y a dix ans, détenu positivement le record français des représentations de Bayreuth », — l'auteur poursuit :

Ces dernières années, n'étant allé qu'une fois à Bayreuth, en 1892, je n'avais plus eu que les concerts du dimanche pour rester en communication avec l'œuvre de Wagner. Et, je l'avoue sans hésiter, petit à petit, j'avais senti diminuer en moi la belle ferveur d'autrefois. Les représentations de l'Opéra n'étaient pas pour aller contre. Les admirables morceaux extraits par MM. Colonne et Lamoureux des drames wagnériens commençaient à me sembler vraiment un peu trop factices... *L'extraordinaire habileté du compositeur finissait par devenir fatigante ; l'excès de talent n'arrive-t-il pas à faire douter du génie ?* Et puis, dans ces concerts où le sens dramatique ne la soutenait plus, cette musique, à force d'être passionnée, apparaissait presque sensuelle. Avec tant de passion, y a-t-il besoin d'émotion ? *Enfin, comme ceux qui se lassèrent d'appeler Aristide, le Juste, n'y avait-il pas lieu de se lasser de l'éternelle impeccabilité de la musique wagnérienne ?* Malgré moi, en sortant d'entendre

les splendeurs orchestrales de telle ou telle sélection de la *Tétralogie*, je songeais à notre pauvre Berlioz, si maladroit, mais qui avait parfois de si nobles choses à dire !

Au concert, la raison dramatique, la raison émotionnelle de la musique wagnérienne s'efface. Au contraire, la virtuosité éclate de toutes parts, ne serait-ce même que par la disposition radicalement défectueuse des instruments. Le compositeur devient quelqu'un qui joue de l'orchestre comme d'autres jouent du piano ; et ce n'est pas très intéressant de le voir accumuler et vaincre toute espèce de difficultés.

Et c'est ainsi que le fidèle wagnérien de jadis, peu à peu, sans oser conclure, en était venu à douter de son dieu ; un an de plus, et c'était l'apostasie !

La *Tétralogie* enfin représentée à Bayreuth, ce devait être l'épreuve décisive.

Déjà dans cette introduction, plus d'une proposition, — comme celles que j'ai soulignées, — prêterait matière à discussion. On pourrait se demander notamment si un ouvrage dramatique peut-être légitimement méjugé à cause d'une exécution concertante, c'est-à-dire en dehors des conditions requises ?

Voilà donc M. Dujardin retour de Bayreuth. Voyons les impressions qu'il en rapporte : elles sont décevantes, équivalent à la constatation d'une faillite, une banqueroute double (enfoncé, Brunetière !) et voici comment. Écoutons d'abord l'exposé de la question, d'après les idées spéciales de M. Dujardin.

Deux tendances différentes, sinon contraires, apparaissent assez nettement dans Wagner. A lire ses œuvres critiques, autant qu'à étudier son œuvre artistique, on le voit tour à tour préoccupé de créer quelque chose de considérable qui dépasse le théâtre, la musique et l'art, presque une religion ; obsédé par le souvenir de la Grèce antique, il songe à restaurer un culte ; il veut que Bayreuth soit le lieu de pèlerinage où, chaque année, le peuple vienne entendre la Révélation. Sa représentation théâtrale devient une messe ; le théâtre une église... Et c'est pourquoi il dénomme ses représentations un *Festspiel*...

A d'autres moments, il semble oublier ces hautaines ambitions ; il n'aspire plus qu'à être le rénovateur du drame. Il veut créer le drame ; son idéal ne dépasse plus celui des grands poètes dramatiques, mais il veut donner une formule tragique plus complète, plus intense que jamais il n'en fut trouvée. Se sentant à la fois musicien et poète, se croyant capable également de noter le geste et le décor, il veut, par la définition de chacune de ces forces, créer l'œuvre dramatique par excellence... Et Bayreuth doit devenir le parfait exemplaire du théâtre moderne.

L'œuvre où M. Dujardin perçoit le plus nettement la première tendance, c'est, légitimement, *Parsifal*, à cause de « son sujet purement mystique, son symbole si voisin du symbole chrétien. » Mais il voudrait généraliser, et, malheureusement, « avec la *Tétralogie*, l'illusion n'est plus si facile. » (Je crois bien !)

Il n'y a plus là un culte. On s'aperçoit qu'on est bien en présence d'un théâtre, et que, quelque usage que le maître en ait fait, c'est de moyens théâtraux qu'il s'est servi. *Parsifal célé-*

brant le Gral peut, un moment, rappeler le prêtre célébrant l'office; mais que Brünhilde rendant l'anneau à l'élément Premier y fasse seulement songer, cela est impossible.

Conclusion de *Parsifal* à une tendance partielle du théâtre wagnérien vers le mysticisme, rien de plus simple, — de plus banal même —; mais essayer d'étendre ce système à un ouvrage tel que les *Nibeloungen*, voilà qui me paraît original; je ne m'étonne guère que M. Dujardin n'ait pas réussi. Mais n'est-il pas téméraire en imputant à Wagner l'insuccès d'une tentative, quand rien ne lui prouve qu'elle était dans les intentions du maître, — et elle n'y était pas, parce qu'elle eût été un non-sens? Pourquoi ce parallèle impossible entre deux ouvrages d'essence diamétralement opposée? Pourquoi pas tout d'un coup la recherche du mysticisme dans cette joyeuse, claire et rayonnante page de vie qui s'appelle les *Maitres-Chanteurs*?

Mais, dans *Parsifal* même, Wagner n'a pas atteint son idéal du théâtre religieux :

Hélas! ce n'est pas tant à cause des trucs, de la machinerie, dont le mécanisme est incompatible *a priori* avec la dignité du culte, mais c'est par le fait même du décor et de l'acteur, que *Parsifal* et le *Ring*, et *Jésus de Nazareth* et *Bouddha*, si Wagner les avait écrits, ne pourraient pas être l'œuvre qu'il a rêvée. L'autre jour, un très pur et très intelligent wagnérien souriait de m'entendre appliquer le mot de « comédien » à l'un des interprètes du *Ring*..... Sachez, cher ami, que le fait d'être *Herr Burgstaller* et de se présenter en tant que *Siegfried* est (par définition) comédie, cabotinage. Et voilà pourquoi « *Parsifal* » n'a vraiment pas plus que le « *Ring* » droit au titre de *Weihfestspiel*.

J'ai peur de ne pas comprendre. Ainsi, ce serait par le fait de l'acteur que ce théâtre sacré ne serait pas un théâtre sacré? Oui, puisque :

Écrire une partition qui exige cent vingt-cinq instrumentistes, tous très forts et très zélés, c'est bien, car il ne s'agit pour ces cent vingt-cinq personnes que d'exécuter ce qui est matériellement écrit. Avoir besoin, au contraire, de la mimique d'un cabotin, c'est affreux, car cela ne peut pas, comme une partition, s'écrire dans l'éternel.

Mais il me semble que le fait de « Herr X... se présentant en tant » qu'un personnage supposé est le propre de la fiction théâtrale? Si cela n'est pas vrai, toutes les tragédies sacrées, et *Athalie* et *Esther*, et les mystères bouddhiques ne sont que des farces (1).

M. Dujardin répond non moins négativement à la seconde des questions qu'il se pose :

(1) M. Dujardin n'était pas si pointilleux, — mais plus raisonnable, — quand il écrivait :

« Il (Wagner) conçut l'Œuvre artistique, un livre... Et ce livre, Wagner le lisait... Mais nous, la multitude, nous qui ne savons pas entendre les partitions seulement lues, ... il faut encore que des voix et des instruments nous chantent et nous jouent la symphonie; ne pouvant pas lire le Livre de musique et de paroles, nous avons besoin, pour connaître l'Œuvre d'art, du théâtre matériel.

« L'effort de Richard Wagner à créer un art dramatique complet a-t-il mieux réussi? »

Quand nous aurons compris comment le drame chez Wagner naît dans le sein de la musique, se définit par la parole et se manifeste par le geste et le mouvement scénique, nous pourrions nous demander si l'œuvre réalisée correspond à l'idéal rêvé.

Et nous touchons là au vice fondamental de l'œuvre wagnérienne. L'homme qui a été un musicien génial, qui a trouvé l'expression littéraire adéquate à son idée, est resté insuffisant quand il en est arrivé à la représentation extérieure de l'action.

On dira qu'il n'y a pas lieu de reprocher à Wagner l'extraordinaire faiblesse (?) de la représentation scénique à Bayreuth. Avec tout autre que Wagner, l'objection serait irréfutable; qui a jamais pensé à reprocher à Mozart l'insignifiance du sujet de la *Zauber-Flöte*, à Beethoven les mauvaises mises en scène de *Fidélío*?

Mais Wagner n'a pas fait d'opéras; Wagner a créé Bayreuth; de par son idée même, il a voulu être responsable, et il l'est.

Il faut l'avoir suffisamment pénétré pour se rendre compte de ce fait paradoxal, énorme, mais absolu, que les décors et les machineries de la *Tétralogie* font partie de son œuvre au même titre, sans aucune atténuation, que l'éblouissante musique dont ils sont l'extériorisation.

Alors quelle tristesse! quelle déception! cette statue de pur marbre, pourquoi la voyons-nous ainsi chargée d'ori-peaux?...

Entrerons-nous dans une discussion si pénible? dirons-nous que tels décors du *Ring* sont fort bien, que tel lever de soleil est parfait, que les Rheintoechter ont, dans la *Goetterdaemmerung*, des gestes ignobles, que la plupart des costumes sont grotesques? noterons-nous d'une façon générale le mauvais goût, la laideur ou l'inutilité? ferons-nous d'obligeantes exceptions? Hélas! il suffira de dire que cette œuvre qui a voulu être l'œuvre d'art parfaite, est le monstre horrible qui depuis Horace habite en nos souvenirs classiques.

On croit rêver, ou, encore une fois, avoir mal compris. Car est-il bien besoin de remarquer que la mise en scène fait virtuellement partie de toute œuvre théâtrale? Même en la lisant, ne nous figurons-nous pas la scénerie?

Il est naturel qu'elle paraisse d'autant plus essentielle à l'action qu'elle est plus compliquée. Quant à sa réalisation, elle est d'une importance relative. Méjuger la portée artistique de l'œuvre pour un geste maladroit ou un effet de lumière mal réussi serait aussi absurde que blâmer la partition à cause d'une exécution insuffisante. Si soignée fût-elle, une mise en scène ne saurait être parfaite; c'est pour y suppléer que l'on évoque

» Donc, ce sera le théâtre avec ses musiciens, ses acteurs, ses décors, et toutes les scéneries. Mais, aussi, ce sera le spécial théâtre, très différent aux vulgaires et brutales salles de spectacles modernes, le théâtre que le Maître, bienfaisamment, nous a cherché et nous a trouvé, aussi libre des conventions, aussi suggestif et aussi parfait que possible, Bayreuth, le théâtre de bois et de briques, précédant que nous ayons gagné le théâtre spirituel du Livre, — le Jérusalem terrestre, précurseur de l'autre. » (*Revue wagnérienne*, août 1885.)

« l'illusion théâtrale. » Non moins illégitime est la prétention d'estimer le génie théâtral d'un maître en raison inverse de la complication de sa mise en scène. Celle des *Nibelungen* permet-elle de rabaisser le génie du créateur des *Maîtres Chanteurs* et de *Tristan*, d'une si grande simplicité scénique ?

M. Dujardin condamne — pourquoi ? — la propension aux conceptions symboliques, philosophiques, métaphysiques, qui interdit au poète l'anecdote et ne lui laisse jamais traiter que des sujets d'un ordre supérieur « non moins que, par contre, l'exagération du symbole jusqu'à l'enfantillage, de telle sorte que l'anecdote bannie du fond même de l'œuvre, réapparaît dans le détail. »

Mais comment, sans l'« anecdote » sensibiliser ces symboles ? — Et plus loin, il me semble que cet « incompréhensible besoin de réalisme, qui donne à l'anecdote une importance démesurée, qui restitue le décor, l'armure, le costume d'une fiction comme s'il s'agissait d'un vulgaire drame historique » loin d'être germanique est de tendance plutôt latine ?

Enfin, voilà pourquoi Wagner est muet. Ou plutôt, pourquoi il ne l'est pas. Car, si

Wagner n'a pas fait, Wagner ne pouvait pas faire l'œuvre de drame complexe qu'il a rêvée du fond de son orchestre et de son dialogue surgit quelque chose de plus beau, l'émotion humaine, la souffrance humaine, la pitié humaine, et c'est le dernier mot de l'art de faire pleurer sa vie dans l'âme de ses semblables.

... Et je n'ai pas seulement pleuré de pitié sur la souffrance humaine ; n'ai-je pas aussi pleuré par l'angoisse que donne au cœur la sensation d'une vérité éternelle qui se manifeste en pleine clarté ? C'est l'idée générale, c'est la philosophie du drame qui devient vivante.

Dans la *Tétralogie*,

Une grande philosophie se dégage évidemment, une philosophie qui va peut-être jusqu'à une *compréhension totale de l'existence*.

Mais il me semble que tout cela n'est déjà pas si mal. Cependant, « Wagner a échoué à faire de Bayreuth la Jérusalem qu'il a un instant entrevue, et l'échec est sans rémission ». Ne serait-ce pas plutôt que la Jérusalem en question n'existe que dans l'esprit de M. Dujardin, et que l'œuvre de Wagner se montre rebelle à entrer dans son système philosophique, comme ces phénomènes qui se refusent effrontément à se conformer à une thèse scientifique ?

L'article de M. Dujardin a eu quelque retentissement, jusque dans les pays de langue allemande. La *Gazette de Cologne*, me dit-on, en a parlé. En

tous cas, l'*Allgemeine Musik Zeitung* (4 septembre), l'organe le plus autorisé du wagnérisme allemand, l'a cité, non sans ironie, ainsi que la *Neue Musikalische Presse* de Vienne, qui ajoute, en termes assez durs, ces justes remarques :

Nous pensons que la défection de M. Dujardin n'excitera pas tant l'étonnement. Si, en vingt-cinq années, les uns deviennent plus sensés, on ne peut reprocher à d'autres de perdre, dans le même espace de temps, la conception exacte des choses (*ihre Vorstellungskräfte abnehmen*). Si, autrefois, M. Dujardin a considéré Wagner comme le créateur d'une nouvelle conception du monde, il n'a pas volé sa désillusion actuelle. Si, aujourd'hui, il ne lui accorde même plus le mérite d'avoir créé un art dramatique complet, nous ne voyons pas encore là un nouveau cas Nietzsche, dont le *Cas Wagner* a probablement inspiré à M. Dujardin l'idée de cette faible contrefaçon.

Si l'apostasie de M. Dujardin, — qui n'en est pas une, — a fait quelque bruit, c'est qu'on le considère comme un des plus fermes et des plus anciens piliers du wagnérisme en France. Mais les convictions de M. Dujardin étaient-elles bien solides ? Certaines de ses désillusions ont des causes bien futiles :

« Et puis, cette mode, cet engouement pour Wagner, venant de gens qui n'en comprenaient pas le premier mot, quel écœurement ! »

Un croyant qui se laisse ainsi ébranler par l'hypocrisie de ses coreligionnaires est un bien faible croyant. — N'est-il pas curieux aussi qu'un habitué des exécutions intégrales sente fléchir sa conviction devant une interprétation au concert, d'une anomalie reconnue ? Et ce culte dont, au Théâtre même, un détail raté de mise en scène suffit à refroidir l'ardeur !

Le wagnérisme de M. Dujardin a toujours revêtu un caractère plutôt littéraire et fantaisiste. Dans cette curieuse *Revue wagnérienne*, dont l'utilité fut évidemment incontestable, et où des travaux de réelle valeur alternent avec de vrais enfantillages, on peut lire de lui quelques-unes de ces « interprétations », véritables fleurs de rhétorique décadente, se rapprochant plus du wagnérisme vaguement intuitif de Villiers de Lisle Adam ou de Verlaine,

(sur un *air* magnifique et joyeux de Wagner)

que des solides analyses de Schuré ou de Chamberlain.

Paradoxal, son enthousiasme dans les mauvais jours, paradoxal, son scepticisme des temps meilleurs.

Je crois que la *N. Musik. Presse* a raison : Ce devait être un « cas Nietzsche », mais il est réduit aux proportions minimales d'un incident.

ERNEST CLOSSON

Odelettes païennes

I

A MARION

Le soleil s'est couché. Le crépuscule rouge
 Assombrit lentement l'air tiède où rien ne bouge.
 Sur la terrasse étroite où nous respirons seuls,
 Marion, le parfum lointain des hauts tilleuls,
 Qui se mêle à l'odeur des corbeilles de roses,
 Joint une haleine exquise à la beauté des choses.
 Vois! L'ombre grandissante a fondu les contours
 Des arbres du vieux parc aimé de nos amours,
 Et, comme au ciel obscur, on voit dans l'étang sombre
 S'allumer pâlement des étoiles sans nombre.
 Pour fêter ce beau soir qu'un flacon de muscat
 Offre à notre palais son bouquet délicat!
 Vois-tu dans le cristal couler son or limpide?
 Nos mains semblent verser une étoile liquide.
 Assieds-toi, Marion. Regarde dans les cieux
 Marcher ces millions d'astres mystérieux.
 La force formidable et sereine qui trace
 Indefectiblement leur route dans l'espace
 Et qui pousse à leur but les soleils flamboyants
 Que sont tous ces grains d'or dans les cieux pou-
 [droyants,
 Est la même qui rythme, en leur rude harmonie,
 Les flots retentissants de la mer infinie,
 Qui fleurit dans la rose et le lys glorieux
 Et qui fait resplendir tes lèvres et tes yeux.
 Nous sommes frère et sœur des fleurs et des étoiles.
 La substance du monde habite dans nos moelles.
 Et ces arbres muets et ce lac ténébreux,
 Vois! nous pensons pour eux et nous aimons pour eux.
 Mais que font à nos cœurs les êtres et les mondes?
 Laisse mes mains errer parmi tes boucles blondes
 Et, glissant sous les plis de ton manteau flottant,
 Doucement t'attirer sur mon sein palpitant.
 Viens! ta lèvre à ma lèvre! Et qu'un baiser suprême
 Me laisser murmurer à peine que je t'aime!

II

A CALIXTE

Ne te désole pas! En vain
 Ton angoisse implore un secours divin,
 Les dieux s'occupent d'autre chose.
 Un homme, un insecte, un astre, une rose
 Pour leurs regards indifférents
 Sont aussi petits et sont aussi grands
 Et nulle créature brève
 Ne tire les dieux de leur divin rêve.
 Qui pourrait dans l'éternité
 Déranger le cours de leur volonté?

Ils veulent la vie et le monde
 Et dans leurs desseins la mort est féconde
 Car détruire c'est transformer.
 Ta cendre est le feu qu'ils vont ranimer.
 Accueille donc d'une âme égale
 L'heure bienheureuse et l'heure fatale
 Et sache opposer un cœur fort
 Au malheur aveugle et même à la mort.

III

A LISE

Vous faisiez bien la dédaigneuse,
 L'autre jour, folâtre baigneuse,
 Et votre rire était amer
 Comme la mer.

Cependant vos formes charmantes
 Plongeaient aux vagues écumantes
 Qui couvraient de gros bouillons blancs
 Vos bras troublants.

Aujourd'hui vous êtes moins fière;
 Vous me saluez la première
 Et me faites du coin de l'œil
 Meilleur accueil.

C'est qu'il est loin, le beau Maurice
 Qui fut votre brûlant caprice,
 Lise, et qui mangeait de baisers
 Vos doigts rosés.

Pour moi, ma lèvre n'est plus libre.
 Mon cœur jusqu'à la moindre fibre
 Appartient à Rose. Ses yeux
 Sont mes seuls dieux.

Sa bouche est la fleur de ma vie.
 Autour de ma tête ravie
 Ses bras ont mis leur royauté
 Et leur beauté.

Et sa présence rose et blonde
 M'est douce plus que rien au monde
 Quand elle suce entre mes dents
 Quelques fondants.

IV

A CÉRINTHE

Hâtons-nous de jouir! Hâtons de jouir!
 Le temps fuit; l'âge vient; la jouissance est brève.
 L'heure qui passe n'est qu'un rêve
 Qui va s'évanouir.

Que sert-il d'implorer les dieux inexorables?
 Les sacrifices vains ne changent point le sort.
 Crois-tu donc éloigner la mort
 Par des cris misérables?

Dans les lits délicats où se pâme l'amour,
Sur le grabat du moine ou du pauvre qui pleure,
Dès que le destin marque l'heure
Chacun meurt à son tour.

Les marins échappés de l'orageux naufrage
Succombent à la fièvre en de riants climats
Et les princes n'évitent pas
La lance d'un sauvage.

Nous aussi, nous mourrons, laissant les fraîches fleurs,
Les vieux vins parfumés, les femmes amoureuses
Aux jeunes âmes vigoureuses
Qui riront de nos pleurs.

V

AUX NOVATEURS

L'inquiétude écoute un bruit lointain qui gronde.
La terre est en travail. Un monde va finir
En enfantant un nouveau monde
Au seuil obscur de l'avenir.

Et les hommes, les uns affolés par leurs craintes
S'efforcent d'arrêter le tourbillon fatal
Qui, sous leurs pieds, malgré leurs plaintes,
Ébranle le vieux sol natal;

Les autres, tout enflés d'un orgueil ridicule,
Distent à la tourmente un programme hautain,
Tandis qu'entre leurs mains circule
La force aveugle du Destin.

Des sectes d'assassins, par le fer et la flamme,
Cherchent l'Eldorado dans les destructions
Et sous leur bombe ou sous leur lame
Tombent les chefs des nations.

Ils vont par les cités criant : « Ni Dieu ni maître !
» Périssent qui combat les instincts dévorants !
» Le bonheur de tous ne peut naître
» Que sur la tombe des tyrans ! »

— O jeunes gens, sachez qu'ici-bas tout se paie !
Œil pour œil, dent pour dent, mais aussi cœur pour
Le couteau qui creuse une plaie [cœur !
En fait-il jaillir le bonheur ?

Le bonheur est la fleur de l'âme bonne et douce
Qui dompte ses désirs et sourit à son sort :
Rose divine dans la mousse,
Lis d'eau sur un étang qui dort.

Qui veut renouveler la face de la terre
N'a le droit de verser d'autre sang que le sien ;
Sous les coups même il doit se taire
Et pour le mal rendre le bien.

Le triomphe sera le prix de son martyr :
L'homme est pour l'homme un dieu s'il sait mourir
Mais c'est la foudre qu'il attire [pour lui ;
Quand il répand le sang d'autrui.

Car le sang veut du sang. Des autels qu'il arrose
Tous les dieux bienfaisants détournent leurs regards.
Mieux vaut faire éclore une rose
Que d'aiguiser mille poignards.

VI

A CYRILLE

En toute chose il est une essence divine :
Le sage à demi la devine
Mais le saint la sent vivre en son cœur exalté.
Ainsi qu'un fleuve de clarté
L'âme de l'univers le baigne et le pénètre
Et se confond avec son être.
Les hommes, l'océan, le soleil et les fleurs,
Tous sont ses frères et ses sœurs
Car un seul Dieu se cache, âme de toutes choses,
Dans les astres et dans les roses
Et parfois se dévoile, au gré de ses desseins,
Au fond même du cœur des saints.
Et, miracle, parfois, d'identité divine,
On voit sourdre de leur poitrine,
De leurs pieds, de leurs mains et de leur front penché
Le sang par Dieu même épanché
Lorsqu'il se révéla dans notre chair humaine.
O toi, qui sous le phénomène
Sais atteindre à l'Idée et remonter à Dieu,
Jeune homme vierge au doux œil bleu,
Sache enfanter le Dieu qui germe dans ton âme.
Attise l'éternelle flamme
Qui couve en toi, Cyrille, et veut te consumer,
Ivre de croire, ivre d'aimer !
Tu comprendras alors dans l'extase suprême
Qu'en t'aimant Dieu s'aime lui-même.

IWAN GILKIN.

Les concours artistiques

Le concours de façades ouvert par la Société de l'Art appliqué à la rue témoigne d'une ignorance totale, chez ses organisateurs, des premiers principes de l'architecture et de l'art appliqué.

Une façade bien comprise doit être en rapport avec l'importance de la construction qu'elle supporte, avec sa nature, sa destination, sa situation. Autre sera la façade d'une boutique, autre celle d'un bureau de poste, d'une maison de rentier, d'une école, d'un entrepôt. Un architecte au courant de son métier tiendra compte en outre de l'orientation qui lui est imposée, de la largeur de la rue, de mille circonstances contingentes, qui varient dans chaque cas.

Une façade bien comprise doit être la résultante logique, inévitable de la distribution intérieure. Sacrifier cette distribu-

tion pour le plaisir des passants, la subordonner à des effets de mise en scène, c'est aller au rebours du bon sens et de la saine esthétique.

Ces notions élémentaires et indiscutées suffisent à démontrer l'absurdité d'un concours de façades. Une façade isolée est un non sens. C'est comme si l'on voulait écrire une préface, avant de savoir à quel livre cette préface servirait d'introduction.

Le règlement du concours renferme encore d'autres prescriptions extraordinaires. C'est ainsi que les concurrents sont obligés de présenter deux plans de la même façade, l'un *sans la décoration*, l'autre *avec la décoration* ! On croit rêver. Pour les rédacteurs de ce règlement, la décoration n'est donc qu'une espèce d'accessoire que l'on ajoute ou que l'on supprime à volonté, comme une perruque ou un masque. C'est d'après le même principe qu'a été compris le fameux concours d'enseignes désormais légendaire.

Se figure-t-on ce que pourrait bien être le plan des façades des maisons de la Grand'Place de Bruxelles *sans la décoration* ?

Une bonne décoration résulte avant tout de l'harmonie des proportions, de l'emploi judicieux des matériaux, elle fait partie intégrante du plan et en est inséparable.

Les organisateurs du concours se font de l'ornementation une idée plus simple, ou plus simplette. Elle se réduit pour eux à des placages et des bariolages, dont la Montagne de la Cour et la rue du Marché-aux-Herbes nous offrent de si beaux échantillons.

Les nouveaux quartiers de Bruxelles offrent aux yeux une foule de constructions, témoignant de préoccupations artistiques et de la recherche de nouvelles formules. Beaucoup d'architectes, sans attendre un mot d'ordre ni le stimulant d'un concours, emploient depuis plusieurs années des matériaux apparents, les briques émaillées, la majolique; ils ont remis en honneur la polychromie, la fresque, la ferronnerie. Tout cela s'est fait spontanément, sous la seule impulsion de l'initiative privée et de l'intérêt personnel, avec pondération et mesure. Un art nouveau ne s'improvise pas et surtout ne se commande pas.

Faisons des vœux pour que ce mouvement, auquel on semble vouloir donner une accélération étourdie et imprudente, ne perde pas, entre des mains incompetentes, son originalité, son individualité, son caractère de recherche patiente et réfléchie.

P.

Une Squaw

par M^{me} I. WILL. (Bruxelles, LACOMBLEZ. 1896.)

Le livre de M^{me} I. Will est, je crois, de tous les Essais écrits en Belgique depuis dix ans, le plus intéressant, le plus curieux, le plus nouveau, le plus surprenant, le plus extraordinaire, le plus paradoxal, et même... le plus naïf.

Il ne s'agit point ici d'un roman ou d'un recueil de poésies, genre de littérature légère que M^{me} Will ne voudrait aborder. Il s'agit d'une chose beaucoup plus grave, beaucoup plus sérieuse : le bonheur, but de la vie humaine. M^{me} Will affirme qu'on le trouverait dans l'amour bisexuel à l'état de nature (voir à ce sujet Rousseau, qui a, croyons-nous, quelques droits à cette piteuse invention).

Nous avouons, à notre grande honte, n'avoir guère compris ce livre, admirable sans aucun doute. M^{me} Will a un style, un vocabulaire et une logique qui lui sont propres. Elle a, en outre, ce don merveilleux de parler énormément sans guère comprendre ce qu'elle dit, uniquement sans doute pour préparer le lecteur aux mystères qu'elle va lui dévoiler.

Mais, au milieu de ce piteux fatras, il y a quelques pensées qu'il nous est impossible de ne pas rapporter. Nous les recom-

mandons à nos lecteurs en vacances; eux seuls auront le loisir d'en rire tout à leur aise.

I. — Il s'agit, je crois, de l'infini (qui, fréquemment, à des bords (!), pour M^{me} I. Will) :

Oserait-on parler à ces hommes de leur mort? Que disent-ils de l'amour? de l'enfant? — de l'infini dont ils ont la même conception qu'un enfant qui serrerait dans ses deux mains une poêle à frire dont la queue n'aurait pas de fin.

Ils regardent la casserole et ce qu'elle contient. Ils émettent à son sujet des propos d'une sagesse étonnamment minuscule, mais ils n'ont pas l'air de s'occuper de cette queue immense qui s'agit à droite, à gauche, en avant et en arrière, et leur reprend la poêle par en haut, par en bas, de toutes façons, pendant qu'ils ont le nez dedans à supputer et à combiner. Les agissements de cet infini qui les touche par un côté ne les étonnent pas, ne les émeuvent même pas.... Pour tous ces êtres, la seule casserole dans laquelle ils fourrent les doigts est tout l'univers.

II. — Pour l'administration des pompes funèbres; la ville de Bruxelles pourrait, en suivant le conseil de M^{me} Will, utiliser les chars des anciens cortèges :

Qu'un char lumineux de pierreries, pareil à ceux qui mettent tant de joie dans les yeux des foules, l'emporte dans la nuit.

III. — Un nouveau phénomène du darwinisme :

D'un coup d'amour, faites surgir des yeux à votre âme, — comme le désir, la sensibilité et la lumière trouèrent des yeux dans la peau de l'animal qui se complétait au long des siècles.

IV. Où va l'esprit de la Maternité :

Si en vous s'est incarné l'esprit subtil de l'éternelle Maternité qui se glisse entre les ailes des moulins, les suit, les enveloppe toujours plus étroitement et plus lourdement aux jours de tempête, afin que le vent ne les emporte pas.

V. — Comment vivons-nous :

Nous vivons sous une pluie de ces morsures légères ou profondes, par lesquels les doux essaient d'encercler les violents en les affublant d'une étiquette définitive.

VI. — Pour l'Art appliqué à la Rue :

Pourquoi n'y a-t-il pas de miroirs partout, au coin de toutes les rues, aux tournants de tous les chemins de la vie? et des prismes et des vitres à biseaux, et de la nacre, tout ce qui fait reluire la lumière? Pourquoi y a-t-il des chambres, des maisons sans miroirs?

VII. — Pour les femmes :

Femmes, qui avez en chacune de vous l'obscur, et violente, et sacrée, et illogique, et cosmique intuition des Foules, souvenez-vous que vos yeux sont lumineux.

Si vous aimez les flammes claires, tournez doucement la tête, regardez : le monde en est plein. Vous ne les voyez pas parce que vous avez couvert votre miroir de pompeuses loques.

Jetez ces loques au feu une à une, sortez de vos lectures habituelles, de ces classifications fossiles où vous avez enfermé le bien, le mal et le monde, les découpant en classes, en catégories, en petits pays, en petites époques, en petites hiérarchies.

VIII. — Pour un manuel de style, outre les échantillons précédents, ces deux perles :

Si on veut l'englober à une sauce quelconque, si belle ou si bonne qu'elle soit, cet animal humain ne se laissera pas faire.

Désormais nous ne verrons plus que les bandelettes qui nous emmaillotent et il y aura jusque du mensonge, ou quelque chose qui lui ressemble, dans nos yeux.

R. C.

Du fond de l'âme

par CHARLES FUSTER; un vol. de vers, librairie FISCHBACHER.

Le nom de M. Charles Fuster se trouve partout, non qu'il soit célèbre, mais simplement connu. Prodiger ainsi son nom, lorsqu'on n'est pas certain d'attirer l'attention, à un certain mérite. Il faut du courage pour affronter, à tout instant et sans nécessité, l'opinion publique ou simplement celle de quelques gens de lettres, et de la foi pour ignorer l'indifférence ou les sourires. Le nom de M. Charles Fuster se trouve dans chaque

sommaire de toute revuette naissante; il l'offre, non comme garantie de succès ou comme clou de numéro, mais comme exemple. Il est un enseignement pour les débutants; il apprend aux mauvais poètes la persévérance, et aux bons le dédain de la publicité.

M. Charles Fuster rend ainsi à la poésie de très réels services qu'il serait cruel de ne pas reconnaître. Il dispose encore, étant très ingénieux, d'autres moyens pour s'assurer la curiosité des siècles futurs. Comme tout le monde, nous ne parlerons pas de ses œuvres, mais des œuvres des autres que, de temps en temps, il rassemble, selon les dispositions de son public, sous la forme d'une anthologie intitulée *l'Année des Poètes*. C'est un bilan qui se solde, j'en suis convaincu, par un beau bénéfice. Dans ce livre de comptes, nous apprenons le nom d'une foule bizarre de rimeurs inconnus, et ils sont en si grand nombre que tout naturellement ils forment un public. Si bien que chaque collaborateur devenant lecteur, et chaque lecteur, collaborateur, l'œuvre est assurée d'un appui mutuel que beaucoup de commerçants envieraient. Il va sans dire que M. Charles Fuster se réserve une place honorable parmi sa clientèle, même la première. Il tient commerce avec les Muses et publie, en tête de son anthologie, quelques vers qui sont, par égard sans doute pour l'entourage, d'une charitable médiocrité.

M. Charles Fuster ne pourrait, cette fois, invoquer cette raison de bienséance. Il publie, à lui tout seul, semble-t-il, un volume de vers intitulé *Du fond de l'âme*. On chercherait en vain une excuse si M. Charles Fuster n'avait pris la précaution de nous la dire en une pièce liminaire :

A vingt ans, à l'âge oublieux,
L'esprit ingrat bat la campagne.
Plus tard, plus seul, on chérit mieux
Ceux dont le cœur vous accompagne.
A l'ami qui mourra demain,
Et, déjà muet, vous réclame
Un dernier serrement de mains,
On le donne du fond de l'âme.

Hanté d'un tardif repentir
Que double encore la fatigue,
On retient, de peur de mourir,
Les serments dont on fut prodigue.
Mais, avant la nuit sans retour,
L'âtre jette un adieu de flamme,
Et son dernier baiser d'amour
On le tire du fond de l'âme.

Le poète est heureux encor
Quand devant ses pas tout recule :
Le rythme et son chaud frisson d'or
Le suivent dans le crépuscule.
Bientôt la voix s'affaiblira,
La rouille aura pris cette lame :
— Les derniers vers qu'on écrira
Viennent tout droit du fond de l'âme.

Puisque l'auteur veut bien nous confesser que ce sont les derniers vers qu'il écrira, soyons indulgent, même lorsqu'il chante :

Ils vont les nouveaux épousés
Mesurant avec des baisers
Ce que nous appelons des lieues.

Voilà un nouveau système métrique qui paraît avoir des charmes. Ne nous attardons pas à piquer les vers médiocres qui émaillent ce volume; la besogne serait vraiment trop facile. Notons plutôt quelques jolies expressions comme :

Les jolis yeux ont l'air d'apporter du soleil
ou bien :

J'ai cueilli la fleur du rire
Sur tes lèvres de vingt ans.

et signalons, pour terminer, quelques pièces d'une belle coulée,

comme *Cloches de la vie*, *Si tu pouvais venir* ou le sonnet *Rayons tardifs*. La Muse de M. Charles Fuster ne hante pas les sommets, mais dans la banlieue où elle se promène le dimanche, elle a parfois inspiré à l'écrivain, quelques plaintes qui ont du charme et de la grâce.

V. G.

Au Diable-au-Corps

Esbaudissez vous, bourgeois et gentes dames de Bruxelles, votre bonne ville recèle une attraction de plus : *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux, projetée, illuminée, chantée et accompagnée, pour la première fois mercredi 16 septembre au *Diable-au-Corps*.

On baisse le gaz et on lève la toile. M. Lemesre nous apprend, dans un boniment aussi spirituel que philosophique, que tout ce qui est, a toujours existé; rien ne se crée, tout se transforme. Donc, ce que nous voyons de nos jours a toujours été en puissance, depuis l'origine du mouvement cosmique : la terre, et sur cette terre, la bonne ville de Bruxelles avec Godefroid de Bouillon et M. Buls. Retournons aux causes antérieures, et assistons à la formation embryonnaire de la fameuse statue équestre qui est l'ornement de la place Royale. Il a dit.

Premier tableau. — Nous sommes à la période on ne peut plus primitive, à l'époque paléozoïque qui ouvre les temps géologiques. Les auteurs ont une bonne mémoire. M. Jules Baur chante d'une voix d'opéra, bien nette et bien stylée, les avatars de Godefroid de Bouillon. Sur l'écran, dans l'Océan universel qui recouvre l'écorce terrestre, des brachiopodes, des bryozoaires et des trilobites, s'agitent et M. Lemesre les mène. La matière en fusion refroidie laisse deviner un bloc de pierre qui sera plus tard le socle de qui vous savez.

Duxième tableau. — Un merveilleux paysage de l'époque houillère destiné à devenir, dans un avenir reculé, le bassin de Charleroi. Au milieu de gracieuses fougères évoluent avec grâce et agilité les ptérodactyles, les plesiosaures et les doux iguanodons. La roche, tout à l'heure en formation, a pris corps, elle apparaît comme une belle pierre de taille. Le cheval maintenant.

Troisième tableau. — L'âge de pierre. L'homme tout nu passe, monté sur la plus belle conquête qu'il ait jamais faite; et déjà l'on reconnaît notre sympathique bourgmestre qui doit, dans la suite, se substituer à Godefroid.

Au quatrième tableau, nous rencontrons Jules César qui, non content d'écrire, pour ennuyer les ennemis des classiques païens, son *De bello gallico*, vient poser en vainqueur pour la future statue de la place Royale. *Au cinquième tableau*, les croisés proclament Godefroid, roi de Jérusalem.

Nous entrons d'un bond dans l'histoire contemporaine. Le héros se dresse cavalièrement au sein de notre cité, devant l'œil ébloui des gardes civiques qui défendent la zone neutre. Enfin, l'apothéose, Bruxelles-Port de mer, avec tous les bateaux montés par les Bruxellois.

Le récitatif qui accompagne le défilé des ombres est plein de verve et plein d'esprit, la musique y est joyeusement adaptée et les tableaux sont découpés avec un art exquis. Vraiment, ce fut une représentation très artistique; aussi le succès a-t-il été très gros et nul n'a songé à exorciser M. Lemesre. Le diable qui le possède est bon enfant de Bruxelles, effronté un peu et zwanzeur beaucoup. L'originalité ne lui fait pas défaut; ce qu'il souffle vaut mieux que toutes les contrefaçons parisiennes qu'on nous sert dans certaines boîtes à musique. Le lambic, après tout, vaut bien le p'tit bleu.

Et sur ce, bons Bruxellois, allez au *Diable*.

X.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCO (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCO (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze exemplaires**, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles-aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix exemplaires**, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vicilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Un Philosophe belge.

Joseph Delbœuf vient de mourir à Bonn, en pleine jouissance de ses facultés, laissant de nombreux écrits de philosophie et un renom de penseur original.

Tout jeune, nommé professeur à l'Université de Gand, il y ouvrit un cours de psychologie officielle, en déclarant n'accepter aucune des idées qu'il devait exposer.

On le déchargea, sans attendre, de cette délicate mission et on lui proposa le grec et le latin, à l'Université de Liège. Delbœuf, en philosophe, accepta.

En chaire, il enseigna toujours accidentellement le grec et le latin. Mais en revanche, pendant plus de trente ans, il donna à ses élèves le spectacle inattendu d'un esprit rebelle à toute croyance, dédaigneux du savoir, et destructeur. Au lieu de dire la vérité, il établissait partout l'évidence de l'erreur et, quand il avait prestigieusement troublé les jeunes cerveaux, démolit les principes les mieux établis, l'heure philologique écoulée, le philosophe s'en allait satisfait.

Volontiers ses auditeurs le qualifiaient de sophiste, mais ce serait méconnaître la valeur de cet esprit fameux que de lui appliquer cette épithète. Le scepticisme moqueur dont jamais il ne se départit, l'autoritaire rébellion d'esprit qu'il affectait, dissimulaient le plus jaloux amour de la vérité. Comme il était profondément respectueux d'elle, il prétendait qu'on cherchât à la connaître en toute conscience d'indignité.

Avant tout logicien, ce raisonneur discutait sur toutes choses, par besoin d'élucider ses conceptions prime-sautières et d'établir entre elles des rapports de convenance. Au fond, dédaigneux du

savoir qui enrichit la mémoire de faits et réprime l'élan de l'intelligence aventureuse, la science l'intéressait peu; ses connaissances générales en tout domaine lui suffisaient et il s'accommodait d'autant mieux de son ignorance qu'il la savait cause de son originalité. Absolument indifférent à la pensée d'autrui, il se disait incapable de comprendre les idées qu'il n'avait pas lui-même découvertes et était sans souci de connaître les explications qui n'étaient pas les siennes propres.

Doutant par principe, Joseph Delbœuf se trouva amené à rejeter, au nom de la logique, les principes fondamentaux du Positivisme et à substituer aux axiomes matérialistes de la science de son temps une nouvelle métaphysique de la vie. Vis-à-vis des dénégations de la science, il a défendu l'autorité de la Philosophie et revendiqué énergiquement les droits de la raison spéculative. En dépit du dédain borné des savants positivistes, il est resté métaphysicien, c'est-à-dire créateur d'hypothèses. Il ne consentait pas à ce que l'intelligence se trainât à la remorque des phénomènes naturels, et à ce qu'elle se bornât à collectionner les faits purs. A ses yeux, la pensée, continuant la vie, ne pouvait être qu'une organisation toujours plus rationnelle des données de l'expérience, qu'une systématisation provisoire des vérités entrevues par laquelle la conscience affirmerait son unité devant l'infinie diversité des impressions du monde extérieur.

Il avait lu chez les positivistes que la matière, avec ses propriétés immuables et inhérentes, suffisait à expliquer tous les phénomènes dont la Nature offre le spectacle; que primitivement dispersée et sans vie, elle avait engendré la vie, la sensibilité et la volonté; que tout ce qui a eu lieu ne pouvait pas ne pas avoir lieu, car un déterminisme inexorable pesait sur toutes choses.

Non, a dit Delbœuf, il n'est pas vrai que l'évolution de l'Univers et de la vie soit dominée par un déterminisme inexorable, et que la liberté soit un mot. Loin d'être originairement doués de propriétés immuables, les éléments primordiaux du monde, pourvus de sensibilité, d'intelligence et de volonté, ont créé, par la liberté même de leur réciproque action, l'état stable ou instable de leurs composés, et parmi les combinaisons résultantes de leur union volontaire, la vie organisée a assuré l'empire de l'intelligence et de la liberté.

En effet, les lois du monde physique sont la manifestation d'un principe non dévoilé encore : le principe de la fixation de la force.

Entre la matière dite brute et la matière vivante, il n'y a pas de différence essentielle : ce sont deux modes d'une même phénoménalité. La matière est arrivée dans les corps bruts à un état d'apparente inertie qui trahit la satisfaction des affinités moléculaires, tandis qu'à l'état instable, elle est encore susceptible de transformations incessantes, expressives de l'inassouvissement de ses désirs. L'état primordial de l'Université a été caractérisé par une toute puissante instabilité de la matière qui s'est fixée dans la composition d'agregats de plus en plus stables. Allant toujours en diminuant au fur et à mesure de la satisfaction des affinités, l'énergique transformatrice, épuisée dans les composés de la matière inerte, s'est concentrée d'autre part dans la formation d'organismes, qui continuent d'accaparer à leur profit la force encore disponible ; celle-ci, par l'exercice de la vie, va sans cesse en se raréfiant, et l'Univers marche inexorablement à sa fin.

Cependant, si la loi de la stabilisation de la matière domine l'évolution du monde, il semble que l'entretien et la transmission de la vie donne un démenti à l'universelle transformation de l'instable en stable et à cette nécessité inéluctable de la mort qui domine toutes choses. Non pas ! Le phénomène de la nutrition des êtres vivants par lequel il advient que la matière inerte récupère de l'instabilité est en accord avec la loi des réactions chimiques qui veut que la production d'une matière instable soit compensée par une stabilisation plus grande des résidus, aussi bien qu'elle commande une consommation de force potentielle désormais inutilisable et fixée. La plante qui se charge de revivifier la substance inerte, absorbe, par la chlorophille, la chaleur et la lumière solaires et, grâce à cette consommation

d'énergie, restitue à la matière sa vertu transformatrice. Devenue vivante et susceptible de revêtir toutes les propriétés que le développement de la vie lui imposera, la matière saura former et conserver les produits de la vie, et s'élever dans les organismes les plus perfectionnés jusqu'à acquérir l'instabilité qu'elle possède dans la substance cérébrale. Les êtres pluricellulaires pourvus d'organes différenciés, résumant une série de transformations volontaires, expressives, comme toute chose, de la loi de la fixation de la force. Molécules non saturées au début, les germes vivants ont développé par une assimilation de nourriture formatrice, leurs virtualités latentes, en renouvelant sans cesse leur puissance évolutive localisée dans la substance périphérique, éminemment instable, que le dehors impressionnait. D'eux-mêmes ils ont fixé les propriétés qui les différencient. La substance dont ils sont formés est une résultante du travail de la communauté des cellules qui se sont accomodées d'une fonction dépendante dans la formation du mécanisme embryonnaire. Ce mécanisme, dépositaire des qualités acquises et transmissibles du germe, et substratum nécessaire et l'identité psychique, s'est incessamment compliqué et il est susceptible de se compliquer toujours, parce que l'être organisé accumule par l'alimentation de la matière instable indifférente qui recevra dans le développement ultérieur de l'individu telle destination qu'il plaira à celui-ci de lui donner.

EUGÈNE BACHA.

Cœurs meurtris.

par ANDRÉ THEURIET

Un volume, in-16, chez Lemerre, Paris.

Voici un roman d'une lecture captivante qui reporte la pensée vers des montagnes neigeuses et des villages perdus dans les vallées de verdure. Dans l'enchantement de ces décors vivent des âmes sincèrement humaines.

Malgré notre jeunesse qui se plaît à honnir le nom de ceux qui vinrent avant elle, André Theuriot a gardé parmi tous une sympathie méritée. Il le doit à ses qualités de poète, à une langue exacte qui, en même temps, est riche et diverse, et à une âme émue qui remplit d'une fraîcheur charmante la moindre de ses pages.

Mais, puisque je parle ici pour la première fois d'un roman, je veux dire comment j'envisage ces

œuvres. Il est fort malaisé de juger un roman sans donner sujet à quelque malentendu à propos des éloges ou des critiques que l'on hasarde. Autrefois existaient des genres précis; aujourd'hui le roman les a tous absorbés grâce à sa forme libre dont peuvent se revêtir les idées et les conceptions les plus éloignées. Nous n'avons plus l'églogue, mais nous pouvons présenter en sa place la *Mare au diable*. La tragédie et la farce ont quitté les tréteaux pour se publier en d'identiques volumes. Il en résulte qu'il y a, entre un livre de Hector Malot et les œuvres profondes et amples d'un Paul Adam ou des Rosny, autant de distance que jadis entre une histoire de M^{lle} de Scudéry et une pièce de Racine. Il en résulte encore, — et c'est le point sur lequel j'insiste étant celui auquel je voulais aboutir — que tel livre : *Monsieur de Camors*, par exemple, pour ne pas ici mettre André Theuriet en cause, pourra être un chef d'œuvre, celui-ci sera malgré tout d'un genre inférieur au *Mystère des foules* d'Adam ou à *Marc Fane* de J.-H. Rosny qui pourront, sans déchoir, présenter des défauts et des tares.

Ainsi le goût me prit, à la lecture de *Cœurs meurtris*, d'imaginer une sorte d'échelle. Au bas, tout au bas, se rangerait le roman-feuilleton et au haut, les œuvres qui joignent au prestige de leur beauté des enseignements élevés et de vastes points de vue. A la suite des romans populaires viendraient les histoires romanesques. De coutume l'on y rencontre des personnages qui gagnent, par un titre de noblesse ou le fait d'être sortis premiers de l'école polytechnique, la sympathie attendrie du lecteur. Les caractères, au lieu d'être profondément creusés, résultent soit d'une qualité ou d'un vice poussé jusqu'à l'extrême, soit encore d'une manie, voire même d'un vice de prononciation. Par ces subterfuges, la figure du héros se grave d'une façon artificielle dans les mémoires. Le livre le plus parfait de ce genre est *le Roman d'un jeune homme pauvre*. Ensuite, en nous élevant d'un degré, le romanesque s'épure, la sentimentalité fait place au sentiment, les préjugés du monde n'ont plus de place et l'auteur se plaît même à les heurter. Ici se rangerait une grande partie de l'œuvre de Georges Sand. Encore un pas et nous atteignons les romans de Theuriet et ceux, plus sobres et plus humains, de Paul Margueritte. Ici la vie vraie commence; les personnages ne sont plus des archanges ni des démons, mais des hommes pleins de faiblesses et de défaillances.

Sans prétendre ni à la rigueur ni à l'exactitude d'une pareille hiérarchie, j'aimais à l'établir pour les raisons que j'ai données. Dans leur genre modeste, les romans d'André Theuriet ont tous les mérites qu'ils comportent et ils charment surtout par un sens délicieux de la nature. Dans *Cœurs meurtris*, la Savoie est décrite. Theuriet, qui nous peignit autrefois la Normandie et la Bretagne, sait, sans déchoir, varier les décors de son œuvre. Celle-ci toute entière est une suite de paysages. Nous jouissons de l'ombre intime des vallées, nous parcourons un village aux bords agrestes du lac d'Annecy; tantôt nous apercevons, du haut d'un sommet des Alpes savoyardes, des horizons immenses. Les moindres images de style sont empruntées à la nature, de manière que le roman est tout imprégné d'un parfum champêtre. La langue descriptive d'André Theuriet est sans éclat; il n'abuse point des teintes éclatantes, ni de l'or ni de la pourpre. Sa phrase précise, éminemment française, excelle à rendre les nuances et, pour ainsi parler, les sourires des choses. Les sous-bois et leurs verdure vaporeuses, les petites fleurs de muguet dans les mousses sont décrits en touches légères et nettes. La netteté est devenue rare aujourd'hui, aussi me plais-je à la mettre en relief. Toute chose est nommée par son terme exact et les émois poétiques qui tendent, chez la plupart des écrivains, à rendre les idées vagues et diffuses n'ôtent à la langue d'André Theuriet aucune de ses qualités.

Dans *Cœurs meurtris*, la première partie du roman semblé un album de peintures agrestes où les personnages apparaissent ainsi que des profils un peu perdus dans l'ampleur du paysage. Mais le paysage et l'âme même des personnages concordent et l'on n'aperçoit guère la disparate entre le décor et ceux qui s'y meuvent. L'éternelle jeunesse du printemps est comme la floraison de l'âme de Jean et de Simonne. Quand ils se fiancent, au haut du mont de Charbon, l'immensité des lointains ne paraît être décrite que pour nous révéler la profondeur de tendresse des amants.

Dans la seconde partie, le drame se noue. Le père de Simonne ayant refusé sa fille à Jean Servaval, celle-ci est devenue M^{me} Divoire. Les événements remettent en présence les anciens amants, séparés durant douze ans. L'amour d'autrefois renaît et nous assistons aux transes de Simonne luttant contre elle-même pour sauvegarder l'honneur de son mari.

Le personnage de Simonne est celui qu'André Theuriet nous présente le plus volontiers. Dans la plupart de ses romans vous trouverez, au premier plan, une jeune fille profondément tendre, mais gardant à travers ses amours, — ou mieux à travers son amour, — toute sa raison et toute sa dignité, auxquelles parfois elle sacrifie ses préférences de cœur. Ainsi, malgré leurs destinées différentes, Simonne Divoire est bien la sœur d'Anne de Ploudaniel, des *Éilletts de Kerlaz*. Il convient cependant de faire un reproche. Les personnages de second plan ont un caractère trop uniforme. Certes, la nature humaine est d'une versatilité si grande qu'il serait impossible de mettre dans une œuvre littéraire une âme vraie, sincèrement réaliste. Shakspeare seul peut-être le sut faire. Mais, si notre instinct exige une certaine logique dans les personnages, nos préjugés ne vont pas jusqu'à vouloir des caractères tout d'une pièce, résultant de la saillie outrée d'une qualité ou d'un défaut. Jean, sa mère et Simonne sont naturels, simples, leurs âmes sont profondément scrutées. Mais, étant donnée l'intrigue préconçue qu'André Theuriet nous a voulu présenter, il a mis les protagonistes de celle-ci en pleine lumière, tandis que les autres personnages ne sont plus que des comparses intervenant dans l'action pour autant qu'ils la peuvent servir. Le juge Serraval est débauché et décrit seulement comme tel, *parce que* sa conduite devait un jour déconsidérer son fils aux yeux de M. de Frangy. Ce dernier est quintoux, chimérique et brutal, *parce que* sans ces défauts il n'empêcherait pas le mariage de Jean et de Simonne. La jeune ouvrière qui séduit Jean au commencement du roman, est méchante et perverse, *parce que*, une fois encore, ces défauts, et seulement ceux-là, doivent concourir à un résultat prévu par l'auteur. Ainsi, fatalement, toute intrigue met dans le caractère et les actions des personnages une « finalité » qui les corrompt et les déforme. Vous objecterez que, sans intrigue, il n'existe pas de roman. C'est une erreur et, pour s'en convaincre, il suffit de lire *Une Vie*, de Maupassant, et *La Force des choses*, *Le Retour*, de Paul Margueritte, dont les sujets sont choisis avec tant de clairvoyance que leur développement, tout en suscitant notre intérêt, dépeint en même temps les hommes et l'existence tels qu'ils sont.

LÉON PASCHAL.

L'EMBAUMEUR

(Antiquité égyptienne)

À FRANCIS DE CROISSET

Riche insolent ! Ta belle aux lèvres écarlates,
Ensoleillée, et qui riait dans tes festins ;
Pour toi je l'ai parée, et, privé d'intestins,
Voici son pur fantôme : Il est plein d'aromates.

Sous l'abat-jour des cils aux franges délicates
Où les yeux que tu fis palpiter sont éteints,
Eternisant pour toi ses doux regards lointains,
J'ai glissé les longs yeux verdâtres des agates ;

J'ai peint les ongles purs, doré les seins mignons,
Esclave ! Et mon travail m'est payé trois oignons .
Soit. Mais tu t'attendris ? Tu voudrais dans sa boîte

Soulever le lin fin enroulé jusqu'au col ?

Va : Tu découvriras la place où son flanc moite
O cher Époux ! tressaille encore de mon Viol !

MAURICE CARTUYVELS.

Quelques tours de Babel

Le Vrai, le Beau et le Bien constituent trois royaumes distincts. L'on est souvent tenté d'oublier leurs frontières et de les confondre. Il n'est pas de pire confusion. Nos lecteurs se rappelleront que, depuis la fondation de la *Jeune Belgique*, nous n'avons cessé de protester contre cette erreur dangereuse.

Nous plaçant au point de vue spécial de l'Art, nous avons soutenu haut et ferme, au grand scandale de plusieurs, que l'Art et la Morale sont radicalement indépendants. Ce fut dans notre petit pays, peu familiarisé avec certains problèmes d'esthétique, une grande indignation de bonnes âmes révoltées. On nous traita volontiers d'iconoclastes, de révolutionnaires et d'athées : demander à la morale d'être morale et de n'être que morale, c'était, eut-on dit, un attentat à toute loi divine et humaine.

Comment ! s'écriaient des voix courroucées, vous prétendez donc qu'un être puisse être à la fois beau et immoral ? Pour admettre ce fait, il n'est pas besoin de chausser des besicles, et tous les siècles voient des Laïs et des Aspasia dont l'incontestable beauté s'accompagne d'une morale passablement relative. Ce qui est vrai des créatures de Dieu est vrai aussi des créations de l'homme et mainte œuvre d'art, mille fois plus belle que la plus adorable Phryné, flatte les sentiments esthétiques en blessant les sentiments moraux. Qu'y faire ? Ce n'est pas nous qui avons créé ce pauvre monde où le bon et le mal, la vérité et l'erreur, le beau et le laid se trouvent si déplorablement mêlés. Certes, il est admirable de démontrer que le beau devrait toujours être moral ; mais, la démonstration faite, on se retrouve tout baba devant la réalité, qui se rit des quakers, des anabaptistes et des prêchi-prêcha de toute nuance.

On essaie souvent de nier cette réalité dans l'intérêt de la morale. On ne saurait servir plus mal cet intérêt. Lorsque, devant une œuvre belle et immorale, des personnes aussi morales que l'on voudra, mais peu ou point sensibles à la beauté, affirment sévèrement que cette œuvre, étant immorale, ne peut être belle, croient-elles avoir gagné quelque chose ? Elles peuvent communiquer leur conviction aux snobs de la morale (Dieu sait

s'ils sont nombreux !), mais quel effet produira leur erreur, — ou leur mensonge, — sur les âmes douées de quelque sentiment esthétique? Celles-ci percevront clairement la beauté injustement niée. Elles se diront : « Cette œuvre que tels prêtres ou » tels philosophes déclarent, en vertu de leur religion ou de » leur philosophie, dénuée de beauté, est pourtant belle; nous » voyons sa beauté aussi clairement que la lumière du soleil. » Nous voyons aussi son immoralité. Donc la morale qui nie » cette beauté est une morale fautive. Ces prêtres et ces philo- » sophes mentent ou se trompent. » Ainsi se retourne contre la morale l'arme déloyale que l'on dirige contre la beauté.

N'en a-t-il pas été de même des rapports de la religion et de la science? Sortant de son domaine, la foi a prétendu durant des siècles étouffer la raison. Le dix-huitième siècle a retourné la raison contre la foi, et si, de nos jours, celle-ci reprend quelque avantage, c'est que la science, à son tour, a cru pouvoir envahir le domaine de sa rivale et lui imposer sa domination. Tout excès amène une réaction fatale. Les imprudents qui condamnent la beauté au nom de la morale, verront bientôt la morale condamnée au nom de la beauté.

Mais, s'il est anti-philosophique de confondre le Vrai, le Beau et le Bien lorsqu'on juge l'œuvre d'un homme, combien n'est-il pas plus absurde encore de confondre en même temps le jugement d'une œuvre et le jugement de son auteur? C'est pourtant une confusion que l'on commet quotidiennement.

Quoi? Tel astronome est adultère, donc ses calculs sont méprisables? Tel peintre meurt dans la débauche, — comme Raphaël, — donc ses madones sont exécrables? Tel poète est un séducteur de jeunes filles, — comme Lamartine, — donc ses poèmes sont bons à jeter au feu? Tel sculpteur est brûlé vif comme coupable de sodomie, — c'est le cas de notre Duquesnoy, — donc ses merveilleux crucifix sont des œuvres infâmes? Prenez garde, moralistes!

Votre sottise va se retourner contre la morale! On dira bientôt : Les grands artistes sont presque tous de grands pécheurs? C'est donc que le péché favorise la production artistique! Quoi, la supériorité intellectuelle s'accommode si bien du vice? C'est donc que la vertu est bonne pour les petits esprits et la menue racaille de l'intelligence. Après tout, diront les gens, s'il est un Créateur, c'est lui qui unit le désordre moral et le génie, tout au moins permet-il cette union et ce déplorable exemple; et s'il est si peu de grands hommes vertueux, qu'est-ce que cela prouve sinon que la sublimité de l'esprit ne se concilie guère avec la vertu?

Voilà les raisonnements que suscitent nos imprudents moralistes. Il n'en est pas de plus nuisibles pour la cause de la morale.

Si nous rééditons ces réflexions, un peu banales pour les artistes et les hommes de science, c'est qu'elles ont été ravivées en nous par la lecture d'une série d'articles qu'a publiés un journal belge influent. Poursuivant la campagne qu'il a engagée contre l'antiquité classique, le *Patriote* a inséré dans ses colonnes des portraits satiriques des sept sages de la Grèce, — ce qui était plus amusant que démonstratif; — aujourd'hui, il s'en prend à Aristote. M. Nil, le pourfendeur de sept sages, commence son article ainsi :

« Nous allons certainement causer une grosse émotion au lecteur tant soit peu philosophe, en inscrivant le nom d'Aristote parmi les mauvais drôles illustres, et surtout en l'inscrivant en tête de liste.

« Ce grec, appelé le prince des philosophes, jouit en effet d'une fort belle réputation dans les hautes sphères intellectuelles. Il nous paraît cependant que cette bonne renommée est usurpée. Qu'on en juge. »

Suit une esquisse des péchés d'Aristote, dans laquelle on ne souffle mot de son merveilleux génie, l'un des plus vastes que l'humanité ait connus; ces fautes ont été résumées par je ne sais quel ecclésiastique que M. Nil se plaît à citer :

« Sans parler des crimes dont Diogène Laërce et Athénée disent Aristote coupable avec Hermias son ami, de sa conduite insensée et impie envers Pythais, on connaît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avaient acquis quelque réputation, les médisances et les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur imputa, la manière dont il abandonna Hermias dans ses disgrâces, ses jalousies contre Spencippe, ses animosités contre Xenocrate, les troubles qu'il fomenta à la cour de Philippe et d'Alexandre-le-Grand; enfin, sa perfidie envers Alexandre-le-Grand, son bienfaiteur, qu'il conseilla à Antipater d'empoisonner. »

Et l'austère mais facétieux M. Nil conclut comme suit :

« Mais le fin du fin est encore ceci : Aristote laissa, en disparaissant, ses exemples et ses livres sur la morale au jeune Nicomachus, un fils qu'il avait eu d'une deuxième... Pythais... et voilà comment, aujourd'hui encore, nous avons la veine de posséder les maximes de cet illustre mauvais drôle, le Papa à Nicomachus! »

La dernière phrase est peut-être bien un peu familière dans le mépris, mais passons !

Où donc M. Nil espère-t-il en venir en révélant au bon public les péchés petits et grands d'un génie que l'humanité n'a cessé et ne cessera de vénérer? Rien de tout cela n'entame un seul des raisonnements du philosophe. Or, c'est pour sa philosophie et non pour ses vertus qu'on l'admire. L'admiration persistera donc et le lecteur de M. Nil, en apprenant que le philosophe est « un mauvais drôle » en sera réduit à conclure qu'il est des mauvais drôles admirables. Il serait dangereux de multiplier ces exemples; si l'on se met à épilucher la vie privée des hommes illustres, le public, qui est simpliste, se trouvera dans l'alternative ou de mépriser tous les grands hommes parce que la plupart sont des fripouilles, ou d'estimer que les fripouilles ne sont pas aussi méprisables que les moralistes le veulent bien dire, puisque c'est parmi elles qu'on trouve le plus de grands hommes.

Avant qu'on eut inventé le nivelage universel et la justice égalitaire, qui est à la fois la pire des injustices et la plus dangereuse des utopies, on agissait envers la mémoire des grands hommes comme Sam et Japhet agirent envers le père Noé, ivre du jus de la vigne, mais ignorant encore l'usage que l'on fit plus tard de la feuille de ce végétal. De cette sage politique, il résultait que la foule, en vénérant ces hommes illustres, ne vénérât que leur génie. Aujourd'hui, on lui apprend que les élus du Seigneur ont leurs heures de griserie obscène. Et comme la presse ne dit mot, et pour cause, des obscénités quotidiennes des millions de Joseph Prudhomme et de Tartempion qui peuplent notre pauvre globe, ces détails étant sans intérêt à cause de l'obscurité de ces messieurs, il en résulte nécessairement que les hommes les plus éminents passent aux yeux du public pour des monstres d'immoralité. Ainsi s'établit dans l'imagination populaire un rapport de plus en plus intime entre l'immoralité et le génie.

Si l'on croit cette idée bienfaisante et civilisatrice, qu'on aille le dire à Rome! La réponse de Rome ne manquera pas d'intérêt.

I. G.

Lettre du R. P. Delaporte (I)

Villa Minerva, Bagnères de Bigorre,
(Hautes-Pyrénées), 9 septembre 1896.

Monsieur et cher critique,

Je viens de recevoir, coup sur coup, plusieurs exemplaires de votre *Lettre au R. P. Delaporte*. Ils viennent me chercher et me réjouir, au flanc des Pyrénées vertes, sous notre ciel bleu :

(1) Cette lettre est la réponse que le R. P. Delaporte nous a fait l'honneur de nous adresser en réponse à la lettre ouverte parue dans un des derniers numéros de la *Jeune Belgique*. Nous

et j'ai lu vos aimables chicanes, au bruit d'un torrent qui bondit en face de mes fenêtres : il y a du torrent dans votre style ; j'aime celui du style comme celui des montagnes.

Malgré mon « humilité », dont vous faites trop de cas, je suis heureux et je me félicite de voir que vous avez trouvé, par delà les frontières, quelque chose d'utile, peut-être d'agréable, dans ma prose. Il suit de là que notre revue « destinée surtout à l'édification de notre illustre Compagnie », n'est pas sans profit, ni agrément pour les gens d'esprit qui rédigent la *Jeune Belgique*. J'en suis fort aise et, Dieu aidant, j'essaierai de vous faire encore ce plaisir : il est si doux de faire plaisir aux gens d'esprit.

Quant au petit scandale que j'ai pu vous donner, à propos de Banville, d'Apollon et de Hugo, j'en suis marri, mais je n'en ai aucun repentir. Certes, vous avez cent fois raison, et bien plus de cent fois, d'affirmer que je n'ai rien de commun avec Aristophane, je m'en flatte. Je ne suis rien ; je ne suis qu'un roseau : mais vous n'avez pas oublié que, depuis Apollon, les roseaux ont le droit, parfois le devoir, de crier que

Le roi Midas a des oreilles d'âne !

Je le crierai : tant pis pour le roi Midas et pour ses oreilles.

Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûr, pour ce souvenir classique, vous qui avez, comme votre serviteur, rompu vaillamment des lances en faveur des anciens, lesquels furent les maîtres littéraires de tous les siècles, (même des plus chrétiens, comme le IV^e, le XIII^e, le XVII^e), et qui resteront les maîtres de tous les siècles à venir — si l'on a encore du bon sens après nous ; ce que j'espère et vous aussi.

J'arrive au point délicat, à l'entour duquel vous avez aligné deux ou trois colonnes de votre prose alerte, et sur lequel vous avez amoncelé quelques nuages. Dissipons les nuages. Avec un galant homme, comme vous l'êtes, ce sera chose aisée. Aidez-moi un peu.

Le premier nuage, et le plus gros, vient du J majuscule que vous avez planté au milieu de ma citation.

Ce J majuscule tend à faire supposer que j'ai décoché des flèches contre la *Jeune Belgique*, dont vous avez été le directeur fort apprécié et dont vous êtes le collaborateur très spirituel.

Loin de moi ce crime, ou même cette pensée. Relisez mon texte, si vous en avez le loisir : et voyez comment vous avez transformé en nom propre ce qui n'est chez moi qu'un nom très commun et une épithète sur laquelle je vais tâcher de vous éclaircir. Pas n'est besoin pour cela de Larousse, ni de Littré, ni d'énormes vocabulaires. Vous savez admirablement le français et vous l'écrivez comme un des quarante — mieux peut-être ; donc, vous n'aurez aucune difficulté à saisir le sens de *jeune Belgique*, par un petit j.

Dans mon premier article sur la rime, je plains les « jeune-France, jeune-Belgique et autres jeunesses très avancées » — rien de la *Jeune Belgique*, revue qui est jeune, sans être très avancée.

En France nous appelons *jeune-France* des jeunes gens (oh ! de tout âge) qui ont le tort de ne point vous ressembler. Vous avez quinze ans à la *Jeune Belgique*, et vous êtes sages, du moins vous voulez être sages : vous respectez la tradition, vous n'entendez point supprimer tout ce qui est venu avant vous. Ce sentiment part d'un bon naturel : mais il y a des *jeunes* de 18 à 50 ans, qui ne vous imitent guère et pour qui le *Passé* n'existe pas et n'a jamais existé. L'adverbe *hier* n'a pour eux aucune signification ; ils l'ont biffé dans leur dictionnaire ; leur seul adverbe de temps est *demain* ; et quel demain préparent à la littérature,

la publiions avec son assentiment, en espérant qu'elle causera à nos lecteurs le même plaisir qu'elle nous a causé.

Nous sommes heureux d'apprendre que c'est contre les autres que va conclure notre spirituel et savant correspondant.

V. G.

à la pensée, à la langue, à la prosodie, à tout le reste, ces travailleurs de demain, qui font aujourd'hui — pauvres petits Eole!

Une tempête au fond de l'encrier !

Et ici, j'emprunte vos lumières, ou, si vous le voulez, celles de votre Directeur et ami, Iwan Gilkin. Voici en quels termes l'auteur des *Quinze années de littérature*, définit le clan de ces innocents nihilistes, que nous appelons « jeune-France », en France, et que j'ai osé (excusez mon audace) nommer « jeune-Belgique » en parlant de la Belgique.

Leurs efforts, dit M. Iwan Gilkin, vont à « mettre en marmelade la langue française, la versification, les idées et les sentiments » (Page 13).

Et plus loin :

Ces « vers-libristes ... » tiennent leur lyre à l'envers et n'écrivent... qu'une prose burlesque, rythmée par on ne sait quels bobres madécasses. » (Page 16).

Et ailleurs :

« Ils ont le cerveau brouillé et les idées en bouillie... Ils cultivent pompeusement le chaos... Ce sont des nouveautés ratées... » (Passim.)

En feuilletant les jeunes revues belges, j'ai eu la tristesse de constater cette anarchie, ou, pour copier M. Iwan Gilkin, cette « marmelade ». Alors, pour faire pendant à notre qualificatif de « jeune-France », j'ai créé le qualificatif de « jeune-Belgique ».

Evidemment ce trait ne vous vise point, vous qui êtes — je copie encore M. Iwan Gilkin — « les enfants de l'ordre et de l'harmonie. »

Dans votre *Lettre au R. P. Delaporte*, vous vous êtes trop hâté, trop hasardé même, en affirmant que mes articles sur la Rime iraient à « conclure contre la *Jeune Belgique* », c'est-à-dire contre les enfants de l'ordre et de l'harmonie. J'en serais navré ; je tire dans une autre direction.

Le but de votre Revue est de prouver qu'on peut être jeune et raisonnable, qu'on peut croire à l'avenir sans renier le passé, qu'il ne suffit point de briser les vieux moules pour produire des chefs-d'œuvre. Le but est louable et je le loue de grand cœur. Vous vous réclamez « de la vieille tradition française contre les barbares » ; j'en suis heureux pour la vieille tradition française et pour vous ; pour moi aussi ; puisque vous daignez me lire et que vous daignez prendre dans mon carquois des flèches contre les barbares.

Vous attendez, me dites-vous encore « avec une impatience mal contenue » la suite de mes études sur la Rime. Votre impatience m'honore et je sens moi-même quelque impatience à vous satisfaire.

Nous attaquons les mêmes barbares, vous avec l'ardeur de la jeunesse, moi avec la lenteur, ou comme vous le dites, la « gravité de l'âge. »

Jungamus dextris. Je ne hais point les jeunes et je suis, Monsieur et cher confrère,

Bien vôtre,

P. V. DELAPORTE, S. J.

Le Jubilé de C. Saint-Saëns

A l'occasion du cinquantenaire de son premier concert,
Salle Pleyel, en 1846.

(Librairies-Imprimeries Réunies, Paris).

C'est, en effet, la soirée commémorative du 2 juillet qui a fourni le prétexte de cette charmante publication en l'honneur du maître. Elle contient une courte étude biographique de M. L. de Fourcaud, extraite de la *Grande Dame*, deux compte-rendus chaleureux du premier concert de l'enfant prodige en

1846, par des critiques du temps, puis le programme du concert jubilaire suivi d'une relation détaillée de la soirée par M. Lindenlaub.

M. L. de Fourcaud nous rappelle les principaux événements de l'existence de Saint-Saëns, sa première éducation musicale par la mère et la tante de l'enfant; la suite de ses études sous Stamaty pour le piano et Maleden pour l'harmonie, et ses triomphants débuts en 1846, à l'âge de 11 ans, dans ce mémorable concert de la salle Pleyel dont on vient de fêter le cinquantième anniversaire. Peu après, nous le retrouvons au Conservatoire, travaillant l'orgue avec Benoist (qui fut aussi le maître de César Franck) et la composition avec Halévy. Premier prix d'orgue en 1852, il se présente sans succès au concours de Rome, — une tentative qu'il ne renouvela plus. C'est en cette même année que fut exécutée sa première symphonie, à la Société des concerts de Sainte-Cécile. Et dès lors, la fécondité de l'artiste ne se démentit pas un instant. Compositeur dramatique (*Samson et Dalila, Etienne Marcel, Proserpine, Henry VIII, Ascanio, la Princesse jaune, le Timbre d'argent*); symphoniste (deux *Suites*, des *symphonies*, les *Poèmes symphoniques: Phaëton, la Danse macabre, la Jeunesse d'Hercule, le Rouet d'Omphale*); compositeur de musique de chambre (des sonates, trios, quatuors, le *quintette*, le *septuor avec trompette*); auteur d'une foule de lieder et de pièces de piano, il ne cessa de tenir en éveil l'attention du public et surtout des artistes, — car son art altier, d'une beauté aristocratique et un peu froide, qui pourrait le faire considérer comme une sorte de Brahms français, ne fut jamais véritablement populaire en France. Mais il a mieux que les suffrages faciles de la foule, pour lesquels sa musique exprime d'ailleurs un parfait dédain: c'est l'estime et l'admiration des artistes et des amateurs véritables, de tous ceux qui avaient saisi ce prétexte, — futile en somme, — du cinquantième anniversaire d'un début en public, pour témoigner au maître leur considération et leur respect.

C'est l'unanimité et la chaleur de ces sentiments qui avaient donné une véritable solennité à la séance organisée le 2 juin, avec le concours désintéressé de Sarasate et de quarante-trois membres de la Société des Concerts du Conservatoire, dirigés par leur chef, le maître flûtiste Taffanel; le produit du concert était destiné à l'Association des Artistes musiciens, laquelle, grâce au prix assez élevé des places (20 francs, prix unique), aura encaissé une assez jolie somme. Le programme, comportant nombre de pièces inédites, offrait d'ailleurs par lui-même un intérêt considérable. Et pourtant, le jubilaire réservait encore au public cette surprise inattendue de l'audition d'un petit poème de circonstance, que Saint-Saëns, tirant un papier de sa poche, se mit tout à coup à lire, au milieu d'un silence recueilli. Inutile d'essayer de décrire l'ovation qui suivit. « Le musicien s'est assis au piano, et on acclame encore le poète » dit M. Lindenlaub. Des applaudissements chaleureux continuèrent à saluer chaque numéro du programme; le *Concerto* de Mozart pour piano et orchestre (joué par le maître, cinquante ans auparavant, dans cette même salle); la *Romance* pour piano et flûte (MM. Saint-Saëns et Taffanel), une nouvelle *Sonate* pour piano et violon (MM. Saint-Saëns et Sarasate), un nouveau *Concerto* pour piano et orchestre, le tout, interprété en raison de l'exceptionnelle valeur des exécutants.

Mais nous voici loin de la publication commémorative qui pourtant a provoqué le rappel de cette touchante manifestation. Elle contient, outre le texte cité plus haut, deux très beaux portraits de Saint-Saëns, l'un reproduisant une gravure romantique de l'*Illustration* de 1846, qui nous montre le jeune garçon aux grands yeux naïfs et aux longs cheveux, assis au piano, les mains sur le clavier; l'autre, fine reproduction zincographique d'une photographie contemporaine; plus loin, les portraits de Sarasate et Taffanel. Hors texte, est intercalée une belle photo-

typie, extraite de la *Grande Dame*, et rappelant la soirée du 2 juin, Saint-Saëns au piano, Sarasate, Taffanel jouant et dirigeant, etc. Je n'aurai garde d'oublier de mentionner le luxe et l'élégance bien française, la perfection typographique de la publication des successeurs du libraire Quantin, vraiment digne du grand artiste qu'elle célèbre.

E. C.

Faits d'hiver

A MM. HANKAR ET CRESPIN

Grâce à vous deux, Bruxelles possède dès à présent un type artistique complet de magasin moderne. Que ce mot « artistique » pourtant n'effraie point nos capricieux commerçants! D'ailleurs en allant voir votre récent travail ils se pourront convaincre que rien n'y est inutile et que tout cet ensemble exquis répond directement aux nécessités du commerce.

Quoique vous vous soyiez servis bien peu et très originalement de ce que vos prédécesseurs ont fait dans le genre, vous aurez entendu dire j'en suis sûr: c'est anglais! Ces gens là sont dans l'erreur mais cela s'explique. L'emploi de l'acajou poli et des glaces bisautées; loin des antiques panneaux à sujets, les frises, les plafonds et les tapis traités en interprétation directe de la nature, tout cela pour nos concitoyens est uniquement anglais et ce qui l'est encore plus à vrai dire c'est le fait de trouver un commerçant chez nous « se laisser faire » un beau magasin. Là vous avez eu une belle aubaine. C'est ainsi que vous avez pu tout faire sans être contrarié par d'irritantes chicanes, tout depuis la porte jusqu'à l'escabeau qui doit servir au nettoyage des glaces. Cette arcature de bois qui sépare les deux salons, ces chaises en lanières de cuir, ce tapis si bien en harmonie avec la décoration du plafond et des murs, cette porte au splendide motif de fer étamé tout cela est original, élégant et pratique. Car j'ai constaté avec grand plaisir que vous n'avez sacrifié aucun détail d'utilité à l'ensemble des lignes: c'est donc un double tour de force, que dis-je un triple! j'oubliais que vous aviez trouvé le « commerçant ». Sera-ce donc toujours une espèce si rare? Puisse cet exemple définitif en « déroutiner » un grand nombre.

En sortant j'ai jeté un dernier regard sur la vitrine et l'enseigne si distinguées, si simples et j'ai évoqué avec un involontaire sourire d'ironie l'impuissante parade foraine de la bande Broerman et consorts! Ah! vous êtes bien vengés!

Par ce temps où l'on n'écrit plus guère que des lettres « à river des clous » j'ai trouvé un grand charme à inscrire ce billet d'éloges tant mérités.

Lundi, 21 septembre.

J'ai assisté aujourd'hui à la manifestation Verwée.

N'en déplaise aux organisateurs, j'ai trouvé la cérémonie d'une banalité de solennité agricole. Les pelouses avoisinant le « monument » sont couvertes de familles bourgeoises que la joie d'une fanfare militaire, attire. Beaucoup de femmes peintres, folles de réclame, qui accrochent les officiels, pour l'honneur d'un bout de parlotte aux yeux de tous.

Et des peintres — une demi-douzaine, — éblouis par la cravate et le chapeau de M. Rodenbach, sont atteints pourtant d'un spleen morne: c'est vraiment trop peu pour fêter le petit maître flamand que fut Verwée! Ce buste est veule.

Seuls, dans le cortège, deux étalons superbes — les derniers modèles — ravissent pourtant les arrivés de loin, désireux d'une fête plus rare. Et, ô douce nature reconnaissante! touchant instinct dénué du moindre snobisme! la cérémonie était à sa fin, les clichés insanes et patriotiques épuisés, les génisses

des dunes voisines, d'elles-mêmes vinrent en masse entourer la statue, épouvantant les amateurs féminins.

A LA POSTE.

Si l'on pouvait au moins s'imaginer que ces joyeuses ignominies fussent le résultat de quelques bizarres taches d'humidité sur un papier de fond!... Mais, hélas! certaines têtes, certaines mains ont, malgré tout, une vague ressemblance humaine qui arrête toute consolante illusion. Et encore le mot n'est plus vrai, les murs ne se tordent pas, ni ne se navrent non plus, ils acquiescent: ce sont les murs administratifs. Ils représentent cet inexpugnable crétinisme, cet encroûtement imperméable à toute idée d'art que possèdent nos sereins dirigeants.

Quant à Mossieu Van den Bussche, pourquoi en parler? joviale candeur, douce inconscience un peu gâteuse, laissons-le plutôt bénéficier, entouré de l'estime des honnêtes gens, de ce doux sommeil éternellement léthargique des plus hauts fourneaux qu'il se puisse. Il est irresponsable, je crois, on l'a fait. Noble « Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers », salut!

Mais, me direz-vous, c'est donner aux nombreux étrangers visitant journellement ce monument, une bien triste idée du niveau artistique de notre pays... Sera-t-elle tant exagérée?

Pour ce cas, je regrette seulement que cet édifice, à l'égal de tant d'autres, n'aie pas pris cette utile précaution d'un interdit généralement conçu en ces termes: « Défense sous peine d'amende, de déposer le long de ces murs aucune... »

* * *

Autre: il résulte d'entretiens avec différents artistes qu'ils sont littéralement assaillis par l'afflux presque quotidien de numéros de l'*Art libre*, organe de Mossieu Broerman (qui n'est pas encore professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers). Les réclames de comestibles ou de charbons sont moins encombrantes et sans doute plus lues. Le génial initiateur devrait avoir au moins la pudeur de ne pas faire ce trop généreux service aux artistes qui ont publiquement répudié (et comment!) sa prétendue œuvre nationale.

G. M. S.

Memento

LA SAISON des Salons est proche. C'est « Le Sillon » dont l'exposition eut tant de succès l'an dernier, qui ouvre la série avec ses membres habituels: MM. Janssens, Paul Verdussen, Blick, G. Stevens, Bernier, Weygers, Bartholomé, etc... auxquels sont venus s'ajouter de nouvelles recrues tant belges qu'étrangères Citons MM. Frans Smeers, Victor Mignot, Bastien, Dampier, May, Wetterbée. Un seul invité, M. Britten, un jeune peintre anglais de grand talent qui a exécuté les panneaux de St-Marc et St-Luc dans l'église St-Paul à Londres et a décoré plusieurs monuments de la ville.

QUELQUES NOUVELLES théâtrales trouvées dans les plis de l'*Éventail*:

Au théâtre des Galeries, les *Cloches* tintent toujours de plus en plus gaiement.

Dans la journée, on travaille activement aux succès futurs et notamment au *Vogelhändler* (le Marchand d'oiseaux), adapté à la scène française par MM. Gustave Lagye et Georges Garnir.

Il s'agit là d'un ouvrage absolument musical dont les études, pour les chœurs notamment, seront longues et difficiles.

Heureusement, le succès des *Cloches* est là qui permet de travailler à l'aise.

LA DIRECTION du Théâtre du Parc donnera des représentations classiques: *Don Juan*, *Tartuffe*, le *Médecin malgré lui*,

les *Femmes savantes* et des œuvres inédites de jeunes auteurs belges.

AU MOLIERE. Malgré le programme fertile en nouveautés importantes que M. Munié a dès à présent établi, le sympathique directeur a gardé une place à la littérature dramatique belge. Il montera cet hiver une nouvelle œuvre belge, *Le Patrioïne*, de M. Gustave Vanzype, dont le Parc jouera cet hiver également une comédie nouvelle: *Tes père et mère...*

AU THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART on annonce: la *Comédie de l'amour*, 3 actes de H. Ibsen; *Leonarda*, 4 actes de Björnson; *Les Fiançailles*, 3 actes de Brandès; *Germinie Lacerteux*, le beau drame d'Ed. de Goncourt, qui ne fut jamais représenté en Belgique; *Le Coup de grâce*, drame en un acte de Heyse, œuvre très curieuse à laquelle J. Lemaitre consacrait dernièrement tout un feuilleton très élogieux des *Débats*; *La Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle Adam; *l'Occasion*, un acte curieux et bien oublié de Prosper Mérimée, — et sans doute aussi *Le Premier Distillateur*, 6 tableaux de Tolstoï, avec adaptation d'airs populaires russes, et *A quoi rêvent les jeunes filles*, de Musset, jamais représenté.

DANS SON COURRIER des Théâtres, le *Figaro* annonce: « *Les Perses*, d'Eschyle, traduction de Ferdinand Hérold, l'auteur de *Cakuntala...* »

Diable! nous ne savions pas M. Hérold aussi préhistorique.

L'ABBÉ LEVESQUE, bibliothécaire au séminaire de Saint-Sulpice, vient de découvrir, par hasard, un manuscrit inédit de Bossuet: ce serait, paraît-il, le second traité relatif à la controverse du quietisme que l'on croyait perdu.

VIENT DE PARAÎTRE: *Les Maitres-Chanteurs de Nürnberg*, comédie lyrique de RICHARD WAGNER; première traduction littéraire complète, *Avant-propos du Traducteur, Annotation philologique*, par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST; *Commentaire musicographique et Etude critique*, par EDMOND BARTHÉLEMY. Edition enrichie de la Musique des Thèmes, et suivie de *l'Opinion de la Presse* française et polyglotte, et des principaux Wagnériens sur les traductions-éditions des Poèmes de Richard Wagner, publiées par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast et Edmond Barthélemy. — Un volume in-8° de 427 pages (*Dentu*, éditeur, à Paris). Prix: 4 francs.

POUR PARAÎTRE EN OCTOBRE, en souscription: « I Fioretti » Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ, Saint-François d'Assise; Récits d'un Frère Mineur du XIV^e siècle, traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes, par Arnold Goffin. *Edition approuvée par S. E. le Cardinal-Archevêque de Malines.*

Bibliographie

JEAN DE TRIAC. Guerre et christianisme. — CH. DE MARTRIN-DONOS. Légendes et contes de Provence. — MARCEL MOUTON. Chair de Dieu; roman. — HENRI LAPAUZE. De Paris au Volga; Les fêtes du couronnement; une visite à Tolstoï. — MAETERLINCK (MAURICO). La intrusa; arreglado por J. Martinez Ruiz. ARSÈNE HOUSSAYE. Souvenirs de Jeunesse, 1850-1870. — WILLY. Notes sans portées. — PAUL ARÈNE. Dominine. — COSTA DE BEAUREGARD. Prédéstinée.

Pour paraître prochainement: VICTOR HUGO: Correspondance 1815-1835.



SEIZIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 38

3 octobre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- LÉON PASCHAL. — Une idylle tragique (P. Bourget).
GABRIEL D'ANNUNZIO. — La Cigale.
FRANZ ANSEL. — Vers.
JEAN DELVILLE. — Vers.
M. C. — Larmes et sourires (H. Bonnenfant).
VICTOR ORBAN. — L'Islam (H. de Castries).
GALÉAS. — Un nouvel Aède.
L. D. G. — Correspondance de Belgique.
DURANT-GRÉVILLE. — La date de la naissance de Rembrandt.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierstet, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féérique*, *les Derniers vers*. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Une Idylle tragique

par PAUL BOURGET

Un volume in-16, Jésus, chez Alphonse Lemerre, Paris.

Le nouveau roman de Paul Bourget, dont il est parlé ici un peu tardivement, nous fait, à sa lecture, ressouvenir de *Mensonges*. De même qu'en cette dernière œuvre nous voyons un jeune homme, d'un caractère confiant : Pierre de Hautefeuille s'éprendre d'Ely de Carlsberg, épouse morgantique d'un archiduc. Cette grande dame a prémédité de séduire le jeune homme. Mais la femme toujours, quand il s'agit d'amour, est dupe des stratagèmes dont elle use, aussi celle-ci s'attache-t-elle passionnément et lorsque ses projets, ses duplicités, ses désordres passés sont révélés à son amant demeure-t-elle, dans son abandon, cruellement meurtrie et la sincérité de ses tendresses est méconnue par lui. Cette donnée, qui est celle de *Mensonges*, se retrouve donc dans *Une idylle tragique*; mais elle se développe ici dans un monde plus divers et un cadre plus somptueux. La côte d'Italie et de France, Gênes, Monte-Carlo déroulent leurs merveilleux décors. Vont et viennent des princes et des descendantes des doges; les noms royaux et les événements de l'histoire sont évoqués; le roman, grâce à eux, se revêt d'un certain prestige et les personnages se grandissent à la taille de héros. Paul Bourget nous ramène en ses dernières œuvres au roman romanesque et presque fabuleux qui, autrefois, avait la vogue et ne daignait mettre en scène que des êtres exceptionnels. Mais Paul Bourget, en choisissant le monde cosmopolite où de tels êtres se rencontrent, a trouvé un compromis très habile pour sauvegarder à la fois le romanesque et la réalité. Dans ses premières œuvres Paul Bourget décrivait, avec

le seul souci de l'analyse et de la minutie, un cas sentimental. Aujourd'hui, il se plaît à susciter par le heurt des passions un intérêt dramatique. Sa connaissance profonde de l'âme dans ses détours les plus intimes, son habilité à manier l'amour, l'amitié et surtout la jalousie lui permettent de créer de véritables drames qui vous angoissent et où les péripéties sont amenées et mises en lumière avec autant de sûreté que par M. Sardou dans ses pièces. Ainsi dans *Une idylle tragique*, de même que dans *André Cornélis*, *Le disciple*, *Cosmopolis*, l'élément psychologique et l'élément dramatique se confondent et l'auteur, à propos de ce dernier, ne dédaigne ni les scènes de cour d'assise, ni les duels, ni les meurtres. Le roman, avouerai-je, perd en vérité ce qu'il gagna en intérêt et, quant au lecteur, la hâte de connaître le dénouement lui fait assurément ne jeter qu'un regard distrait sur les curieuses et profondes études d'âme qui s'offrent dès qu'il importe de scruter un sentiment ou une passion. Même, et ce méseuse je l'éprouvai surtout après la lecture de *Cosmopolis* malgré la haute valeur de cette œuvre, je fus quelque peu déçu après avoir pris connaissance d'*Une idylle tragique*. Je m'en voulus de m'être attaché à une intrigue dont je reconnaissais l'appât et, pour user d'un mot d'argot, les ficelles.

Dans *Une idylle tragique*, le conflit naît de la rivalité ou, à mieux dire, de l'incompatibilité entre l'amitié et l'amour. Ely de Carlsberg eut autrefois un amant, Olivier du Prat, qui est l'ami intime, le frère de choix de son amant actuel, Pierre de Hautefeuille. Fatalement les deux amis, un jour, se rencontreront, et, malgré eux, dès que, par une confidence imprudente ils se seront révélés qu'une même femme les aime, une mutuelle jalousie les torturera. Les souvenirs de la chair, les plus basses envies, toutes les rancœurs désagrégeront leur

amitié. En dépit de leur volonté ils ne peuvent résister à l'amour. Olivier du Prat a beau se dire que Pierre de Hautefeuille est aimé d'Ely de Carlsberg et l'aime follement, cette pensée seule suffit pour raviver ses anciens désirs au lieu de les détruire. Même, les deux hommes tenteront en vain de s'unir contre la femme; leur amitié blessée, privée de tout abandon sans arrière-pensée, est condamnée à mourir. Ely de Carlsberg qui, par vengeance a recherché cette situation, en devient la première victime. Telle est la matière du premier plan où interviennent au moment opportun les personnages du second plan afin d'amener les conflits dramatiques.

L'un des protagonistes, Olivier du Prat, est à rapprocher de De Quesnes, de Claude Larcher, de Robert Greslou, d'André Cornélis, de Dorsenne qui, dans les livres précédents de Paul Bourget, représentent l'homme moderne tel que l'a créé un esprit douteur à la fois perspicace et morose, et des expériences trop précoces. De coutume, les romans de Paul Bourget se terminent par une conclusion morale qui, souvent, est nettement catholique. Paul Bourget se plaît à bafouer l'analyse et le scepticisme qui ne mènent qu'à l'égoïsme. Toutes les lumières de l'homme abandonné à lui-même ne servent qu'à éclairer ses maladresses sans le prémunir contre elles. *Une idylle tragique* ne contient pas de conclusion de ce genre et je le regrette. Quant à moi, ces pages finales (1), où le romancier s'élève pour les juger au dessus des événements qu'il vient de peindre, et scrute les âmes afin de les châtier dans leurs présomptions et leurs faiblesses, sont parmi les lectures les plus belles que je connaisse.

Pour en revenir au roman dont il s'agit ici, disons encore que parmi les personnages secondaires nous retrouvons encore l'amitié en rivalité avec l'amour; Verdier, l'ami de l'archiduc, le quitte pour suivre sa fiancée. Ely de Carlsberg qui nous fait ressouvenir de M^{me} Steno (*Cosmopolis*), Hautefeuille et du Prat sont des personnages, ai-je dit, familiers aux romans de Paul Bourget. L'archiduc d'Autriche, épris de science et d'anarchie, de Corancez, le prince Fregoso, Alvisé Navagero, M^{me} de Chésy et son mari, le milliardaire américain et sa nièce Florence sont des figures neuves et originales. A propos de ces deux

dernières, M. Bourget a pu mettre encore à profit les notes copieuses qu'il nous présenta dans *Outre-mer*. Il nous montre dans toute leur originalité, dans leur vie quotidienne et dans leurs sentiments les plus intimes ce que sont l'homme d'affaires et la jeune fille d'Amérique.

LÉON PASCHAL.

La Cigale

par GABRIEL D'ANNUNZIO (1).

I

Le citharède Eunomos, de Locres, à Delphes consacrait une cigale de bronze ouvragé au dieu.

Il y avait joute de cithare. Et le rival d'Eunomos, Spartès, était là tout prêt; là étaient aussi

les juges attentifs, qui tendaient leurs délicates oreilles aux sons ingénieux, le visage grave, assis.

Le jour dardait de haut sur le rouge velum; la mer glauque, au loin, entre les oliviers sauvages, miroitait.

En la divine lumière, l'épreuve phébéenne était plus solennelle: les émules sentaient trembler leur cœur. Comme la cithare locrienne résonna sous la morsure [du plectre

d'or, une corde se rompit en sifflant.

Eunomos se couvrit de pâleur, tout entier, craignant que la juste note ne manquât à l'accord plein,

pour les oreilles délicates des juges; quand, sur le [joug

de l'instrument, sur le collabe désert,

vint à se poser, enivrée de rosée, une cigale chante- [resse

qui de la corde absente donna le son

parfait, en ployant aussitôt, sur le mode éolien, la voix agreste, qui jusqu'alors était la joie des forêts!

Grâce à ce secours, Eunomos le citharède fut vain- [queur, en face

de ces juges illustres, vainqueur de la belle épreuve.

Pourquoi, roi Apollôn, ô Arc-d'argent, fils de Lêtô immortel, le lauréat Eunomos

voulut t'honorer à Delphes en t'offrant, sur une cithare, façonnée en bronze le plus riche, sa cigale.

II

Non point comme à celui de Locres, la septième corde [seule

s'est rompue en sifflant, soudainement, ô dieu.

(1) Voir la fin de *Un crime d'amour*, André Cornélis, *Mensonges*, *Le disciple*, *La terre promise*, *Cosmopolis*.

(1) Ceci est une des trois *Offrandes votives* intercalées dans les Odes et les Elégies de l'édition définitive du juvénile CHANT NOUVEL, que la maison Treves a publiée cette semaine.

Toutes les cordes sous le plectre se rompirent; les
collabes demeurent veufs sur le joug d'ivoire
les boyaux pendent tordus; entre les grandes cornes
[arquées,
l'araignée tisse dans l'espace vide.

Ainsi, ô Smintheus, sur le tronc élevé du laurier la pectis
offerte apparaît, pareille à une écaille inutile.

Mais comme ses coursiers atteignent le sommet du ciel
de leurs nuques ardentes, Phoibos chevelu, conducteur
[de char,

(anxieux respire le bois; de loin flamboient les golfes
qui simulent la divine courbe de ton Arc)

les cigales viennent, ayant bu à l'aube une gouttelette
de céleste rosée et en sont ivres encore;

elles viennent sur la pectis inanimée, et, immobiles, de
[dessous

leurs ailes merveilleuses, versent des flots de mélodie
dans la creuse tortue, telle que jamais
le plectre n'en tira de plus suaves nombres

et que jamais sur les terres et sur les eaux, ni sur nos
[chères pensées
ne coula, par le son, sérénité plus pure.

Pourquoi, ô Cynthien, je souris d'Eunomos, ne sentant
[pas dans mon sein,
comme le citharède, trembler mon cœur.

Dans le son continu s'apaise notre âme,
satisfaite de son silence, riche de ses pensées,
semblable à une belle trirème, ancrée en un port,
au retour du périple, chargée de beaux trésors.

(Première traduction littérale de l'italien par P. E).

Rêverie dans les dunes

La dune est déserte et calme à l'entour :
Dans tes bras câlins, ô ma fiancée !
J'ai fermé les yeux pour voir en pensée
L'éden où s'ira cacher notre amour.

Tandis qu'en enfant je rêve mes rêves
Sous les longs regards de tes yeux charmeurs,
La mer fait entendre au loin ses rumeurs,
La mer chante au loin sur la paix des grèves.

Et ses lents soupirs m'ont presque endormi ;
Et ma somnolence en est tant bercée
Que je m'imagine une traversée,
Aux chansons des flots, vers l'éden ami !...

Le songe est trop doux pour que j'ose y croire :
Autour de nos corps liant nos bras ronds,
C'est un soir d'été que nous partirons
Sur un océan rayonnant de gloire.

Nous ne verrons pas, les yeux dans les yeux,
Vers quels horizons l'esquif s'oriente ;
Et tu t'appuieras sur moi, souriante,
Et je resterai très silencieux.

Les baisers seront notre seul langage,
Et, dans des hamacs plus doux que des lits,
Nous nous bercerons au léger roulis,
Nous nous bercerons au léger tangage.

Dans un long sommeil nous fuirons ailleurs,
Là-bas, loin, bien loin de nos pays mornes ;
Nous fuirons tous deux sur la mer sans bornes,
Vers des ciels plus clairs et des bords meilleurs !

Et nous gagnerons ces paisibles îles
Qu'ourlent de blancheur les flots argentés,
Ces jardins, fleuris d'éternels étés,
Qui sont aux heureux de si chers asiles.

Puisse notre amour s'y cacher longtemps,
Parmi l'ombre tiède et l'odeur des roses !
Des baisers sans fin sur tes lèvres roses :
Et tous mes désirs seront trop contents !...

Tandis qu'en enfant je rêve mes rêves
Sous les longs regards de tes yeux charmeurs,
La mer fait entendre au loin ses rumeurs,
La mer chante au loin sur la paix des grèves.

Et ses lents soupirs m'ont presque endormi ;
Et ma somnolence en est tant bercée
Que je m'imagine une traversée,
Aux chansons des flots, vers l'éden ami !

FRANZ ANSEL.

28 août, 1896.

Le soir confidentiel

Venez comme un soupir d'une amante dans l'ombre
Troubler le grand ciel d'or et le parc déjà sombre
Et mon âme d'enfant éparse en les lueurs,
O murmures du soir tout enivrés de fleurs
Qui sortez du néant ou de ces pâles roses
Pour emplir d'infini les êtres et les choses
Et pour venir mêler le songe à mon esprit
Quand mon front a reçu le baiser de la nuit.
O chers souffles parlants qui passez sur le monde
A travers le mystère et la douceur profonde
Des cœurs désenchantés cherchant dans l'inconnu
Les secrets d'un bonheur qu'ils n'ont jamais connu,
Venez dire aux élus de la mélancolie,
Dans la sérénité plaintive de la vie
Où l'amour a laissé l'écho de sa douleur,
Si l'idéal n'est pas le tourment le meilleur,
Et s'il n'est point plus doux à ceux de la souffrance,
D'écouter simplement ce que dit le silence.

JEAN DELVILLE.

Rome, 1896.

L'icone

Quelle est la force auguste ou la grâce divine
Qui fixe en ton beau corps un symbole si pure ?
Dans la vie adorable et loin du rêve obscur
Tu gardes le secret que nul mortel devine.

O Toi qu'une jeunesse aurorale illumine
Comme un soleil levant sur une mer d'azur,
Peux-tu songer encor à ce vieux monde impur
Où le mal, la laideur, la mort et la ruine,

Transformant l'idéal en un sinistre enfer
Plein de grands lacs de sang et de prisons de fer,
Sont les dieux ténébreux que la bêtise adore ?

N'es-tu pas la beauté, le bonheur et le bien,
Et pour avoir le corps calme comme le tien
Ne faut-il pas l'esprit aussi clair que l'aurore ?

JEAN DELVILLE.

Larmes et Sourires

par HECTOR BONNENFANT, avec une préface de JEAN RICHEPIN.
(Gournay-Courtin, édit. Rochefort-sur-mer.)

Un premier bouquet de vers, une virginité de poète, débordant en madrigaux, en sonnets galants, en dédicaces familières, un babil de ruisseau des bois fait que pour causer avec la mousse et les violettes, tantôt dans l'ombre des noisetiers, tantôt librement sous l'azur du bon Dieu. Enfin une Muse de province, avec des gentillesse et des imperfections, et dont on souhaiterait qu'elle nous entretint plus souvent de son village, qu'elle remplaçât par des détails pittoresques et des sensations réelles les lambeaux trop pompeux d'alexandrins tragiques qu'on est fâché d'y retrouver.

Volontiers on crierait au jeune poète : « Ah ! vous habitez les bords de la Charente ! Comment ne le disiez vous pas dès l'abord ? Parlez moi de ce beau pays ! Laissez dormir les « châtelines » du moyen âge » et ne taquinaient pas « Hercule » qui ne vous a rien fait ; apportez nous plutôt :

« L'arôme des pommiers aux fleurettes d'ivoire
Fait d'effluves légers, délicats et subtils,
Fait de baumes si doux que le cœur voudrait boire
La source des parfums à même les pistils. »

Voilà quatre jolis vers, de ceux dont Taine estimait que le triomphe d'en faire huit, valait la gloire d'une bataille gagnée. Chantez nous donc les vergers, les papillons, les fleurs et les villageoises, et, sagement dédaigneux des buccins suspendus à la creuse panoplie, connaissez mieux le bonheur qu'un chalu-meau virgilien sait procurer à des oreilles délicates. Appliquez vous à la perfection, par exemple en corrigeant des expressions vicieuses :

« Sa senestre tendit un geste impérieux »

Tendre un geste ? Il me choque aussi que le mètre fasse boiter la grammaire dans une répétition telle que celle-ci :

« De sa voix plus languide et lente qu'un frisson »

L'omission du second « plus » est disgracieuse et fautive. Par fois une insuffisance de métier se révèle dans la construction du vers lui-même :

« Et sa chair égalait en blancheur les sommets
Etincelants où vont seuls les aigles pâmés. »

Pourquoi pas plutôt :

« Etincelants où seuls vont les aigles pâmés. »

Il n'y a pas de petites négligences pour les artistes et vous en serez, monsieur le poète, vous en êtes déjà si j'en juge par votre meilleur morceau « Le Réveil d'Eve ». Il faut que l'admirateur en cite le délicieux fragment que voici, afin de faire à la fois excuser et comprendre les sévérités du critique :

La femme examina, parmi l'herbe, son corps.
Il était ravissant de grâce et d'harmonie :
Nulle chose n'avait la souplesse infinie
De ses rondeurs, de ses méplats, de ses contours ;
Le ruisseau qui s'attarde en nonchalants détours
Le flexueux sarment, ni le long col des cygnes
N'avait l'ondulement délicat de ses lignes,
Et sa chair égalait en blancheur les sommets
Etincelants où seuls vont les aigles pâmés,
Et pareils à deux lys inondés de lumière
Ses seins vierges tendaient leur neige dure et fière,
Et surprise de tant d'idéale beauté
Eve sourit à sa splendide nudité.

Mais ignorant encor les rougeurs de sa joue,
Et l'arc fin du sourcil sombre où le vent se joue
Et l'œillet de sa bouche et le ciel de ses yeux,
Son front charmant devint tout à coup soucieux.
Elle considéra presque avec amertume
Ce corps qui n'était tout que nacre, lait, écume,
Et dont la souveraine et suprême fraîcheur
Ne variait d'aucun coliris sa blancheur ;
Et devant les splendeurs que la nature étale,
 Craignant de n'être pas l'unique et sans rivale,
Elle se rendormit, blessée en sa fierté,
Blâmant le créateur de n'avoir point jeté
Sur sa poitrine en fleur même un bouton de rose....

Dardant son regard froid comme la goutte d'eau
Le serpent apparut qui lent, discret, perfide,
Rentrant sa dent aigüe et sa langue bifide,
Enroula ses anneaux et, prudent, attendit.
Et quand pour aspirer la gorge se tendit,
Il s'élança, mordit à même les chairs dures,
Et deux gouttes de sang, rutilantes et pures,
Se figèrent au bord des globes effleurés.
Et lorsqu'elle rouvrit ses grands yeux épeurés,
Et qu'elle promena de l'épaule à la hanche
Sa main longue, sa main adorablement blanche,
La Femme eût à sa bouche un sourire vainqueur.
Un rayon de triomphe émané de son cœur,
Illumina soudain son radieux visage,
Et très haut dans le Ciel, comme un heureux présage
De son règne fécond, tyrannique, éternel,
Elle vit dans le soir mystique et solennel
L'Etoile de l'Amour éclater sous la nue,
Et folle, elle courut vers l'homme, toujours nue.. .

Le Rebelle avait mis, pour de secrets desseins,
Deux rubis flamboyants aux coupes de ses seins.

Sans doute, il s'est glissé çà et là quelques vers mal rabotés, par exemple :

« Ce corps qui n'était tout que nacre, lait, écume », qu'on voudrait pouvoir écrire :

« Ce corps pétri de lait, fait de nacre et d'écume ».

Le style acquiert d'ailleurs par la répétition des « et » « et » presque à chaque distique — j'en compte neuf ! — une monotonie aisément importune. Quelques expressions sont banales : « le ciel de ses yeux », les « splendeurs que la nature étale », le « serpent discret ». L'œuvre n'est donc pas amenée à perfection, mais le tour en est gracieux et pimpant, et l'inspiration, d'ail-

leurs piquante, évoque la pièce analogue de Victor Hugo :
« Le doigt de la femme » où le diable malin intervient :

De l'ombre où Dieu se repose
Il vint, noir sur l'Orient,
Et, tout au bout du doigt rose,
Mit un ongle en souriant.

Je suis bien sûre que vous n'aviez pas songé à Victor Hugo et cette similitude, nullement entachée de plagiat, est de celles qui sacrent un début.

M. C.

L'Islam

Impressions et études par le comte Henry DE CASTRIES,
Paris, Armand Collin, édit. 1 vol. 1896.

Au moment où le mahométisme tend à devenir une question d'actualité, c'est accomplir un devoir hautement philosophique que de faire connaître et de faire respecter la dernière en date et la moins bien comprise des trois grandes religions qui ont consacré le monothéisme. La passion, l'ignorance, les préjugés grossiers avec lesquels se discutent encore de nos jours le caractère du fondateur de l'Islamisme et la sincérité de sa doctrine, font apprécier le mérite réel des études qui, comme celles-ci, accompagnent le progrès des sciences historiques et présentent les points les plus importants du culte musulman, tels qu'ils doivent apparaître à une critique impartiale.

Si le travail de M. de Castries n'apporte que peu d'éléments nouveaux dans l'examen de la doctrine islamique, du moins il est très digne d'attention par tout ce qu'il contient d'observations justes, d'investigations savantes, de remarques fines et de jugements d'une portée sûre.

L'auteur me semble posséder une façon particulièrement attachante d'exposer ses conclusions, surtout lorsqu'il assume la tâche ingrate et difficile de combattre les convictions les plus invétérées, celles qui, comme il le reconnaît lui-même, sont les plus tenaces parce qu'elles reposent sur l'erreur. Lisez cette belle page, dans laquelle il établit que le fatalisme n'est pas un dogme de l'Islam :

« Si l'on recherche quelle est la cause de cette réputation de fatalistes, faite si généralement aux musulmans, on la reconnaît principalement dans la fausse idée qu'on se fait de la vertu qui est la caractéristique de l'Islamisme et d'où lui vient son nom, *Islam*, qui signifie résignation. Peu de religions enseignent une aussi complète soumission à la volonté divine, et la pratique de cette résignation est telle chez les musulmans, qu'on ne la rencontre pas plus grande chez les saints du Christianisme. C'est à tort que l'on a fait dériver du sentiment fataliste l'emploi de certaines expressions, comme celle de *mektoub* (c'était écrit) dont se sert le musulman devant le malheur qui l'accable ; elles ne sont inspirées que par une soumission parfaite aux desseins d'en haut et correspondent à la magnifique formule de la résignation chrétienne : *Fiat voluntas tua*.

» On a également attribué à l'« *odieux fatalisme* » cette sérénité si parfaite du musulman devant la mort, ainsi que ce courage aveugle qui le fait, parfois encore de nos jours, se précipiter, tête baissée, sur les baïonnettes européennes. De pareils effets ne sauraient reconnaître une aussi mauvaise cause. Non, si le croyant meurt le sourire aux lèvres, s'il méprise le danger, au jour du combat, c'est qu'il a la certitude complète de son bonheur futur et que sa foi, à l'abri des doutes, suffit à mettre sa conscience à l'abri des angoisses de la dernière heure ».

VICTOR ORBAN.

Un Nouvel Aède

Vous rappelez-vous le poète Lizen, célébrant ainsi la mort de Léopold I^{er} :

Couvrez d'un crêpe votre histoire
Belges, un roi vient de mourir...!

C'était le beau temps de la poésie belge. Mais une nouvelle aurore s'est levée ; nous avons M. Verhaeren et, plus fort que M. Verhaeren, M. Gielkens. Abrégeons et arrivons au fait sans plus de commentaires. Voici quelques pièces extraites d'une brochure qui répond au nom inoffensif de *Réalité* :

Des choses inaccoutumées
Se passent tout autour de nous.
Sans doute elles seront blâmées
Au grand bénéfice de tous.

Nous n'avons pas une personne
Qui puisse à ce propos souffrir ;
Ce n'est pas que, moi, je frissonne,
C'est que *tous* il nous faut couvrir.

Un grand moyen dont on dispose,
Peut devenir fort dangereux.
La liberté pour nous en cause
De partout doit fixer les yeux.

Le progrès sortira peut-être
De ce qui cause nos soucis,
Mais c'est à condition d'être
Réfréné dans ses appétits.

Ces choses inaccoutumées ont rendu M. Gielkens poète. Lisez et méditez :

AU CLAIR DE LA LUNE

Au clair de la lune,
J'ai pu voir beaucoup ;
Oh ! chose commune,
Pas belle du tout !
Ce que je veux dire
Vous surprendra bien ;
Vous pouvez en rire
Ou ne faire rien.

Au clair de la lune,
On entre au cerveau.
C'est pour une prune,
C'est pour un bateau.
De partout ils viennent ;
Leurs voix en fausset
Arrivent et tiennent.
C'est beau, c'est complet.

Au clair de la lune,
Effet étonnant,
Ils poussent quelqu'une
A venir, vraiment.
Lors ils vous l'excitent
Plus que de saison ;
Et puis l'alitent
Sans nulle raison.

Au clair de la lune,
Ils sont courageux,
Et devant aucune
Ils ne sont hideux.
Ils osent tout faire
Jusqu'aux lâchetés,
Et ne savent plaire
Qu'étant achetés.

Au clair de la lune,
On voit des secrets.
De raison plus une;
Tous ils sont complets.
Un mauvais génie
Les a faits ainsi,
Et c'est lui qui lie
Tous ces gens ici.

Au clair de la lune,
On va dans le mal
Jusqu'à la lagune;
C'est pyramidal.
Ils ont la vaillance
Mais dans le cerveau.
Quelle défaillance!
Et que c'est donc beau!

HAUT LES CŒURS

(Air d'Yelva.)

Le croirait-on, chez nous les maladies
Vont maintenant nous pleuvant sur le cou.
Nous sommes trop; on nous réduit nos vies,
Et le problème est résolu du coup.
Bien malheureux qui cherchent la puissance
En poursuivant des autres les malheurs,
Ils verront bien, malgré leur espérance,
Que nous saurons conserver haut les cœurs.

[bis]

Si vous voulez aller en promenade,
Vite on vous donne ou quelque éruption.
Ou bien encor, quelle sottise bravade,
Une mauvaise et triste affection.
Bien malheureux qui cherchent la puissance
En poursuivant des autres les malheurs.
Ils verront bien, malgré leur espérance,
Que nous saurons conserver haut les cœurs.

[bis]

Pour exercer une impression forte,
On vous saura trouver un autre effet.
Un affreux mal, qu'en riant on apporte,
En un instant, vient et puis disparaît.
Bien malheureux qui cherchent la puissance
En poursuivant des autres les malheurs,
Ils verront bien, malgré leur espérance,
Que nous saurons conserver haut les cœurs.

[bis]

Il est pour nous un précieux organe,
C'est l'estomac où vont nos aliments.
On vous l'atteint, on vous frappe, on vous damne,
Et vous voilà tout à fait sur les dents.
Bien malheureux qui cherchent la puissance
En poursuivant des autres les malheurs.
Ils verront bien, malgré leur espérance,
Que nous saurons conserver haut les cœurs.

[bis]

Quand on viendra guérir nos maladies
En usant bien de l'ÉLECTRICITÉ,
Quand on viendra nous prolonger nos vies,
On sera certe en bienfaiteur cité.
Et l'on verra croître la confiance,
En assurant des autres le bonheur.
Plus grande aussi sera notre espérance,
Et nous saurons conserver haut le cœur.

[bis]

Nous n'abuserons pas plus longtemps de la gaieté de nos lecteurs. Au revoir et merci.

GALÉAS.

Extraits

de la Correspondance de Belgique, dans la Revue Bri'annique

« M. de Vogué a annoncé une renaissance latine, due, sans doute, à une influence méridionale et peut-être italienne, plusieurs poètes de talent, notamment Gabriel d'Annunzio, s'étant révélés en Italie. M. de Vogué, en ces sortes de prophéties, a, plus d'une fois, fait preuve d'une étonnante clairvoyance; il est d'ailleurs évident que la France ne saurait subir longtemps l'influence des littérateurs du Nord, avec le génie brumeux desquelles son génie à elle, fait avant tout de clarté, se trouve sans point de contact. Ce qui est également certain, c'est que les désastreuses tentatives de transformations essayées sur la langue française resteront impuissantes. De l'amas des scories dans lesquelles on cherche à l'étouffer, elle se dégagera dans une pureté nouvelle, et soumise à des règles aussi inflexibles que celles qui la régissent aujourd'hui.

La présente anarchie littéraire prépare logiquement, par voie de réaction, une ère classique, un retour à la tradition latine, d'où sortirait naturellement la renaissance annoncée par M. de Vogué. Or, il est intéressant d'observer qu'une sorte de renaissance avant la lettre, se prépare en Belgique. Encore, cette façon de s'exprimer n'est-elle juste qu'à demi, puisqu'ici la tradition latine a été jalousement conservée par les écrivains de la *Jeune Belgique* qui se sont toujours réclamés d'elle. Cette tradition, on le sait, se base sur ce fait scientifique que le français, de même que l'italien, l'espagnol, le roumain, le portugais est dérivé du latin. M. Ferdinand Brunot n'hésite pas à dire que « le français n'est autre chose que le latin parlé dans Paris et la contrée qui l'avoisine, dont les générations qui se sont succédé depuis tant de siècles ont transformé peu à peu la prononciation, le vocabulaire, la grammaire, quelquefois même totalement, mais toujours par une progression graduelle et régulière, suivant des instincts propres, ou sous des influences extérieures, dont la science étudie l'effet et détermine les lois (1). » Et quelques pages plus loin, M. Brunot ajoute : « Quelque immense que soit la distance qui sépare la grammaire de Lucrèce de celle de Victor Hugo, on les voit se rapprocher étonnamment l'une de l'autre, au fur et à mesure qu'on étudie les écrits des siècles qui les séparent, qu'on descend de Lucrèce à Sidoine Apollinaire, et surtout qu'on remonte de Hugo à quelqu'une de ces chansons de geste que son temps a vu exlumer. »

L'acceptation de la tradition latine se lie tout naturellement à l'admiration de la langue qui en est l'expression vivante, et que les siècles ont façonnée. Chez les poètes de la *Jeune Belgique*, cette admiration a pris la forme d'un véritable culte; leur éducation artistique s'est achevée par des visites répétées, et faites comme autant de pèlerinages, aux splendides musées d'Italie. Ils y ont recueilli des souvenirs inoubliables, et les impressions, mêlées d'attirance et de regret qu'ils ont ressenties sur cette terre de poésie, de lumière et de joie, l'un d'eux, M. Franz Ansel, les a résumées en ces vers :

Oh! loin des mers du Nord, loin des mornes bruyères.
S'enfuir!...

Il me souvient encor du lumineux Majeur,
Et d'avoir vu de loin les blondes Borromées
Me sourire en chantant, — comme trois sœurs charmées
Appelant dans leurs bras l'enfantin voyageur!

Hélas! il me fallut délaisser leur ombrage
Et partir, sans répondre à leur troublant appel;
Mais d'avoir contemplé cet heureux archipel,
Il me demeure aux yeux un lumineux mirage.

(1) *Origines de la langue française*, introduction à l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville.

Étant préparés comme je viens de le dire, et réunis en une sorte d'école, les poètes de la *Jeune Belgique*, pour participer à une renaissance latine, n'auront presque qu'à le vouloir. Ils se sont dès longtemps tracé une ligne de conduite; ils n'en ont pas dévié et n'en dévieront pas, car ils sont pourvus d'une incroyable ténacité. De la tâche qu'ils ont assumée, chacun a pris sa part. M. Iwan Gilkin a dit sur la tradition latine à laquelle il veut rattacher le mouvement littéraire belge et sur les exigences rythmiques et rimiques du vers français, dont la structure se confond avec la naissance de la poésie, tout ce qu'on peut dire, ou peu s'en faut, et cela avec une science sûre, résultant d'une sérieuse étude du sujet. M. Albert Giraud, qui a infiniment d'esprit, un style mordant, dont il fait ce qu'il veut, et la raillerie cruelle, s'est chargé d'exécuter tous ceux qui lui semblent attacher à la beauté de l'art. M. Valère Gille fera le reste en essayant un mode nouveau sur une langue d'autant mieux défendue qu'elle est plus en péril, et qui est restée irréprochable.

L. D. G.

La date de la naissance de Rembrandt Van Ryn

À l'heure actuelle, ce point n'est pas encore fixé définitivement. Il y a deux dates entre lesquelles chacun a fait son choix, les plus circonspects se hâtant d'ajouter que des doutes subsistent encore. Nous allons raconter les variations de l'opinion à propos de ce point d'importance d'ailleurs secondaire, puisque les deux dates discutées sont aussi voisines que possible; nous rappellerons, sans en omettre un seul, les documents un peu contradictoires qui sont les pièces du procès, et nous tâcherons de mettre tout à fait au net (scientifiquement, pourrait-on dire, si le terme n'était trop pompeux) les motifs exprimés et parfois sous-entendus qui ont fait osciller les plateaux de la balance.

Jusque vers le milieu de ce siècle, on s'en était tenu aux documents les plus anciens, très concordants; Orlers, dans sa *Description de Leyde* (1641) et van Leuwen, dans sa *Description de la Ville de Leyde* (1672) acceptent la date du 15 juillet 1606; Houbraken, plus récent d'un demi-siècle, celle du 15 Juin 1606. Comme on le voit, ils étaient du même avis, à un mois près.

Mais cet accord fut détruit par la découverte que fit Scheltema, vers le milieu de ce siècle, d'un passage du Registre extraordinaire des mariages de la ville d'Amsterdam, duquel il ressort que Rembrandt Van Ryn, de Leyde, le 10 juin 1634, douze jours avant son mariage avec Saskia, était âgé de 26 ans.

Par un calcul trop élémentaire, Scheltema, retranchant 26 de 1634, trouva la date 1608, qu'il considéra comme celle de la naissance de Rembrandt.

On peut être un archiviste de premier ordre sans avoir suffisamment étudié l'art de vérifier les dates. En fait, le renseignement fourni par le Registre des mariages pouvait s'appliquer à tout individu né entre le 10 juin 1607 et le 10 juin 1608. Toutefois, si l'on acceptait que Rembrandt fût né un 15 juillet, comme l'affirmaient deux des trois chroniqueurs, l'année 1607 convenait seule: Rembrandt ayant déclaré — paraît-il — qu'il avait 26 ans le 10 juin 1634, on devait sans doute entendre par là qu'il avait 26 ans révolus, c'est-à-dire qu'il en aurait 27 le 15 juillet suivant.

Au point de vue de l'application stricte des règles du calcul des probabilités, accepter le mois et le quantième donnés par les trois chroniqueurs, c'était avouer en même temps la grande vraisemblance de la date 1606 préférée par eux. Mais on n'y regarda pas de si près.

La date de 1607 paraissait donc définitivement établie. Entre un « document officiel » et le dire de trois chroniqueurs plus ou moins bavards, il n'y avait pas moyen d'hésiter, on n'hésita pas.

Quelque temps après, Charles Blanc signalait un auto-portrait de Rembrandt à l'eau forte, dont un deuxième état, conservé au Musée britannique, portait la mention suivante écrite par l'artiste lui-même :

R. H. f. 1631 aetatis 24.

De nouveau et plus que jamais, le doute était permis. Faute de la mention du mois, cette note convenait indifféremment à tout individu né à un moment *quelconque* de 1606 ou de 1607. Si elle n'était pas contradictoire avec la date donnée par les trois chroniqueurs, elle ne l'était pas davantage avec celle de 1607.

Mais voici qu'un troisième document vint compliquer la question. En 1883, ou un peu auparavant, A. D. de Vries, compulsant l'*Album studiosorum Academiæ lei densis*, trouva parmi les noms des élèves, à l'année 1620, celui de Rembrandt avec la mention « âgé de quatorze ans ». Orlers a raconté, il est vrai, que le jeune Rembrandt, mis à l'école par ses parents « pour lui faire apprendre la langue latine et pour le conduire à l'académie leydoise » était tellement féru de peinture que ses parents furent obligés de le retirer « de l'école » pour le mettre en apprentissage chez un peintre. Il ressortirait de là que le jeune Rembrandt ne serait jamais entré à l'Académie de Leyde. Mais les chroniqueurs n'y regardent pas de si près, et quand on voit ce qui sort des *interviews* modernes, on est tenté de n'être pas trop exigeant sur les menus détails que les écrivains du temps passé ont pu modifier. L'*Album Studiosorum*, sauf une coïncidence qui serait vraiment extraordinaire et qui, par suite, est très peu vraisemblable, fait bien allusion au futur grand peintre. D'après les chiffres qu'il fournit, Rembrandt serait né en 1606 ou en 1605.

M. Brédus, enfin, découvrait à son tour un document qu'il a publié dans *Oud-Holland*, d'après lequel, le 16 septembre 1653, Rembrandt signait une expertise où il était mentionné comme âgé « d'environ 46 ans ». Ici encore, s'il était né un 15 juillet et si on négligeait le mot « environ », la date de 1607 réapparaîtrait. Mais nous avons fait remarquer le danger d'illogisme que l'on court en coupant en deux l'opinion d'Orlers. D'autre part, il est dans la nature humaine de se rajeunir plutôt que de se vieillir; ce mot « environ » permet donc d'hésiter entre 1607 et 1606.

Laissons de côté, pour un instant, les dires des chroniqueurs. Les dates qui résultent des documents d'archives conduisent aux trois groupes suivants :

1608-1607, — 1607-1606, — 1606-1605.

En dehors de tout autre témoignage, le calcul des probabilités permet tout au plus d'éliminer les deux dates extrêmes. Cela n'aurait rien d'arbitraire, à condition que l'on ne cherchât pas la date la plus certaine, mais seulement la plus vraisemblable. Seulement, cette élimination faite, il faudrait dire :

Rembrandt est né *très probablement* en 1607 ou en 1606, et l'on n'a absolument aucun motif pour choisir une de ces dates au détriment de l'autre.

En effet, tous les arguments que l'on pourrait élever contre l'une seraient excellents contre l'autre. Mais la situation change si nous faisons intervenir les chroniqueurs, un peu trop injustement oubliés. Tant qu'on ne possédait qu'un seul document d'archives, leur mise à l'index avait sa raison d'être, puisque ce document, d'aspect très sérieux, fournissait une date différente de la leur. Mais en présence de quatre documents

qui se contredisent ou, du moins se neutralisent, l'accord des trois chroniqueurs reprend toute son autorité.

On objectera qu'Houbraken est fort sujet à caution pour ses légendes et ses anecdotes fantaisistes; mais le fait que sa date n'est pas absolument identique à celle des deux autres plaide un peu en sa faveur. Il n'a pas copié purement et simplement ses deux devanciers, sans quoi il serait d'accord avec eux pour le nom du mois aussi bien que pour le quantième et pour le chiffre de l'année. Il a donc probablement trouvé ailleurs les chiffres qu'il nous donne, et alors la ressemblance des chiffres prend une signification.

Van Leeuwen, de même, n'a pas copié Orlers, puisqu'il est en désaccord complet avec lui à propos du nom du premier maître de Rembrandt; et alors l'identité absolue des indications de date semble bien prouver qu'ils avaient l'un et l'autre des renseignements sérieux.

Orlers, enfin, n'est peut-être pas infaillible, mais il a l'air très consciencieux. Quand il raconte que Rembrandt a quitté Leyde pour Amsterdam, ne connaissant pas le chiffre exact, il prend la précaution de dire que la chose s'est passée « vers 1630 ». S'il avait eu un doute analogue pour la date de la naissance du peintre, il aurait dit, de même « vers 1606 »; au lieu qu'il affirme cette date avec certitude et qu'il y joint le mois et le jour du mois, comme un homme qui sait ce qu'il dit. N'oublions pas qu'il était un habitant de Leyde, un contemporain de Rembrandt et qu'il pouvait sans peine être très bien renseigné. Les détails qu'il donne sur l'enfance et la jeunesse de Rembrandt sont là pour le prouver. Pour être complet, il faut ajouter ici le document le plus récemment découvert. M. Emile Michel, en 1890 (*Oud-Holland*, VIII, 3) a signalé la date 1606, indiquée pour la naissance de Rembrandt par Baldinucci dans: *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame*. Cet historien était en relations familiales, à Rome, avec le danois Bernhard Keihl, élève de Rembrandt de 1648 à 1656; il avait donc toutes chances d'être bien renseigné.

Faisons entrer en ligne de compte les dires des quatre chroniqueurs, et voyons impartialement quelles sont les vraisemblances en faveur de l'une ou de l'autre des deux années en litige, 1607 et 1606.

Sur les huit documents, il y en a un qui est aussi favorable à une date qu'à l'autre: c'est la note manuscrite de Rembrandt. Mettons-la de côté, après avoir constaté qu'elle limite le débat entre ces deux années et qu'elle met hors de cause 1605 aussi bien que 1608. Mettons aussi de côté le document de 1653, puisqu'il est également favorable aux dates 1606 et 1607.

Reste les six autres témoins. Pour admettre la date 1607, il faut supposer que cinq témoins sur six, se sont trompés, savoir: les quatre chroniqueurs et le scribe de l'*Album studiosorum*. Au contraire, pour préférer la date 1606, il suffit de supposer qu'un seul témoin sur six, a commis une erreur; et quel témoin? Un employé qui n'avait sans doute jamais entendu parler de Rembrandt, qui le voyait pour la première fois et qui transcrivait un peu machinalement une indication verbale.

Dans ces conditions, il faudrait avoir véritablement bien des scrupules pour ne pas accepter la date de 1606. Mais si quelqu'un poussait l'indécision jusqu'à dire (ce qui est vrai) qu'il n'existe aucune preuve mathématique en faveur de cette date, il se condamnerait lui-même à rester complètement dans l'incertitude, à accepter pour la naissance de Rembrandt une date double, 1606-1607, en attendant la preuve irréfutable.

Pour notre part, nous n'hésitons pas à dire qu'il existe une probabilité voisine de l'absolue certitude — jusqu'à preuve irréfutable du contraire — en faveur de la date du 15 juillet 1606, date préférée d'ailleurs aujourd'hui par les derniers historiens de Rembrandt.

(*Chronique des arts et de la curiosité.*) E. DURANT-GRÉVILLE.

Memento

UN COMMUNIQUÉ envoyé aux journaux annonce la prochaine représentation d'une pièce d'un de nos jeunes flamingants destinée à obtenir la recherche de la paternité!!

Mais ce n'est pas une pièce cela, c'est une pétition à la Chambre.

L'ESPRIT DE LA TROISIÈME GÉNÉRATION de M. Verhaeren :

« Quelle est — après le gâtisme — la plus grande qualité d'un gens-de-lettres belge?

— Incontestablement la conscience qu'il a de sa juste valeur, et je le prouve :

Nous avons déjà Henry Gravez se définissant lui-même — oh! combien adéquatement « un Ane de bonne race »; voici Henry Gravez, relatant dans leur journal, avec une bourriquette et bien légitime fierté sa participation au banquet des Douze-Pieds... »

Et plus loin :

Ah! que voilà bien dans tout son zéroïsme, le *Gnauti se auton antique!*...

Toutes nos félicitations à Valentin l'Idiot et à son âne. »

Ces délicates appréciations littéraires sont extraites d'une revue qui a le tort de ne pas fusionner, à l'exemple de feu *l'Art jeune*, avec le *Cogrouge*. Elle pourrait ainsi pratiquer en famille la littérature de mouffette et respirer à son tour les effluves des quatre Vents de l'esprit qui soufflent sur les amis de M. Verhaeren.

Et qu'Armand Silvestre soit avec eux!

A SIGNALER dans le numéro de septembre de la *Revue de Belgique* un excellent article de M. Ch. Saroléa sur le commerce des idées entre la France et l'Angleterre.

LE NUMÉRO d'ensemble, consacré par la *Plume*, à l'œuvre de Félicien Rops, paraîtra chez Deman, en tirage spécial de 300 exemplaires.

Parmi les hommages poétiques à Félicien Rops, publiés par la *Plume*, nous extrayons ce sonnet de J.-M. de Hérédia :

LA MESSE NOIRE

A Félicien Rops.

Enlace-moi plus fort! Que mon désir soit tel
Qu'il prête à nos baisers une ivresse sublime!
Que ton sein soit le gouffre où le remords s'abîme;
Prends, et brûle mon cœur sur le bûcher charnel!
Parjure du serment que je crus éternel,
Mon amour s'est pour toi grandi de tout mon crime
Et, sacrificateur aussi bien que victime,
J'ai de ton flanc divin fait mon suprême autel.
Que m'importent la mort, l'éternité future,
Dieu, l'ineffable espoir, l'indicible torture?
Rien ne peut de tes bras me distraire un instant;
Car en ta chair ardente où se dissout mon âme,
J'ai savouré, caresse ou brûlure de flamme,
Et le Ciel que je brave et l'Enfer qui m'attend!

LE CERCLE *Le Sillon*, dont l'Exposition, dans les salles du Musée moderne, s'ouvre aujourd'hui à 2 heures, a organisé une série de conférences, dont la première sera donnée, samedi 10 octobre, à 2 heures, par M. Maurice Cartuyvels, notre collaborateur. Sujet: « Gabriel d'Annunzio ».

Bibliographie

E. AMÉLINEAU. *Les nouvelles fouilles d'Abidos*. — L. CROUSLÉ. *Fénelon et Bossuet*, t. II. — Maurice MAETERLINCK. *Aglavaine et Selysette*, drame. — Emile VERHAEREN. *Poèmes* (nouvelle série). — Marcel SCHWOB. *Spicilege*. — Charles VELLAY. *Au lieu de vivre*. — Ch. RENAULT. *L'Israélite*, Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement. — Louis LÉGER. *Russes et Slaves*, études politiques et littéraires, deuxième série.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES

EN DOUZE LITHOGRAPHIES
d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

En souscription à la même librairie :

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes, par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 39

10 octobre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- VALÈRE GILLE. — L'exposition du Sillon.
LÉON PASCHAL. — Les tendances idéalistes du roman actuel.
VALÈRE GILLE. — Le Collier d'opales.
N. L. — Au Théâtre de la Monnaie.
N. L. — Par la route (R. Lehodey).
Z. — Mort de William Morris.
L. P. — Au Diable-au-corps.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES. H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS. LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalot*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagieltos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

L'Exposition du Sillon

Les facilités avec lesquelles les jeunes gens de toute condition, de tout âge et de tout sexe peuvent s'adonner aujourd'hui aux études libérales, ont fait que dans les arts comme dans les sciences et les lettres une surabondance de producteurs encombrant le marché. En ce qui concerne la peinture, la somme des mètres carrés de toile couverte chaque année par la céruse ou le bitume serait fabuleuse. Mais ce qui est pire, c'est que presque tous ceux qui manient le pinceau, la brosse ou le couteau ont du talent. Le mal nous vient de ce que la société, en place de favoriser et d'activer la sélection l'abandonne à son cours naturel, attendant qu'une débacle quelconque rétablisse l'équilibre.

On publiait tout récemment que 1008 élèves avaient suivi, l'année dernière, les cours de notre Académie des Beaux-Arts. Il est bien certain que, leurs études terminées, ces 1008 jeunes gens se croiront appelés aux plus brillantes destinées et qu'ils feront fi des arts industriels, pour lesquels ils n'auront que du dédain. Quelques-uns, grâce à des dons supérieurs et à une volonté tenace, forceront l'attention, parviendront à la gloire et peut-être même aux richesses ; mais combien d'autres végèteront dans une honnête médiocrité, incapables désormais de lutter pour la vie, et conservant une rancune profonde à l'égard de la société qu'ils prétendent, naturellement, les avoir méconnus. Ce n'est point un paradoxe que de soutenir qu'on ne favorise si bien l'art qu'en décourageant les artistes ; les forts seuls subsistent et forcent les obstacles. Mais il ne faut point attendre que les jeunes gens aient dépassé l'âge de l'apprentissage ; c'est au moment où ils entrent dans la

carrière qu'il convient de multiplier les épreuves ; que l'on rende plus difficile l'accès des Académies, qu'on renforce les études et surtout que l'on multiplie, en dehors des établissements supérieurs, les écoles industrielles où les élèves apprendront à façonner avec goût des objets usuels ou des objets de luxe. Que dans les écoles on apprenne aux enfants à aimer la beauté d'ornementation, et les artisans ne seront plus considérés comme inférieurs aux artistes. L'art de la verrerie, de la poterie, de la ferronnerie, de l'ameublement reflourira non plus imitateur, mais créateur.

Cet encombrement des beaux-arts a eu aussi une influence désastreuse sur le public. Celui-ci, lorsqu'il se presse dans un Salon de peinture, manifeste hautement son mécontentement s'il ne trouve, parmi les œuvres exposées, que du talent et rien de plus.

Fatigué des qualités moyennes, blasé et incapable de reconnaître et d'apprécier encore les mérites habituels d'une statue ou d'un tableau, il accorde toutes ses préférences aux œuvres excentriques, pour cette seule raison qu'elles sortent du vulgaire. Il ne juge pas si la nouveauté est bonne ou mauvaise ; il applaudit parce que c'est nouveau. L'artiste subit à son tour son influence et, pour obtenir un succès facile, cherche à étonner de plus en plus.

Aussi, comme le disait si bien M. Picard dans son *Pro Arte*, « le faire autrement que les autres, manie qui procède de cette haute qualité : le désir d'être original, mais qui en est la perversion quand on l'allonge au point qu'elle n'a plus ni consistance ni appui, sévit actuellement chez quelques-uns avec la force d'une folie endémique ». Chacun veut se différencier de son semblable et attirer toute l'attention. On a inventé le pointillisme, la peinture symbolique, l'imagerie ; c'était à qui, dans chaque nouvelle exposition, apporterait la note la

plus extravagante. Sous prétexte de faire lumineux, on a tout peint en blanc; on a voulu ensuite peindre des idées et l'on a commis des rebus; puis, fatigué de ces inventions compliquées, on en est revenu à la simplicité extra naïve des premiers âges ou aux grossières ornementsations du sauvage.

Dans le Salon qui vient de s'ouvrir, vous ne trouverez ni paysages mouchetés de céruse et d'indigo, ni portraits aux confetti, ni sphinx, ni pantacles, ni androgynes, ni illustrations maladroites de petits bobs en délire. Que les snobs s'abstiennent de s'y rendre, ils n'y verraient que de la peinture, ce qui est extravagant pour un Salon moderne. Les membres du *Sillon* sont des peintres et ne sont que peintres; aussi seront-ils bafoués d'importance, sans doute parce qu'ils se rattachent en cela à la vieille tradition flamande. On sait que la tradition a fait son temps.

Un de ceux qui méritent le plus les railleries ou les injures des snobs est M. René Janssens. Quant à nous, regrettant de n'être pas en communauté d'idée avec cette élite, nous dirons qu'à notre humble avis pareille révélation d'art ne s'était plus produite depuis longtemps. M. René Janssens expose deux portraits, des intérieurs, des accessoires et un tableau de genre : *la Chanson du Faune*. Toutes les qualités du peintre sont résumées dans ses accessoires : la sobriété, la chaleur et l'accord des tons, et surtout l'enveloppement lumineux qui seul donne l'unité et la vie au tableau.

Certes, il est plus facile d'atteindre à l'effet par un coloris éclatant; M. Janssens ne l'a pas cherché; ce qu'il veut, c'est rendre les choses discrètes, rêvant dans la pénombre. La difficulté devient alors énorme. Les objets n'ont pas ce relief que leur donne la lumière vive, leur coloration s'atténue; il faut faire sombre tout en évitant de faire noir et tout en conservant, par un artifice savant, la vibration de l'ombre. Dans son *Portrait de M^{me} H. G...*, M. Janssens n'a pas su aussi bien vaincre la difficulté. Le modèle placé à contre-jour, la figure manquant de lumière devait paraître une figure plane; ce n'était que par des demi-teintes disposées et combinées avec art, qu'il pouvait donner l'illusion de la perspective. Dans *la Chanson du Faune*, l'artiste s'est servi d'un autre procédé pour noyer son tableau dans une buée artificielle; l'atmosphère est très bien rendue, mais il ne faudrait pas abuser de cette sorte de granulation dont

M. Fautin-Latour s'est fait une spécialité. En somme, M. Janssens est un peintre dont les dons sont remarquables; c'est un travailleur sincère et obstiné, un de ceux sur lesquels l'école belge doit fonder le plus d'espérances. Il se développera sans doute très lentement, mais aussi très sûrement, car ses qualités sont profondes et fortes.

M. Bastien est aussi un de ceux dont le talent et les sérieuses promesses fixent du premier coup l'attention. La façon dont il traite, dans ses portraits, les chairs enveloppées d'ombre, dénote un luministe puissant et vigoureux, mais gare au bitume. Que M. Bastien ne se confine pas dans le clair-obscur; le gros effet est facile à obtenir par le contraste. Mais l'antithèse est dangereuse, elle peut tourner à la manie. Nous ne voudrions pas détourner l'artiste de sa voie préférée, mais qu'il travaille avec ardeur et patience; le genre qui le tente est de ceux qu'il faut approfondir avec prudence et pour lequel il faut déployer une science consommée. Aussi, nous ne pouvons que le féliciter d'essayer aussi le paysage; son œil s'exercera aux dégradations de lumière; l'expérience qu'il acquerra par cette étude fortifiera et assouplira son talent.

Gustave-Max Stevens se détache des principaux exposants du *Sillon*, comme quelqu'un d'une autre race et d'un tout autre tempérament. Ce n'est pas le flamand qui sait découvrir dans le moindre bibelot, dans le moindre intérieur, mille taches colorées dont la somme donne une note dominante. Il voit plutôt la ligne que la couleur, l'image figurée que l'atmosphère lumineuse. Parlons tout d'abord du *Ravissement d'Andromède*. Il y a dans ce tableau d'excellentes qualités et d'excellents défauts. Il faut féliciter M. Stevens d'avoir osé s'attaquer à un pareil sujet; ce seul fait prouve de la vaillance et marque une tournure d'esprit élevé. N'étant pas coloriste à la façon des flamands, l'artiste devait chercher à réaliser son art autrement que par l'harmonie des seuls tons. Il est juste qu'il s'exerce à rendre une vision plastique et à traiter des sujets qui lui permettront l'étude des belles formes. Dans le tableau qu'il expose, il y aurait bien à reprocher le dessin encore dur, la ligne trop raide, quelques légers défauts de perspective et aussi peut-être la couleur trop mièvrée pour un pareil sujet. Mais ce sont, comme nous disions tout à l'heure, d'excellents défauts dont le peintre se corrigera très vite.

Quant à ses portraits d'enfants, nous n'avons

que des éloges à leur adresser ; ils sont frais, pim-pants et distingués. Une seule remarque : M. Stevens ne pourrait-il, sous l'étoffe qu'il peint toujours avec un soin jaloux et une science très grande, nous faire pressentir le corps qui y est enfermé. L'œuvre gagnerait, nous en sommes convaincus, en consistance et en fermeté.

(A suivre.)

VALÈRE GILLE.

Les tendances idéalistes du roman actuel

A lire les romans parus ces vingt dernières années, si l'on confronte les dernières œuvres avec les précédentes, se constatent des tendances vers un art plus élevé et plus intellectuel. Malgré la puissante personnalité d'Émile Zola qui, par son volume annuel, vient à la traverse de ce mouvement, celui-ci pourtant se dessine nettement et le roman contemporain, en dépit de ses attaches avec le naturalisme, prend de jour en jour une allure plus idéaliste. Il manque, pour mettre en sa pleine lumière cette vérité, qu'un romancier la proclame avec tout le bruit et l'emphase dont Émile Zola excellait à user jadis au profit de ses propres œuvres. Par ces moyens il fit admettre, et même par les plus avisés, qu'à la suite de son école n'en viendrait nulle autre qui puisse l'égaliser. Cette présomption est encore aujourd'hui triomphante. En réalité, il n'y eut point d'école naturaliste pas plus qu'aujourd'hui ni demain n'existera d'école idéaliste. La réalité minutieuse et journalière, et rien qu'elle, prédomine dans les livres de Zola, Daudet et Goncourt comme demain prévaudront assurément des visées plus hautes et plus belles. Ces alternatives se rencontrent dans tous les domaines de la pensée ; il semble que l'homme ne puisse dans ses tendances se garder d'exagérer. Mais Émile Zola eut la candeur de s'éblouir de ses propres mérites et l'aveugle orgueil de considérer chacun de ses romans comme l'aboutissement de l'histoire littéraire toute entière. Le naturalisme était l'art suprême et le passé n'avait offert que des ébauches et des tentatives incertaines en comparaison des œuvres parfaites que produirait son école. Malgré la clairvoyance de Ferdinand Brunetière qui, d'une manière agressive mais juste, mit à jour l'ignorance de Zola au point de vue critique, la croyance que le roman moderne est à jamais lié au naturalisme s'impose encore. Nous savons cependant, par une page indiscreète du *Journal des Goncourt*,

que Zola, dans une heure de sincérité, avoua n'user du mot « naturalisme » qu'en guise de bannière ou de pavillon destiné à couvrir les denrées les plus avariées et les plus disparates. Ainsi, il me paraît qu'en dépit de cet aveu assez dénué de vergogne, en dépit de Brunetière qui fit toucher du doigt les défauts auxquels le roman expérimental devait succomber, on considère encore, dans l'opinion courante, ce roman comme survivant. Il est vrai que d'autre part, le fatras et la multitude des romans qui paraissent empêchent d'envisager clairement les tendances qui dominent, de déterminer les caractères généraux qui se développent et qui, par une force occulte, s'enfantent l'un l'autre.

D'autre part encore, il répugnerait à Huysmans, trop dédaigneux et aussi trop lié au naturalisme par ses débuts, d'affirmer qu'une ère nouvelle est ouverte. Paul Margueritte, par délicatesse, les Rosny, par orgueil, se refuseraient à cette tâche. Seul Paul Adam par l'indépendance de son passé, son talent de préfacier qu'il révéla en maint article, sa production abondante, mais qui gagnerait toutefois à être plus châtiée, conviendrait à ce rôle. Il lui serait aisé de le jouer, sans, pour cette cause, emprunter les procédés d'Émile Zola. Car, s'il est bon de subir les forces qui nous entraînent, il est meilleur encore de les suivre en connaissant leurs énergies qui, ignorées, sont à moitié stériles et se perdent en visées contradictoires.

Il importe donc d'éclairer cette marche qui nous mène peu à peu à l'idéalisme, afin que par là cette marche, devenue plus droite atteigne son but avec plus d'assurance et moins de délais.

La seule lecture de *l'Arche*, de Camille Lemonnier, suffit pour convaincre de l'abîme qui sépare le roman d'aujourd'hui du roman d'hier. Les œuvres de Camille Lemonnier nous doivent être familières ; aussi, dès les premières pages, reconnaîtra-t-on à peine son ancienne manière. Un roman de Camille Lemonnier convient d'autant mieux comme exemple qu'en général Camille Lemonnier, dans ses écrits, a toujours, sans perdre sa personnalité, reflété les tendances du moment. Dans *l'Arche*, l'on cherche vainement la couleur radieuse, la rubénienne splendeur, la sensualité ardente de ses romans parus à l'époque du naturalisme. Sa phrase, au contraire, s'affine et tremblotte et nulle âme ne nous fait plus ressouvenir des personnages d'autrefois. Tout est à la grâce et

à la candeur; même Camille Lemonnier a outré cette dernière jusqu'à la rendre dérisoire en nous montrant les Monard, par un soir d'été, éteignant leur lampe pour que les phalènes ne s'y viennent brûler les ailes. Le roman entier est à l'avenant. Mais, malgré l'allure falote des caractères secondaires, la protagoniste, M^{me} Cléricy, lutte, sa volonté s'acharne, elle se défend et défend ceux qu'elle aime contre les adversités que s'attirent leur faiblesse. C'est par cette intervention de la volonté que les romans actuels se distinguent tous le plus nettement des romans naturalistes. Zola et ses partisans envisageaient l'homme comme soumis à un double despotisme, celui du milieu et celui du passé ou de l'atavisme par lequel l'âme des ancêtres qui revivait en lui guidait ses moindres gestes. Cette psychologie rudimentaire permettait de créer des figures puissantes auxquelles la simplicité prêtait l'apparence de la puissance et de l'ampleur. Faut-il dire que l'âme la plus humble, pourvu qu'elle se contraigne contre ses passions et sauvegarde son intégrité dans sa lutte contre les hommes, est plus grande et plus méritante que ces âmes pétries de désirs qui n'ont que la beauté de leurs instincts en révolte.

J'offrais ici *l'Arche* comme exemple parce qu'elle montre, d'une manière frappante, le revirement qui s'est produit. Il suffira de confronter ce roman avec *Haffe-Chair* ou tel autre du même auteur pour apprécier ce que la suite de ces colonnes mettra en lumière d'une façon plus détaillée.

Les écrivains dont la lecture est fructueuse sont J.-K. Huysmans et les Rosny. Chez eux apparaît en détail l'évolution du roman. Ce mouvement a deux caractères principaux : d'abord le remplacement du document humain par le document scientifique qui lui-même fait place enfin à ce que je me permettrais d'appeler improprement le document religieux ou moral, philosophique et social. En second lieu, les personnages, considérés désormais ainsi que des volontés indépendantes, asservissent leurs actes à leur libre arbitre. Cette conception nouvelle, visible surtout chez les Rosny, entraîne avec elle des modifications importantes dans la structure du roman. Le décor ne sert plus qu'à préciser le milieu où se déroule le drame. Les saisons, le prestige des verdure, les enchantements des crépuscules cessent d'inspirer à l'homme, d'une manière occulte et impérieuse, ses actes et ses sentiments.

(A suivre.)

LÉON PASCHAL.

Le Collier d'opales

LE PRINTEMPS

Elle glisse et s'enfuit la douce nuit amie.
 Dans la forêt l'Aurore est encore endormie,
 Mais déjà l'aube blanche argente l'horizon.
 Ne vois-tu pas là-bas glisser sur le gazon
 Un enfant dont les yeux sont pareils à deux roses ?
 La naissante beauté, le sourire des choses
 Illuminent d'amour son visage enflammé.
 Il est vêtu de vert comme l'arbre de mai ;
 A sa toque frissonne un rameau de verdure :
 C'est le jeune Printemps. Il se plaît au murmure
 Des fontaines d'argent, des mobiles roseaux
 Et du feuillage plein d'insectes et d'oiseaux.
 Des grappes de lychnis pendent à ses oreilles ;
 Comme corde il ajuste un ruban d'or d'abeilles
 A son arc, et ses traits sont des tiges de fleurs.
 Il lance vers l'azur ses flèches de couleurs,
 Et fuit d'un pied léger.

Ne sens-tu point éclore
 Ton cœur dans la splendeur divine de l'aurore ?

L'HIVER

Sur le lit parfumé d'ambre et de vétyver
 Le bel enfant royal, blanche rose d'hiver,
 Abandonne sa vie à son rêve ; il repousse
 Dans la fauve splendeur de la fourrure rousse
 Le cimier orgueilleux qui doit ceindre son front.
 En fils d'or ses cheveux annelés se défont
 Sur l'oreiller de soie où songe son armure.
 Ses yeux sont trop pensifs et sa bouche trop mûre ;
 Une opale languit et meurt sur la pâleur
 De son col plus léger qu'une tige de fleur,
 Et dans l'ombre l'on voit sur sa tendre poitrine,
 Ainsi que deux boutons délicats d'églantine,
 Se gonfler et rosir d'amour ses jeunes seins.
 Ses bras polis et ronds dorment sur les coussins
 Indolemment parmi la neige des dentelles.
 Il a livré sans crainte à ses anges fidèles
 Les mignonnes clefs d'or du palais de son cœur ;
 Et l'essaim pétulant, joyeux, grave ou moqueur
 Des artisans ailés que son âme convie
 Tisse la rêverie heureuse de sa vie.
 Il attend le retour glorieux du soleil,
 Et, pour tromper l'ennui de son demi-sommeil
 Qu'attriste vaguement encor le soir qui tombe,
 De son stylet d'acier poignarde une colombe.

LA COUPE

J'aurais voulu trouver plus digne de tes lèvres
 Une coupe d'onyx laiteux, ou quelque sèvres
 Diaphane et léger comme un pétale bleu.
 Parfois désespéré, je rêvais à ce jeu
 De ciseler un soir un coquillage rose.
 Mais à quoi bon ! ta bouche est trop fine et je n'ose
 Tracer sur le feuillet le songe d'un contour.
 J'ai laissé le crayon, le burin et le tour,
 Mais voyant au jardin par la fenêtre étroite
 Le parterre de fleurs que l'abeille convoite,
 Parmi les boutons d'or et lys j'ai choisi
 Cette tulipe noire au revers cramoisi.

SUR L'EAU

A FRANZ ANSEL.

Comme un oiseau planant dans l'air tranquille et pur
 Notre barque dormait sur le fleuve d'azur.
 De bleus volubilis nouaient les voiles closes ;
 Un berceau de lilas et d'aubépine roses
 Éparpillait de l'ombre en fleurs sur nos genoux.
 La lune d'or s'était levée ; autour de nous
 S'étendait le divin silence de nos âmes,
 Et ni la brise, ni le frôlement des rames
 Ne troublaient par moment le beau rêve du soir.
 Le ciel se reflétait dans le fleuve. Pour voir
 Comme des nénuphars éclore les étoiles
 Et les nuages blancs glisser comme des voiles,
 Nous nous penchions sur l'eau, tendrement enlacés.
 Contempler seul est doux ; malheur aux insensés
 Que le mirage affole et que le désir ronge :
 Rien ne vaut ici-bas l'heure exquise du songe.

LE LILAS

A IWAN GILKIN.

Que ce cher souvenir en ton âme revive !
 Rappelle-toi ce frais lilas dont l'ombre vive
 Jouait près de l'auvent avec l'azur des cieux ;
 T'en souvient-il ? Un jardinier ingénieux
 L'avait greffé. Parmi les touffes violettes
 Pétilaient au soleil de neigeuses paillettes ;
 La brise en frissonnant mélangeait les couleurs.
 Le printemps embaumait de même les deux fleurs
 Qui sur leur seule tige à peine divisée,
 Laisaient perler le feu des gouttes de rosée.
 Qu'ainsi nos cœurs unis dans un même parfum,
 Très cher et tendre ami, s'épanouissent, l'un
 Portant de fiers bouquets aux teintes de pervenches
 Et, plus jeune et plus doux, l'autre des gerbes blanches.

LE MIROIR

A LÉON PASCHAL.

Dans la forêt, penchés sur la source d'argent
 Nous nous plaisions à voir dans ce miroir changeant,
 Au fond du cristal bleu, nos images mêlées
 Sourire, de lychnis et d'iris constellées ;
 Et nos cœurs s'unissaient dans un même bonheur.
 Mais la brise égaya les saules ; une fleur
 Tomba dans l'eau limpide et brisa le mirage.
 Et tout à coup pensif, frappé par ce présage,
 Je songeai tristement qu'un rien suffisait pour
 Chasser notre bonheur en ternissant l'amour.

LE BOUDDHA

A JULES DE MELLIEZ.

Dans le coin du salon, ce Bouddha calme et sage,
 Au grave, solennel et paisible visage,
 Qui, dans sa niche d'or, parmi les bibelots,
 Assis sur le lotus, les yeux à demi-clos,
 Sommeille dans son rêve et s'absorbe en soi-même,
 Nous enseigne, dit-on, la sagesse suprême.
 O philosophe ! il sait que la réalité
 N'est qu'une illusion de son esprit tenté ;
 Plongé dans son extase au sein de l'apparence,
 Il a su conquérir la haute délivrance.
 Des phénomènes vains le cycle est révolu ;
 Il goûte désormais le repos absolu
 Loin de la vie, ayant nié tout mode d'être.

Ce Bouddha je l'admire ; il a raison — peut-être.
 Mais si vraiment tout n'est qu'un songe répété,
 Si le bien, si le mal, l'erreur, la vérité
 Ne sont que des façons d'apprécier les choses
 Dans leurs rapports changeants et leurs métamorphoses,
 Si tout n'est qu'apparence, au moins sachons choisir
 Entre celles, ami, qui tentent le désir,
 La plus divertissante et la plus délectable.
 Ces flacons semblent pleins de vins d'or et ma table
 A fort belle apparence. Assieds-toi ; rien n'est tel
 Pour réjouir le cœur que ce vieux moscatel.
 Le champagne pétille et déborde le verre ;
 Buvons au phénomène. Agnès n'est point sévère ;
 Tout en croquant un fruit de ses dents de souris,
 Elle aura pour chacun de nous un gai souris ;
 Nous ferons des essais sur son indifférence.
 Le mirage de ses lèvres et l'apparence
 De ses seins gracieux méritent nos égards.
 Illusionnons-nous. Enivrons nos regards
 De formes, de couleurs ; qu'un mensonge éphémère
 Nous charme ! Grâce à lui la vie est moins amère.
 Et tandis que Bouddha, placide et fainéant,
 Dans le coin du salon s'endort dans le néant.
 Nous, portons la santé des magots en délire
 Dont le ventre se plisse et se gonfle de rire.

VALÈRE GILLE.

Au Théâtre de la Monnaie.

Voici presque achevée, au Théâtre de la Monnaie, la période des débuts, généralement décevante. Cette dernière circonstance, contrairement à la règle, ne s'est qu'imparfaitement vérifiée.

Il y a donc eu quelques joies intérieures inattendues, la troupe étant d'une composition supérieure à celle de l'hiver dernier. Certains éléments de premier ordre font même augurer de surprenantes interprétations pour cette saison.

Lohengrin nous a révélé le ténor Imbart de la Tour, chevalier au cygne de belle allure, chantant avec ampleur et distinction et faisant oublier, par sa diction précise, ce que son jeu a d'un peu guindé. M^{me} Kutscherra, dont nous avons admiré la majestueuse prestance et le talent musical au concert Ysaye, est devenue, par suite des haines politiques franco-prussiennes, pensionnaire de notre théâtre, après une seule apparition à l'Opéra de Paris. C'est peut-être ce que la politique, cette science régressive à l'usage des avocats sans défenses, pouvait faire de plus agréable pour nous. M^{me} Kutscherra est à la scène ce que nous avons pressenti, une Elsa suivant la donnée wagnérienne du personnage. Jeu soutenu et expressif, compréhension intelligente de l'action et, par-dessus tout, exécution musicale sans défauts.

Si le cadre ne nous donnait la sensation d'une ignorance complexe de l'esthétique théâtrale moderne, Lohengrin, avec l'interprétation actuelle, serait pour les artistes une source de jouissances durables.

Mais, Place de la Monnaie, l'art du décor est dans l'enfance, ce stationnarisme du goût rayonne même jusqu'à l'Hôtel-des-Postes où s'étalent les monstruosité du génial Van den Bussche (demandez la notice explicative à notre collaborateur et ami G. M. S.).

L'opéra comique ne peut être qu'en faveur avec une troupe qui a pour principaux partenaires M^{me} Landouzy et M. Boyer. Ces acteurs consciencieux ont conservé, en même temps que les traditions d'un autre âge, une méthode vocale leur permettant de soutenir et de faire perdurer un répertoire, qui est à nos grandes scènes lyriques ce qu'une chaise à porteurs est à une route cyclable.

Le *Barbier de Séville*, le *Mattre de Chapelle* sont donc joués comme aux temps historiques du dilettantisme et chantés avec toute la virtuosité indispensable.

Une reprise malencontreuse de *Faust*, d'une médiocrité unanimement, nous a fait connaître M. Dantu, un ténor maladif, quintessence de la pâleur et de l'aphonie. M^{me} Raunay, malgré son talent, s'est compromise, non seulement comme le comporte le rôle de Marguerite, mais encore comme artiste. Elle a eu des effets dramatiques d'un ridiculisme provincial dont on se tord encore dans les coins. Seul, M. Seguin reste avec le déshonneur pour les autres. Son *Méphisto* est un Lucifer androïde d'une forme vraiment impressionnante.

Mais que tous ceux qui ne peuvent descendre la rue de la Madeleine ou coiffer le trois français légendaire des bleus sans fredonner l'air populaire : « Gloire immortelle de nos aïeux » se rassurent : malgré cette réalisation aussi rétrograde qu'indigente, le chef-d'œuvre de Gounod voit le feu de la rampe deux fois la semaine et fait le maximum aux petites places. C'est que, s'il y a des dieux qui s'en vont, il y en a qui sont fâcheusement tenaces. *Le chat qui vit dans le temple ne les craint pas*, dit à propos des Brahmines, un antique proverbe tamoul recueilli par Rottler à Madras. C'est peut-être ce qui a inspiré M. Blan-

N. B. — Ceci ne comporte aucune allusion à l'allure proboscidiennne d'une physionomie ex-ministérielle bien connue.

card, une basse profonde, à la voix large, qui a fait dans *Lakmé* un Nilacantha aussi cruel que vindicatif.

Il y a encore *Carmen*, l'œuvre contemporaine la plus vivante, qui nous a valu la sensationnelle apparition de M^{me} Gianoli, une appétissante brune, aux regards incendiaires, à la voix chaude et vibrante, passionnée autant que cette radieuse musique de Bizet, qui anime à tout jamais, pour nos oreilles, ce que Mérimée a conçu de plus pittoresque et de plus coloré pour notre esprit.

Il y aurait à signaler aussi les débuts de M^{lle} Meaubourg, à qui l'on prête du talent, et ceux de M. Dufranne, qui a de la voix, mais qui joue aussi mal que doit jouer tout bon élève sortant de notre Conservatoire.

Et voilà, rapidement esquissée, l'histoire théâtrale de septembre 1896.

N. L.

Par la Route

RAYMOND LEHODEY, tiré à part du *Magasin littéraire*,
A. Siffer. Gand.

Voici le résultat d'un vagabondage à travers la France, de Paris à Lyon en passant par Tours, Blois, Bordeaux, Nîmes, Marseille, Orange, etc., etc. Notes spontanées, réflexions rapides, historiettes d'étudiant en ballade, écrites du bout de la plume, en pédalant, par M. Raymond Lehodey, un polytechnicien cycliste, amateur sincère d'art et de littérature. Le cumul sous sa forme la plus intellectuelle.

L'auteur laisse à Baedeker le soin de nous instruire sur la beauté des monuments et l'histoire des villes qu'il rencontre, il nous donne ses impressions personnelles à bout portant. Ici il esquisse un site, là une rue, ailleurs il nous décrit une coutume locale, nous fait partager la joie des nombreuses aventures ou des flagrants ennuis qui assaillent un bicycliste en tournée. Mais tout cela serait peu de chose sans la bonne humeur communicative de ce lettré en vacances, dont l'esprit aussi personnel qu'observateur veut ignorer les vocables prétentieux de Mallarmé autant que les idées sombres d'Ibsen.

Par la Route est donc à lire par tous ceux qui veulent partager une gaieté, rare en ce temps de pessimisme, amené par le vote plural, alors qu'elle devrait courir les rues depuis que la Société Broerman les décorent.

N. L.

Mort de William Morris

La nouvelle de la mort de William Morris vient de se répandre. M. Knopff se proposant de faire connaître l'éminent artiste dans la conférence qu'il donnera prochainement au *Sillon*, bornons-nous aujourd'hui à ces quelques notes biographiques extraites de l'article de M. Gaston Bonnefont, paru dans le numéro de juillet de la *Revue britannique*.

M. William Morris naquit, en 1834, à Walthamston. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et dès qu'il eut obtenu son diplôme de *bachelor of arts*, il fonda de ses propres deniers une revue, *The Oxford and Cambridge Magazine*. La publication vécut un an ; puis, comme elle nécessait des dépenses trop onéreuses pour la bourse pourtant replète de son jeune directeur, elle disparut. M. Morris s'adonna alors à la peinture et à l'architecture, chercha aux différentes branches de l'art des principes fixes et des formules générales. Il resta dans le domaine théorique jusqu'en 1863 et créa alors à Londres avec le concours de quelques amis et, en particulier, de

Burne-Jones un établissement où il s'appliqua à la fabrication de papiers peints artistiques, des vitraux et des meubles décoratifs. Cet établissement unique en son genre a été un des facteurs les plus importants de la révolution qui s'est, au cours des vingt-cinq dernières années, produite dans le goût anglais en matière d'ornementation artistique. Du reste, l'activité du commerçant n'a jamais étouffé en l'homme les voix poétiques ; bien plutôt sommes-nous en présence d'un poète qui s'est fait commerçant, non pour accroître sa fortune, mais pour introduire dans une branche de la fabrication, l'art que veut la poésie.

Nombreuses sont les œuvres qu'il a publiées ; au seul titre d'écrivain, M. William Morris aurait droit à une place d'honneur dans l'histoire de notre siècle. Après avoir jeté les fondements d'une révoation du mobilier de luxe M. William Morrès tenta aussi de provoquer une renovation dans l'industrie du livre. Il créa une papeterie et une imprimerie, et fidèle à ses théories, voulut que dans ces deux établissements, on visât constamment la perfection ; or, aujourd'hui, la « Kelmscott Press » est considérée par tous les bibliophiles comme la première imprimerie du monde.

Il y a donc en M. William Morris, un chef d'atelier de décoration artistique, un imprimeur ; il est aussi un sociologue de valeur. Il fut l'un des inspirateurs de la Ligue socialiste, publia de nombreux articles dans le *Commonweal* qui est le principal organe du parti, exposa ses doctrines en des conférences.

Ce fut un travailleur d'élite, un fervent du beau, un philosophe imbu de l'amour de l'humanité. Z.

Au Diable-au-Corps.

Le théâtre du *Diable-au-Corps* a, depuis quelques jours, joint à son répertoire le *Noël blanc*, de M. Albert Giraud. Les noms du poète, du dessinateur, Léon Dardenne, et du musicien, Jules Baur, furent applaudis par une salle que la voix de M^{me} Lhéry, la gracieuse interprète du poème, avait captivée. Une musique presque religieuse où l'orgue mêle ses plaintes lentes aux arpèges du piano, commente les paroles, tandis que, dans le cadre de la scène, apparaît la nuit neigeuse où Pierrot agonise et meurt. Le *Diable-au-Corps*, dans ses facéties, ses parodies et ses chansons, a su sauvegarder avec une si juste mesure l'art et la délicatesse que ce poème, d'un genre qui eût pu paraître inattendu, n'a point surpris le public qui en a su apprécier tous les mérites. Les chansons de Rhamsès II, les monologues de Fritz Lutens, les dessins pleins d'humeur frondeuse d'Amédée Lynen, complétaient le spectacle. Aussi, par la diversité des œuvres, par leur gaieté sans libertinage et leur réelle valeur poétique, le *Diable-au-Corps* continue ses succès. Sa vogue est telle que, malgré les trois soirées hebdomadaires la salle de la rue aux Choux ne désemplit guère et bien des théâtres doivent porter envie à sa fortune.

L. P.

Memento

LES CONCERTS Ysaye reprendront cet hiver leurs intéressantes auditions du dimanche. A la première séance qui aura lieu le 29 novembre, on entendra le pianiste Raoul Pugno qui jouera le concerto de Grieg. M. Ysaye dirigera la symphonie héroïque de Beethoven.

DEMAIN 11 OCTOBRE à 2 h. 1/2 au théâtre de l'Alhambra, séance musicale de grand attrait. Audition d'œuvres de Paul Gilson et de Louis Van Dam.

Exécution de la cantate jubilaire du cinquantenaire des télégraphes, poésie d'Arnold Goffin, musique de Paul Gilson. Cartes chez les éditeurs de musique.

DIMANCHE prochain 18 octobre à l'Alhambra concert par M. Colonne et son orchestre, Au 1^{er} CONCERT populaire. Festival Saint Saëns, auquel prendra part le grand pianiste français.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE EN VILLÉGIATURE. — Luc à Spa, au Pouchon, sur la notice explicative d'une grande toile décorative, non signée de M. Van den Bussche quoique grotesque, et qui représente toutes les célébrités historiques ou autres, qui passèrent dans la jolie cité ardennaise depuis les Troglodytes jusqu'à nos jours, cette note qui ne manque pas de saveur :

M^{me} de Genlis, HOMME DE LETTRES, vint à Spa en 1789.

Nous connaissons les fantaisies masculines de M^{me} de Genlis, qui étudiait la chirurgie, et courait à cheval, travestie en homme. Mais de là à l'appellation d'*homme de lettres*, ce serait insinuer l'existence d'une androgyne dont la chronique scandaleuse, pas plus que les mémoires secrets de l'époque n'ont apporté le souvenir. Maintenant, depuis Saint-Remacle, l'eau de Spa a des vertus si miraculeuses que...

LE COQ ROUGE du mois dernier n'a pas encore paru, à notre grande tristesse, au moment où nous écrivons ces lignes. Est-ce qu'il battraît déjà de l'aile ?

NOUS LISONS ces réflexions dans la correspondance bruxelloise du *Journal de Liège* :

« A part certaine élite qui, de la littérature, fait sa déesse, la culture littéraire est loin d'être développée en Belgique.

Aux derniers examens de l'Ecole militaire, 235 jeunes gens ont été éliminés du premier coup par suite d'épreuve littéraire incomplète.

Ce n'est là qu'un exemple mais combien d'autres à citer !

Le défaut de littérature provient surtout de l'indifférence de notre public ; il lit peu, toutes proportions gardées, ne se préoccupant guère des multiples manifestations du mouvement littéraire français et fermé au x diverses expressions de l'école belge.

Interrogez éditeurs et libraires bruxellois, ils vous feront d'écrasantes révélations sur la vente des romans français et belges ; s'ils n'avaient pas les livres de classe et de science, ils ne tarderaient pas à faire faillite.

Aussi, aucun roman national ne parvient-il à couvrir ses frais d'impression, même le mieux lancé, même celui à qui toute la presse dresse des couronnes.

Le meilleur éditeur ne parvient à en placer que trois ou quatre cents exemplaires dans tout le pays et quand il est arrivé à ce résultat il se considère comme un homme heureux, ayant plus de chance que ses concurrents.

Les cabinets de lecture auraient pu propager, il est vrai, les goûts littéraires, mais leurs meilleurs romans sont les moins demandés. Ceux que la clientèle se dispute avec le plus d'acharnement appartiennent à un genre inférieur.

Bref, si les Bruxellois sont tous de réels artistes lorsqu'il s'agit de musique ils repoussent avec un peu trop de dédain les aspirations littéraires. Et cela leur coûte gros parfois, la capitale étant sérieusement représentée parmi les 235 retoqués de l'Ecole militaire. »

M. JULES DU JARDIN vient d'avoir une idée originale : il propose, dans la *Revue coopérative*, de fonder dans les dunes, entre Knocke-sur-Mer et le Zoute, une « Cité des artistes. » Ce serait une vaste hôtellerie entourée de villas, comprenant, au rez-de-chaussée, outre une salle de restaurant, une salle de lecture, d'exposition et de concert, des ateliers et des dépendances, avec, à l'étage, des chambres à la disposition des artistes célibataires.

« Donc, ajoute M. Du Jardin, s'il semble pratique aux artistes, aux peintres, aux sculpteurs, aux littérateurs, aux musiciens, enfin à tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'art, d'avoir un endroit propice au travail et au repos ; si l'Union se fait sur cette question, comme elle s'est faite pour l'établissement de la *Société coopérative artistique*, il est sûr que, d'ici à

quelques mois, au bord de la mer, on pourra voir une « Cité des artistes » modèle, abordable et fréquentée en toute saison, qui sera aussi un lieu d'attraction. En effet, n'est-il pas vrai que tous les éléments artistes étant réunis là-bas, on organisera facilement des expositions des plus intéressantes, des concerts des plus charmants et des conférences ou lectures des plus attrayantes? »

LA CONTREFAÇON FRANÇAISE. — Il y a quelques mois c'était le materlinguiste Camille Mauclair qui poussait si loin l'admiration envers M. Maeterlinck qu'il plagiait ou parodiait — on ne sait jamais rien — les chansons du Shakspeare de la Coupure. Aujourd'hui c'est M. Paul Fort, l'irrésistible auteur des *Ballades*, qui reprend le binioù :

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!
— Dieu me soit en aide, j'ai frappé mon frère.
— Dieu te soit en aide, frappe au paradis.
Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!
— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma sœur.
— Dieu te soit en aide et t'ouvre son cœur.
Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!
— Dieu me soit en aide, j'ai frappé mon père.
— Dieu te soit en aide, entre au paradis.
Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!
— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma mère.
— Frappe du noir de l'ongle. L'enfer est ouvert.

Ces douces inepties ont paru dans la très grave *Société nouvelle* en compagnie des sévères diagrammes de M. Hector Denis. Nous aurions bien voulu voir la tête de l'illustre statisticien lorsqu'il a lu ces adorables bégaiements.

LE JOURNAL *L'Écriture*, publie, dans son dernier numéro, le jugement de la cour d'appel de Rouen relatif au procès intenté contre MM. Lombroso et Hoëpli, accusés de plagiat par M. Crépieux-Jamin. Ce jugement le voici :

« Attendu que les premiers juges ont fait une juste appréciation des faits de la cause en décidant que le livre intitulé *La Graphologia*, édité par Hoëpli à Milan et qui porte la signature du professeur Lombroso, renferme une contrefaçon partielle du livre de Crépieux-Jamin sur *L'Écriture et le Caractère*.

« Que sans doute aucune disposition légale n'a entendu interdire aux auteurs le droit de faire connaître la pensée de leurs devanciers, alors surtout que l'objet de l'ouvrage est un manuel destiné à vulgariser les données artistiques ou scientifiques, qu'en matière d'art ou de science, le perfectionnement et le progrès dépendent de l'exercice de cette faculté, mais que toutes les législations protectrices des œuvres de l'esprit s'accordent à reconnaître qu'il y a abus si par l'étendue et l'importance de ces emprunts et de ces citations, l'auteur second en date a reproduit dans ses parties essentielles l'ouvrage de l'auteur précédent en nuisant ainsi au débit commercial du livre contrefait;

« Et attendu qu'il ressort manifestement du tableau comparatif des deux ouvrages tel qu'il a été versé au débat avec la traduction en regard, que les reproductions empruntées par l'auteur de la *Graphologia* à Crépieux-Jamin sont nombreuses, consécutives, serviles quant au fond et quant à la forme, ainsi qu'il appert des pages 2, 3, 4, 5, 6, 18, 19, 30, 31, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129 et 137 du livre de Lombroso; que certaines planches ou fac-similés numérotés de 124 à 128 dans le livre de l'auteur de *L'Écriture et le Caractère*, et certaines expériences qui sont l'œuvre personnelle de Crépieux Jamin et qui constituent les unes et les autres sa propriété exclusive, ont été textuellement reproduites, non seulement

sans indication d'origine, mais même comme si elles émanaient de Lombroso lui-même, ainsi qu'il résulte de la comparaison de la page 122, § 1^{er}, de la *Graphologia*, avec la page 259 du livre de Crépieux-Jamin, qu'il apparait que dans ces emprunts qui portent sur la substance même de l'ouvrage et notamment sur la division des signes, sur leurs caractères généraux, leur interprétation, leur classification et sur l'écriture des malades dont le chapitre, qui compte dix pages, a été copié en entier littéralement, constituent une véritable appropriation partielle de l'œuvre de l'auteur de *L'Écriture et le Caractère*, d'autant plus préjudiciable que le manuel de Lombroso est un abrégé ou résumé de nature à satisfaire la curiosité du lecteur et qu'il existe une différence de prix entre la copie et l'original, le livre de Lombroso étant d'un prix notablement inférieur à celui de Crépieux-Jamin;

Attendu que si les intérêts de l'instruction et le développement intellectuel des masses sont essentiellement respectables, les droits sacrés de la propriété littéraire ne sont pas moins inviolables, qu'il n'est pas possible de satisfaire les uns au détriment des autres, et que sous prétexte de chrestomathies et de publications propres à l'enseignement, il n'est permis ni par la législation italienne, ni par la législation française, de reproduire en abrégé la substance même de l'œuvre d'autrui et de porter ainsi atteinte aux espérances et aux convoitises les plus légitimes,

Par ces motifs confirme le jugement rendu par le tribunal de commerce de Rouen en ce qu'il a décidé que Lombroso et Hoëpli ont commis à l'égard de Crépieux-Jamin un fait dommageable de concurrence et de contrefaçon littéraire; condamne solidairement César Lombroso et Hoëpli à 500 fr. de dommages-intérêts;

Les condamne en outre solidairement en tous les dépens de première instance et d'appel, au besoin à titre de complément de dommages-intérêts. »

M. CHOMÉ, professeur au Conservatoire, ouvrira, le mardi 20 octobre, dans un local mis à sa disposition par la ville de Bruxelles, un cours de déclamation libre et gratuit. Ce cours sera donné les mardis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir. Il comprendra l'explication des auteurs, la diction et l'art théâtral.

Les inscriptions seront reçues à l'école n° 13, place Anneesens, le mercredi 14 et le vendredi 16, à 8 heures du soir.

UNE NOUVELLE REVUE vient de voir le jour : *La Revue française d'Edimbourg*, dirigée par M. Sarolea, a pour but de rapprocher la France de l'Angleterre qui, au dire du prospectus liminaire, se soucie actuellement de la patrie de M. Faure comme jadis des affaires du Danemark. Ce projet est noble; mais pourquoi M. Sarolea n'ose-t-il plus, dans sa nouvelle revue, signer l'article qu'il a récemment donné à la *Revue de Belgique* sur le commerce des idées entre la France et l'Angleterre? Craindrait-il qu'Albion ne relevât les erreurs — telle la légende de l'*Armada* dispersée par la tempête — qu'il a réservées pour la Belgique?

NOUS SOMMES HEUREUX d'annoncer, pour un de nos prochains numéros, un très intéressant article de notre collaborateur Jules De Melliez, sur Kant.

Bibliographie

A. ROBIDA, *Le cœur de Paris*. — GEORGES VIRENQUE, *L'Album d'un Saint-Cyrien*. — PAUL OLIVIER, *Cent Poètes*. — DE NOLHAC et PERATÉ, *Le Musée National de Versailles*. — HENRI BOUTET, *Autour d'elles, album de luxe*. — FRANÇOIS COPPÉE, *Le Coupable, roman*. — Les chefs-d'œuvre des peintres néerlandais anciens et modernes, 1^{re} livraison.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze exemplaires**, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix exemplaires**, numérotés et paraphés par l'auteur. — Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruuthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

En souscription à la même librairie :

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes, par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 francs.

SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 40

17 octobre 1896



LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- IWAN GILKIN. — Constatons!
PAUL ARDEN. — Joseph Rulot.
IWAN GILKIN. — La Rose des Dunes.
VALÈRE GILLE. — L'exposition du Sillon. (*Suite*).
LÉON PASCHAL. — Les tendances idéalistes du roman actuel. (*Suite*).
PAUL ARDEN. — Les Entraves (Richard Ledent).
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à. . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtis* 3 50
- *Les Cantilènes* 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. 3 50
- *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
- *Une belle dame passa* 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Constatons !

Si nous nous occupons un instant du symbolisme et du pseudo vers-libre? — non pas pour faire, une fois de plus, leur procès, — à notre avis, la cause est entendue, — mais pour chercher où en sont leurs affaires et constater s'ils progressent ou s'ils déclinent.

Si j'unis ici le pseudo vers-libre et le symbolisme ce n'est point que je croie à la nécessité de cette union. L'on peut, me semble-t-il, les concevoir comme indépendants l'un de l'autre. Je crois même que le plus symboliste des poètes symbolistes est M. Stéphane Mallarmé, qui, à la vérité, prêcha le faux vers-libre mais qui se garda bien de le pratiquer, et qui, dans ses vers, observe la prosodie la plus strictement classique qui soit. Je ne vois point, d'autre part, pourquoi le pseudo vers-libre ne se prêterait pas aux sujets et aux styles les plus étrangers au symbolisme. Mais, en fait, le faux vers-libre et le symbolisme se sont présentés unis dans une même évolution littéraire; ils ont été proclamés ensemble par une même école, ils ont les mêmes protagonistes et leur théoricien le plus autorisé, M. Francis Vielé-Griffin déclarait encore l'an dernier que le faux vers-libre n'est que la forme prosodique adoptée par le symbolisme.

Il ne faut pas trop contrarier les gens. Va donc pour l'union du symbolisme et du faux vers-libre. Jusqu'à présent ils ont confondu leurs destinées et je ne vois aucune raison qui fasse, pour l'instant, prévoir leur séparation.

Les lecteurs de la *Jeune Belgique* connaissent depuis longtemps mon opinion sur l'un et sur l'autre. Le symbolisme, qui s'est élevé vers 1885 à la fois contre les naturalistes et contre les parnassiens est, à mon sens, un système mal conçu et

mal nommé. On est parti d'une idée fautive du rôle du symbole dans l'art et dans la littérature; bien plus, on s'est mépris complètement sur la nature même du symbole philosophique, artistique et littéraire. L'application du principe en a montré tous les défauts. On a vu que le symbolisme de la plupart des jeunes écrivains consistait tout uniment à ne pas dire ce qu'ils voulaient dire et à prendre perpétuellement un objet pour un autre, ou, si l'on veut, un objet pour une idée et vice-versa. Comme contrepied du naturalisme, c'était fort joli, incontestablement. Mais il fut mal établi qu'on fit ainsi de la littérature sérieuse. On sauça le tout d'un style vague et incohérent, auquel on cherchait à donner une allure sybilline. La recherche systématique de l'obscurité, doublée fréquemment de l'inexpérience, — tranchons le mot, — de la parfaite ignorance de plusieurs jeunes auteurs, les amena vite à trouver le « vague » dans l'incorrection de la phrase et l'inexactitude des termes. Si les jeunes écrivains les mieux doués tendent à se débarrasser de ces défauts, ceux-ci n'en restent pas moins la marque de l'école. Elle portait donc en elle, dès l'origine, une cause radicale d'impuissance.

De rares critiques l'ont aperçue. M. Doumic, qui d'ailleurs a parlé de la jeune école avec bienveillance, a dit: « c'est une génération sacrifiée. » Si dur que soit ce jugement, il me paraît juste et définitif.

Certes, il est très honorable pour des jeunes artistes de tenter de rajeunir l'art et de rechercher dans ce but des moyens d'expressions nouveaux. En principe, les efforts de MM. Vielé-Griffin, Kahn, Paul Adam, Remy de Gourmont et de leurs amis méritaient quelque sympathie. Mais s'ils s'égarèrent dès le début, s'ils fondèrent leurs nouveautés sur une erreur manifeste et si leurs

premiers livres le faisaient trop bien voir, c'était le devoir de la critique de signaler cette erreur, de la mettre à nu, de la combattre avec énergie et de sauver toute une génération de jeunes écrivains du suicide littéraire. Elle ne l'a pas fait. Son indulgence mal entendue est un fait hautement regrettable et je ne crains pas de désigner ici M. Brunetière comme l'un des hommes que l'histoire rendra responsable de la perte de toute une génération où certes ne manquent ni le talent ni l'ardeur au travail. Emporté par sa haine de naturalisme, il n'a vu dans la jeune école que ce qui pouvait contribuer à une renaissance idéaliste ; il ne s'est pas assez préoccupé de la valeur concrète du mouvement qu'il louait, il a surtout perdu de vue l'avenir des jeunes écrivains qu'une critique sévère eut mieux servis qu'une bienveillance inconsidérée.

La *Jeune Belgique* n'hésita point à faire son devoir ; mais son influence, limitée à l'étendue de notre petit pays, ne pouvait agir efficacement sur la jeune école parisienne ; elle l'irrita sans la convertir et chez nous, même, il lui fut difficile de lutter contre certaines obstinations et certaines extravagances qui aimaient mieux avoir tort avec la jeunesse française que raison avec nous. Nos prosateurs se séparèrent de nous, mais nous avons la consolation d'avoir sauvé du péril la plupart des jeunes poètes : ceux qui s'adonnent aux douceurs du pseudo-vers libre peuvent, à l'exception du seul Emile Verhaeren, être comptés pour peu de chose et l'on ne voit point que leur groupe fasse des recrues intéressantes.

Poursuivant sans obstacle son évolution, le symbolisme n'avait rien à craindre que de sa propre impuissance. Nous lui avons prédit une vie brève. Des faits récents semblent nous donner raison.

Rien de plus significatif que certaines publications du *Mercure de France*, la principale revue symboliste, rédigée sous l'inspiration dominante de MM. Viélé-Griffin et Remy de Gourmont. M. Pierre Louys y a fait paraître, l'hiver dernier, son *Aphrodite*, roman charmant, tout à fait étranger aux rites du symbolisme. Présentement on y peut lire la *Nichina* de M. Hugues Rebell, dont les premiers chapitres font présager une œuvre alerte et pittoresque dans le libertinage, où l'on chercherait en vain la moindre tare symboliste. On le voit, les symbolistes ne sont plus suivis. La génération nouvelle délaisse leurs systèmes et leurs formules ; elle renie tranquillement les

théories de sa devancière et reprend la tradition française au point où les symbolistes avaient cru la briser.

Et cela n'est point l'œuvre d'un groupe hostile. C'est parmi les écrivains mêmes du *Mercure de France* que se produit la réaction que nous avons annoncée (1). Et il serait difficile de nier que les ouvrages cités n'éclipsent, par leur mérite littéraire ; toutes les productions symbolistes, qui ont paru dans la même revue.

La décadence du pseudo vers-libre n'est pas moins évidente. On revient rapidement des espérances qu'on avait fondées, à tort, sur cette mauvaise conception prosodique. Certes il se trouve encore en province, à Bordeaux comme à Bruxelles, de naïfs jouvencaux qui se nourrissent de vers... à la mode de Kahn, mais ce sont des arriérés. Ils ne sont plus « dans le train. »

Les sentiments de la plus jeune génération ont été très bien notés par M. Ernest La Jeunesse :

« Après quinze ans d'efforts décadents, dit-il, » qu'admirons-nous ? Les *Trophées*, qui sont les » plus classiques des vers, les vers les plus loyaux, » de l'éclat et de la profondeur les plus simples, » sans mystère, sans symbole, sans autre mystère » sans autre symbole que celui de la Beauté. Ah ! » c'est fini de rire ! Regardez les œuvres qui réussissent : ni attache ni tache symboliste ou décadente. (2) »

Regardons, une fois encore, du côté du *Mercure de France* : nous y voyons les plus jeunes d'entre les jeunes poètes se soucier du faux vers-libre comme les peintres de la dernière génération s'occupent du « pointillé » *Aegri somnia* ! Ces cauchemars de malades sont eux-mêmes périmés. Si l'on aperçoit encore de-ci de-là, dans un salon attardé, quelque Luce tout cru, ce n'est guère. De même, la plupart des vers-libristes s'assagissent ; au lieu d'imiter la prose mal typographiée de *Palai*, ils riment à peu près et mêlent à leurs faux vers un nombre considérable de vers réguliers, qui donnent à l'ensemble du morceau un certain rythme, (dont leurs théories ne peuvent se glorifier.) Ainsi dans sa fausse versification comme dans sa prose carnavalesque le symbolisme n'est déjà plus qu'une vieilleries aussi démodée que le

(1) Voir *Jeune Belgique*, t. XIII, 1893, livraison de Janvier : *Déclarations*, et t. XV, 1895, livraison de Décembre : *Quinze années de littérature*.

(2) A noter parmi ces « œuvres qui réussissent » cette même *Aphrodite*, dont le succès extraordinaire confirme singulièrement les paroles de M. La Jeunesse.

naturalisme et pour le Parnasse français l'heure de la revanche va sonner.

Ce pauvre *Ermitage*, un rallié de la dernière heure qui a mal choisi son moment pour passer au pseudo vers-libre, — en est déjà à se défendre, Dieu sait avec quel accent comique! contre les attaques irrespectueuses de quelques très-jeunes gens. On se renvoie des aménités de perruque à crinière et les *Ermites* se sentent obligés d'attester, *coram populo*, qu'ils ont encore quelques cheveux.

Là voilà bien, la vieillesse caduque!...

Il n'est pas jusqu'à certaines manifestations officielles qui ne soient symptomatiques. Presque en même temps, le gouvernement belge a décoré M. Verhaeren et le gouvernement français a décoré M. Viélé-Griffin. Bien que les décorations accordées aux poètes n'aient en elles-mêmes rien d'extraordinaire, celles-ci ont surpris tout le monde, surtout les admirateurs de ces messieurs. Et bien, on se trompait; rien n'était plus naturel et plus normal. C'est le salut aux vétérans qui prennent leur retraite, ou plutôt qui reçoivent de l'opinion leur congé. On les a récompensés de leurs travaux au moment où leur influence commence à décliner. N'est-ce point la tradition de tous les gouvernements? Les adversaires mêmes de MM. Viélé-Griffin et Verhaeren auraient mauvaise grâce à blâmer un acte de courtoisie officielle accompli dans ces conditions.

Au point de vue de la décadence du symbolisme et du faux vers-libre, il importe de considérer aussi l'évolution de M. Henri de Régnier. M. de Régnier est né parnassien; ses premiers *Episodes* en font foi. Entraîné dans le mouvement vers-libriste, il fit à la mode nouvelle quelques concessions qui permirent aux lecteurs superficiels de le considérer comme un émule de M. Viélé-Griffin. C'était prendre l'apparence pour la réalité. Les poèmes que M. de Régnier publie à présent dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans l'*Echo de Paris* ne contiennent, en dépit de quelques irrégularités superficielles, que de véritables vers français, qui n'ont rien de commun avec le pseudo vers-libre. Leur métrique est régulière; si M. de Régnier fait rimer des singuliers avec des pluriels de verbes ou de substantifs, il n'y a là qu'une extension de la rime à l'oreille, laquelle est, au fond, le principe même de la rime française. Les hiatus, sans être toujours heureux, ne brisent pas davantage le vers traditionnel: on connaît d'ailleurs sur ces deux points l'opinion de Banville. Bref, M. de

Régnier, en accentuant son retour vers la tradition prosodique, obéit, ce semble, à l'instinct très sur qui avait inspiré les premiers vers de ce beau et noble poète.

On peut présumer que le Parnasse renaissant honorera M. José Maria de Hérédia de la même déférence respectueuse que le Parnasse de 1866 témoigna à Leconte de Lisle. C'est autour de lui que se grouperont tous ceux qui ont foi en une renaissance de la poésie française. Et ce faisant, ne réaliseront-ils pas l'un des vœux les plus chers de Leconte de Lisle? Nul n'est plus digne, d'ailleurs, de recueillir l'héritage sacré du maître des *Poèmes Barbares* et des grands hommes qui honorèrent en ce siècle la Muse de France; nul n'est plus digne de la mission sainte qui consiste à rappeler sans cesse aux jeunes générations par un grand exemple le culte pur et désintéressé de la Poésie et le respect de ses formes divines. Pour grouper la nouvelle jeunesse parnassienne autour de celui qu'elle honore déjà comme le maître, il ne sera besoin ni de votations puérides, ni de ligue d'aucune sorte; il suffit de laisser agir librement la logique des choses. C'est elle qui a préparé la renaissance à laquelle nous allons assister et qui en assurera le triomphe, pourvu que la jeunesse élue pour la réaliser se montre, par son talent et son travail, à la hauteur de sa tâche.

IWAN GILKIN.

Joseph Rulot, sculpteur.

Après les premières années d'espoir, d'enthousiasme sont venus pour cet artiste les jours anxieux d'étonnement devant l'indifférence du public, de désappointement devant son silence. Puis maintenant, c'est la défiance de soi-même, de son talent, c'est le doute, un découragement immense; bientôt ce sera du dégoût, si la veulerie imbécile, la jalousie inquiète aussi peut-être des confrères, dont il est victime ne font place à l'admiration à l'estime auxquels lui et son art ont droit.

Ce qui étonne c'est que ce soit en Wallonie, à Liège que soit méconnu celui qui est digne d'être un maître, dont le tempérament et l'esthétique sont adéquats absolument à sa race.

Le père de Joseph Rulot, sculpteur ornementaliste, destinait son gamin à l'ébauchoir d'artisan: c'était une aisance bourgeoise assurée. Mais, requis par

de plus radieuses visions de beauté, l'enfant voulait dessiner, peindre. Dans l'atelier paternel, ce n'étaient pas les modelages qu'il y voyait, qui le sollicitaient, mais il crayonnait, il barbouillait. Il passa des heures à lire à voix haute, pendant qu'œuvrait son père, des livres de longue haleine : récits de voyage, *Monte-Cristo* et d'autres. Le mouvement surtout, la vie hantaient sa jeune imagination : lorsqu'il lut la *Révolution* de Thiers, il sauta les pages pour ne s'arrêter qu'aux batailles, aux faits, aux tumultes...

Un jour il fit son coup d'état. Au mépris des ordres paternels il sacrifia l'école à l'académie. Dès lors sa vie fut décidée : toute d'épreuves, mais toute d'enthousiasme.

Une atavique prédilection peut-être, l'induisit à abandonner la peinture. La conception, puis la réalisation sous une forme plus immédiate de ses rêves lui firent modeler ses premières figures. Aujourd'hui, Rulot n'a plus jamais un pinceau à la main.

Très fervent, il a le culte des Maîtres ; très bon, il a l'espoir d'un amour universel de la Beauté et de tous les disciples de son culte.

Son ambition ? Qu'on l'aide à glorifier par son art ceux qu'il voudrait qu'on admire comme il les admire.

Ses dieux ? Michel-Ange, Rembrandt...

Ses lectures ? Il a lu tous les livres. Tous les livres qu'il faut lire. Et de cette culture littéraire savamment guidée au début par un vieil ami très lettré il a gardé une personnalité, qui fait que son art est avant tout intellectuel et synthétique.

Il subordonne l'objectivité des attributs banals dont on affuble toute idée générale à l'expression amplifiée d'un vaste point de vue qu'il conçoit, qu'il raisonne minutieusement avant de le représenter. De cette prédominance accordée au fonds, au mobile, au raisonnement de son œuvre vient la préoccupation — encore que ceci soit d'instinct et non de procédé — de n'agir par l'outil qu'au service de l'intelligence et de l'âme, de n'interpréter jamais qu'un rêve, une vision, une pensée. On ne dira pas devant une figure de Rulot : elle est triste ; mais on comprendra qu'elle incarne la Douleur. Un de ses héros n'est pas gai parce que sur son visage il a imprimé des rires, mais il a ainsi façonné ce personnage parce que dans son esprit il devait représenter la Joie.

Il faut voir les œuvres de Joseph Rulot pour ressentir toute l'impression qui en émane. Bien

qu'arrivé au tournant de la quarantaine, le sculpteur a peu produit. L'inertie, le dédain qui l'ont découragé sont une des causes de la pénurie d'œuvres que l'on peut admirer. Mais que d'espoirs, et superbes, que de projets, et grandioses, le hantent !

Après concours furent admises ses maquettes pour le monument que la Wallonie veut ériger au chansonnier Defrecheux, pour celui que Liège réserve à César Franck. Mais les souscriptions ne couvrent pas les fonds nécessaires.... Ah ! s'il s'agissait d'exploiter un vélodrome ou un nouveau beuglant !

Le plus souvent Rulot se confine pour créer dans une dédaigneuse et hautaine intimité. Il y a peu de temps il avait travaillé à un *Sisyphé* ; le héros acharné à sa pierre peinait d'ahan. A ses pieds un groupement de personnages symbolisait la Vie, ses douleurs, ses déboires, l'éternel, l'infini recommencement de tout ; Rulot, après avoir noté dans la terre toute la douloureuse philosophie de ce rêve, détruisit cette ébauche. De tout le motif il ne reste, et abimé encore, que le *Sisyphé* principal que j'ai pu voir.... Quels regrets j'en ai gardé de la perte de l'œuvre entière !

Et souvent ainsi, après des moments d'enthousiasme qui lui font concevoir, entamer des choses superbes, Rulot cesse de travailler, anéantit ce qu'il a fait, ne réalise pas matériellement son idée et amèrement se décourage : « A quoi bon ?..... »

J'ai vu dans son atelier haut perché de la rue de l'Université, si reclus, si calme, en ce plein centre bruyant de Liège, une *Libre-Pensée* presque achevée. Ici encore toute la synthèse est dans l'attitude. Et c'est bien un art intellectuel avant tout, pour lequel le métier, l'outil sont au seul service de l'idée, qui a réalisé une telle figure. Les deux profils sont dissemblables absolument, d'une dualité qui rend à la fois le calme, la sérénité, la foi peut-être d'une part, et cela par un geste planant, presque bénissant du bras, une ligne qui s'incurve douce et comme apaisée ; — et d'autre part l'énergie, l'assurance, la volonté farouche. Mais l'homogénéité de la statue ne souffre en rien de ces deux oppositions de gestes qui se complètent, semble-t-il, au contraire.

L'émativité très humaine, l'absence de tout mysticisme vague ou de tout symbole tortueux, la psychologie enfin de son art se révèlent intensément à qui a pu admirer les cartons préparés pour un prochain album de planches encadrées de texte

par Charles Delchevalerie et consacré à glorifier l'œuvre magistrale de César Franck. Ces planches sont inspirées par le Prologue et les huit Béatitudes. Elles seront dignes de la musique grandiose par laquelle le Maître paraphrasa le poème le plus nul, le plus vide autant que faux de sens et banal qui provoqua ces superbes symphonies.

Pas de dessins encore ; rien que de vagues coups de crayon sur des morceaux de papiers, des chiffons parfois, le tout à la diable ; des notes manuscrites même souvent et surtout tout un plan magnifique, d'une conception étonnamment vaste sont la charpente de cette œuvre magistrale. Il faut avoir entendu Rulot, un morceau de carton à la main sur lequel ont été griffonnés quelques silhouettes, quelques groupements de personnages à peine ébauchés, et vous expliquant ce projet de l'une des planches : à l'avant-plan l'Humanité souffrante, toute une douleur rendue par des gestes las, en une tonalité sombre, un grouillement presque informe de misères, puis, dans une clarté la venue en cortège des huit Béatitudes précédant le Christ qu'entourent des anges. Pas de lyre, de sceptres, de larmes, d'ailes ou de couronnes allégoriques, tous ces poncifs des rébus coutumiers, mais rien que des attitudes, de la lumière, de l'obscurité, de la Vie surtout.....

Et la voix chantante de l'artiste, sur les intonations un peu trainantes aux chutes des mots de son doux parler de Liégeois, explique ces informes dessins, les anime, les fait vivre. Ses clairs yeux adoucis d'un cerne de souffrance entrevoient des rêves de splendeurs, son teint pâle comme du lait semble s'illuminer.....

L'œuvre décidément sera superbe. Puisse-t-elle attirer l'attention, commander l'admiration que mérite Joseph Rulot !

PAUL ARDEN.

La Rose des Dunes

A Robert Cantel

La mer pâle et grise, la mer
Sous le grand brouillard monotone
Allanguit mon cœur que l'automne
Dévaste de son spleen amer.

Rose des dunes, fleur divine !
Dans le sable épais que les flots
Bordent sans fin de leurs sanglots,
Charme caché, je te devine !

Et nul ne saura quel bonheur
M'emplit d'une joie infinie
Depuis que ma rose bénie
Fleurit l'automne de mon cœur.

IWAN GILKIN.

L'Exposition du SILLON

(Deuxième article)

On serait presque tenté de se montrer sévère envers M. Blicck, à cause même du talent dont il fait preuve. Les lauriers de M. Gilsoul empêchent M. Blicck de dormir ; en quoi ils ont tort. Que le jeune artiste, sans plus s'en inquiéter, en fasse un bon bouillon et se repose tranquillement. M. Gilsoul qui débuta, il est vrai par un coup d'éclat, n'est plus à imiter. Les effets faciles de *Nocturnes* qu'il obtint en maçonant ses toiles à coups de truelle, ne doivent pas tenter M. Blicck. On a trop vanté la puissance de M. Gilsoul, ce qui l'a conduit à l'exagération. A vouloir paraître toujours vigoureux, on en arrive souvent à ne se montrer que brutal ; pas n'est besoin d'énormes placards pour donner l'illusion de la force harmonieuse.

Souvent M. Blicck force la note, et devient violent en voulant déployer tout son talent ; qu'il lui mette une bride et retienne sa fougue juvénile. Il veut peindre largement, c'est fort louable ; mais qu'il se garde d'appliquer aux tableaux d'appartements un procédé de peinture décorative. La couleur déborde le cadre et l'effet général devient alors désastreux ; les tons ne correspondent plus entre eux et l'on a devant soi une mosaïque barbare sans aucune unité. Félicitons toutefois M. Blicck du sentiment poétique de la nature qu'il a su réaliser dans quelques-unes de ses œuvres, comme dans *Saint-Cloud* et *Notre Dame de Paris*.

Ce sentiment nous le retrouvons encore chez M. Paul Verdussen, servi cette fois par un pinceau plus discipliné, apte surtout à rendre la douceur mélancolique d'un crépuscule, ou la légère fraîcheur d'un matin. M. Verdussen soigne surtout les avant-plans au détriment du fond et même parfois des plans secondaires. La perspective aérienne, si nécessaire dans un paysage, n'est pas toujours observée. Je n'en veux pour preuve, que le meilleur tableau de son envoi, *Journée d'Automne*. L'étang et la lisière du bois sont admirablement traités, mais il n'en est pas de même de la forêt qui borde l'extrémité de l'eau, elle est massive quoique décolorée ; cela manque de transition. Nous nous permettons aussi d'attirer l'attention de M. Verdussen sur les ciels ; ils sont souvent sans profondeur et sans dégradation. Un peu d'air s. v. p.

M. Bernier est un dessinateur émérite qui sait tenir tête à tout un attelage. Son charroi de betteraves à une fière allure ; les chevaux sont peints avec vigueur. Mais s'il est nécessaire que, dans un tableau, il y ait un centré lumineux où doivent aboutir tous les effets, il ne s'en suit pas qu'il faille délaisser complètement les accessoires. M. Bernier n'a fait attention qu'aux chevaux ; quant à la terre et au ciel, il les a brossés avec trop de désinvolture. Aussi, nous préférons ses vaches qui font bien mieux corps avec l'ensemble. A signaler aussi, de M^{me} Jenny Bernier-Hoppe, une toile douce et rêveuse : *Jeanne la Gardeuse*.

Les clairs de lune réussissent fort bien à M. Fern. Delgouffre. Il manie avec légèreté et délicatesse le pinceau de martre ; les demi-teintes rosées et nacrées plaisent à son âme tendre et songeuse, et l'on devine tout le plaisir qu'il ressent à caresser la toile. Ces mêmes qualités se retrouvent dans son *Étude pour portrait*, où il a soigné l'étoffe soyeuse avec le souci que devait avoir un Miéris ou un Terburg.

Nous mettrons M. Toussaint en garde contre sa trop grande habileté. Il possède à un haut degré ce qu'on appelle en argot du métier, le *chic*, c'est-à-dire la facilité d'improviser sans observer la nature. De là souvent un manque de sincérité qu'il rachète heureusement par des dons de coloriste très personnel.

M. Bartholomé au contraire est un observateur, parfois un peu lourd encore, comme dans ses pastels, mais plus fin et plus délicat dans ses aquarelles.

Les paysagistes sont encore représentés au *Sillon* très honorablement par MM. Gouweloos, parfois un peu confus, Mathieu dont malheureusement la dureté choque l'œil et Moerenhout qui brosse aussi, avec beaucoup d'entrain, des natures mortes hautes en couleurs, et qui s'est plu à refaire sous le nom de *Victime*, un christ d'Holbein revu déjà ailleurs. N'oublions pas M. Félix Denayer qui est hanté surtout par les défauts de M. Frédéric, mais dont le dessin a une certaine grâce, ni M. Smeers dans ces études de nu, ni M. Jacquotte dont une estacade au clair de lune ne manque pas de caractère.

MM. Coulon, Flasschoen, Mignot, Meunier exposent, qui des dessins, qui des affiches, qui des aquarelles sans trop de prétentions.

Quant à la sculpture elle a pour représentants M. Marin qui vient en tête avec une statue de Saint-Pierre et d'autres œuvres de mérite, M. Louis Mascré, plein de promesses et M. de Haan qui expose un petit bronze charmant.

VALÈRE GILLE.

Les tendances idéalistes du roman actuel

(Suite)

Le *Journal des Goncourt* est un répertoire complet de documents humains. Tout romancier tient un journal de ce genre où il écrit les trouvailles de sa journée. De coutume il le garde caché avec autant de soins que les Goncourt mirent de soucis à publier le leur. Pour écrire un roman, il s'agissait d'assembler, sur un sujet donné, les notes les plus nombreuses car l'abondance des documents servait de gage aux mérites du livre. M. Albert Giraud, dans le n° 26 de cette Revue, mit en évidence avec une grande justesse, le rôle que joua, dans l'œuvre des Goncourt, le document ainsi entendu. Le roman devenait une simple enchaînement d'anecdotes. L'écrivain, au lieu de condenser sa matière, reprisait de menues observations. Comparez, pour juger de la dissemblance de leurs méthodes, deux livres traitant un même sujet : *Les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet et *Le crépuscule des dieux*, d'Elémir Bourges. Daudet assemble des détails saillants et pittoresques. L'action se développe sans péripéties concentrées et les personnages vont à vau la vie, déviant sans cesse sous des heurts imprévus; de sorte que le roman, mi-sarcastique et mi-dramatique, paraît être un développement chatoyant du carnaval à Venise de *Candide*. Elémir Bourges, voulant peindre de même la déchéance d'une maison princière, a prêté à ses héros un cadre d'une ampleur gigantesque et presque fabuleux qui leur convient. Il a élargi son sujet en l'envisageant dans ses origines et dans ses portées lointaines. Il ne s'agit plus, comme dans *Les rois en exil*, de la banboche de quelques princes, mais du dogme même de la majesté souveraine qu'Elémir Bourges nous montre, dans son œuvre trop peu connue et si belle, en proie à la décadence de l'histoire et au rongement des vices. La lecture des *Rois en exil* met en lumière combien l'emploi du document encombre une œuvre de détails oiseux. Elémir Bourges ne dédaigne point de scruter l'âme des hommes et leurs agissements mais il médite sur les résultats de ses recherches, condense et ordonne ces dernières, et fait comme le fondeur qui coule plusieurs métaux disparates en un seul bronze sonore et resplendissant.

Le document humain eut une vogue passagère. Le travail des lettres exige de celui qui s'y livre une vie calme et la poursuite des documents ne se peut faire qu'au préjudice des habitudes studieuses et du repos. Toutefois la présomption de juger du mérite d'un livre à la mesure des documents qui y sont entrés persistait toujours, présomption aussi fautive que celle d'apprécier une maison non d'après son architecture mais d'après la masse de ses moellons. Les romanciers trouvèrent plus aisé de prendre leurs documents dans les ouvrages et les manuels de médecine. Ainsi naquit le roman d'érudition. Tous les livres de J. K. Huysmans appartiennent à ce genre; ils sont, il est vrai, relevés par une langue rare et savoureuse. Nous nous dispensons de parler d'une multitude d'autres volumes où furent traités les sujets jadis réservés aux cliniques des hôpitaux. *L'agité*, d'Auguste Germain, qu'il me souvient d'avoir lu sans grand plaisir, est un cours minutieux et complet de pathologie mentale. Cette tendance, vite outrée, fit choir le roman dans le goût des monstruosité; car il est surprenant de constater combien, dans l'histoire littéraire, malgré la diversité des talents, les effets s'engendrent selon des lois impérieuses. Fatalement l'art, après avoir épuisé les ressources vulgaires de la science, devait lui emprunter les cas les plus exceptionnels et exagérer encore leurs singularités. Mais, dans cette marche, le roman aboutissait à une impasse. Il est malaisé de poursuivre la voie où s'aventura Huysmans en écrivant *A rebours* et *Là bas*. Le retour à un autre point de départ s'imposait et, après avoir délaissé le document humain, épuisé le document scientifique, les romanciers se tournèrent vers la morale, la religion et la philosophie. Bien que ce dernier mouvement parût réagir contre le précédent, il ne faisait cependant que continuer une tradition. Durtal, dans *En route*, — car nous suivons ici Huysmans pas à pas —, a beau tendre à un catholicisme exalté, il est conduit à la foi par la même recherche d'émotions rares et par le même dégoût de la vie qui animaient déjà des Esseintes et Gilles de Rais. Mais, cette fois, satisfaisant des souhaits que rien n'avait assouvis, l'érudition servit à dégager de consolantes splendeurs et des vérités bienheureuses.

Le souci scientifique domine encore chez les Rosny. Il prête à leur style une allure gourmée, une raideur pédante fort déplaisante, à mon gré. Mais chacun de leurs romans, dans son ensemble, s'inspire d'amples pensées dont on peut retrouver l'origine dans la philosophie d'Auguste Comte. A l'exemple du maître positiviste, sans être cependant partisans du nouveau culte que celui-ci voulait instaurer, les Rosny considèrent l'homme comme impérieusement soumis à une religion naturelle qui, au prix de son bonheur, lui commande la bonté et la charité. Établissant de tels dogmes, dont tout homme porte la sanction en sa conscience, les Rosny s'inspirent d'eux et s'en servent pour étayer leurs romans. *Daniel Valgrawe* peut être assimilé à un problème de morale, les personnages sont ses facteurs et l'intérêt réside en sa solution. Cette dernière constatation suffit à faire valoir la différence entre ce roman et les romans naturalistes. Chaque volume des Rosny, — en exceptant les récits préhistoriques, — est un problème dont il serait, si leurs romans n'étaient déjà si nombreux, aisé de faire la nomenclature.

Ces problèmes prouvent que les Rosny ont médité sur de nombreux cas particuliers dont ils n'ont voulu mettre en relief que le côté universel. Ainsi *Marc Fane* nous décrit le tourment de tous ceux qui, pauvres et épris de quelque idéal, art, littérature ou politique, sont contraints, pour vivre, à une besogne servile et absorbante. *L'indomptée* nous montre les luttes de la femme voulant, dans la société contemporaine, sauvegarder à la fois son indépendance et sa dignité. Voit-on l'importance prise ici par la synthèse à laquelle se subordonnent tous les détails? Le document humain, dans sa conception pré-

mière n'existe plus. Tandis que les écrivains naturalistes s'attachaient surtout à ce que la vie offrait d'imprévu, de rare, de particulier, les Rosny dans leur souci de la philosophie, font ressortir seulement ce qu'elle présente de général.

Il importerait de parler, à cette place, de Paul Bourget. Il part du scepticisme de Renan, du déterminisme de Taine et du dilettantisme qui résulte de ces deux influences pour aboutir, au dénouement de chacune de ses œuvres, à des pensées nettement catholiques. Son doute confronté avec les drames de la vie et avec les exigences de notre âme, perd son allure dénigrante et analytique pour devenir méthodique, et Paul Bourget affirme finalement les vérités dont auparavant il fit table rase.

Le second caractère du roman contemporain est la puissante individualité de ses personnages. Ils ne sont plus des êtres tels que les concevait Émile Zola, paraissant eux-mêmes un élément de la nature et agissant à la manière des flots que les vents échevèlent sans qu'ils puissent se mouvoir si rien ne les pousse. Ces êtres, dépossédés de toute volonté, brutes parfois splendides, n'avaient d'autres mobiles que ceux qui résultaient de l'effrènement de leurs instincts. Les hommes qui s'élèvent et dominent sont des bêtes de proie, non des intelligences d'élite. Cette manière de concevoir l'âme résultait d'un déterminisme rigoureux. Les Rosny, tout en prêtant une importance très grande à la race dans la constitution des tempéraments, attribuent à leurs héros une raison toute-puissante qui n'abdique devant aucun despotisme, ni celui des passions ni celui des événements. Les drames que nous présentent les Rosny ont pour champ la conscience et, en elle, les tendances à la charité et aux dévouements prévalent toujours contre les vellétés mauvaises (*Daniel Valgraive, l'Impérieuse bonté*). Selon ces écrivains, l'âme a toujours des bases inconscientes, des instincts et des sensualités cachés aux profondeurs de la chair, mais l'homme connaît les résultantes de ces forces contraires et la raison, gardant toujours la vue du bien, se détermine en sa faveur. De la raison naît encore une lucidité qui permet à tous les personnages de juger, avec assurance, ce qui se trame en eux-mêmes et en autrui. Cette dernière qualité exclut des œuvres des Rosny l'adultère, lequel suppose, chez le mari et l'amant, l'aveuglement et la duplicité. A ce dernier égard, l'attitude de Daniel et de Clothilde, sa femme, dans *Daniel Valgraive*, l'attitude de Dargelle et de Jeanne dans *l'Impérieuse bonté* doivent être présentées en guise d'exemple.

La prééminence de la raison et de la volonté a modifié la structure du roman. Zola, dans son étude sur Stendhal, fit à ce dernier le reproche d'avoir, — dans la scène célèbre où Julien Sorel, assis au crépuscule auprès de Mme de Rênal, lui saisit la main, — passé sous silence les molles effluves du soir et les tiédeurs de cette heure voluptueuse qui devaient être de complicité avec Julien Sorel dans ses vellétés amoureuses. Ce reproche est erroné, puisque l'homme, à la manière dont Stendhal le concevait, n'obéissait qu'à sa seule volonté. Les Rosny pourraient, si Émile Zola s'en avisait, encourir le même reproche et, pour les mêmes raisons, le reproche serait injuste. Toutefois, les Rosny tiennent compte du décor et ces derniers, de coutume, sont d'une grande richesse de peinture. Mais, pour qu'entre le personnage et le décor il y ait, malgré leur indépendance réelle, un rapport qui légitime leur double existence, les Rosny usent d'un procédé très habile dont l'éclaircissement exige quelques détails. Si vous êtes en présence d'un paysage, sa vue fera naître en vous une série d'idées involontaires s'enchaînant de manière très capricieuse. Ce sont des souvenirs rappelés du fond du passé par le tableau qui frappe vos yeux. Ces idées se relient entre elles par des affinités occultes et, tantôt joyeuses, désolées ou sentimentales, s'accompagnent en vous d'un état d'esprit qui leur correspond. Ce phénomène est

décrit par les Rosny et toujours vous trouverez, à la suite d'une page descriptive, un paragraphe où sont notées ces associations d'idées. C'est par souci de la vérité psychologique que les Rosny s'attardent à décrire ces menus faits intimes dont la plupart du temps vous ne prenez pas conscience. Ensuite, sans presque les considérer, le personnage du roman se détermine à agir. La description, malgré la place importante qui lui est encore laissée par les Rosny, devient de la sorte secondaire, tandis que Zola et les Goncourt faisaient d'elle le fond et parfois le sujet même de leur œuvre.

Il nous plut de mettre en relief ces tendances nouvelles dont le dernier terme n'est pas encore atteint. Il n'existe pas d'école idéaliste, car, s'il y a quelques rapprochements à faire entre les allures d'esprit de Huysmans, de Rosny, de Bourget, auxquels peuvent se joindre Paul Margueritte et Paul Adam, aucun d'eux n'a pris l'attitude d'un maître. Tous écrivent sans se préoccuper d'imposer leur manière de voir. Il me paraît que leur indépendance rend plus éloquente encore la communauté de leurs tendances. La voie qu'ils suivent ouvre à l'esprit de splendides horizons. On a trop parlé, ces derniers temps, d'une anarchie qui n'existe guère. Au contraire, le mouvement littéraire continue à se manifester par des œuvres saines et fortes qui se rattachent à une tradition non interrompue. Nous tendons de jour en jour à des conceptions plus larges, plus hautes et à des vues plus synthétiques. LÉON PASCHAL.

Les Entraves

Drame en 3 actes par Richard Ledent
(Bruxelles. — Paul Lacomblez, éditeur).

Ceci est un livre de volupté. Malgré tant de souffrance, toute une cruauté qui sépare deux cœurs faits pour s'aimer, malgré tant d'inexorable fatalité qui chasse loin l'une de l'autre ces âmes de sympathie, c'est de la volupté surtout qui émane de ce poème; les pleurs ont des apaisements, les désespoirs des consolations, il y a de la tendresse et de la câlinerie même; il pourrait y avoir des cris, des sanglots, mais ce sont des soupirs des larmes seulement que l'auteur a voulu.

Tu es la chanson de ma chair, dit Mariel à Reine et c'est frôleur comme une caresse, la douceur des mots qu'il murmure. Mariel, c'est le bel éphèbe qui a épousé Marceline contre le gré des parents de la fillette. Celle-ci, que l'on avait fiancée à Wilfrid a dû s'enfuir de chez elle avec son époux. Une enfant lui est née. Voilà trois ans de cela, et rude, le vieux Martial n'a point pardonné à sa fille. Le ressentiment de la mère a faibli, elle est prête pour l'oubli. Reine, la sœur de Marceline, va chez les jeunes époux. Toute une attirance la rapproche de Mariel; lui, n'hésite pas à faire l'aveu, il tend les bras, les lèvres vers elle, qui résiste, se domine, reproche à Mariel d'oublier qu'il ne peut-être jamais qu'un frère pour elle et lui rappelle que Marceline et leur enfant, leur maison doivent seuls occuper son cœur:

*Il est là le bonheur où le charme a tremblé
Sous le vent orangeux de ton désir impie.*

Mais Mariel s'exalte: *Le désir, c'est la vie!* il supplie, il conjure, hasarde un baiser; repoussé, il s'égare, saisit Reine dans ses bras, l'entraîne malgré elle et Marceline qui surgit à ce moment voit l'affront, son malheur immense et tombe dans le sentier. De cette douleur elle devra mourir.

Martial, le père n'a pas voulu pardonner encore, même de vant l'imminence de l'agonie.... Pourtant, sa femme a pleuré, supplié,

*Ouvre la porte puisque l'homme
Ne vaut que par son âme*

Rien ne le fléchit, lorsque paraît Nise, l'enfant de sa fille mourante, Martial est enfin vaincu, son cœur s'ouvre et il ne se dérobe plus à l'attendrissement.

Marceline revient au logis paternel et s'éteint entre les bras de sa mère.

Reine vit dès lors, dans la torture de son souvenir cruel. Elle a gardé au cœur le remords de cet instant funeste qui a tué sa sœur. Hallucinée, elle ne peut résister à avouer à sa mère ce qui se passa entre elle et Mariel. Car lorsque Ludwine ne considère plus en Mariel qu'un étranger et décide de lui fermer la porte, de le chasser et de garder son enfant :

*Mariel partira comme il vint parmi nous,
seul....,*

alors Reine s'épouvante, ne voit de possible pour éviter la terreur de cette fin que l'aveu de l'évènement fatal : le baiser coupable de Mariel, la survenue de Marceline, puis sa mort.

Mais Martial, le père, a entendu ces dernières paroles. Sa haine se réveille. D'un coup de feu il tue Mariel. Et Reine n'a qu'un mot devant ce trépas, un mot de désespoir : *Je l'aimais ! je l'aimais !*

Puis, « avec des yeux de folie », elle regarde au dehors l'eau d'un étang, sort de la pièce et disparaît dans la forêt.

Malgré tout ce que cette action peut offrir de terreur et de tristesse, Richard Ledent a su éviter l'écueil du « mélodrame ».

Et c'est de ce souci que je lui sais le plus de gré.

Les morts tragiques de l'issue de la pièce elles-mêmes ont gardé comme un apaisement, une grandeur bien plus émouvante que les vulgaires contorsions, le fracas, les cris auxquels on se complait communément.

Je disais au début que c'était là un poème de volupté. Jusque dans la mort de Mariel il y a une sérénité, presque une sensualité. C'est bien là la vraie *mort d'amour* des lyriques ; tout est loin, invisible pour cet amant : Reine seule le requiert. Marceline morte, assis sur un banc, c'est à Reine qu'il rêve. Martial qui s'approche ne l'inquiète point. Et s'il est triste, c'est parce que Reine reste farouche pour lui. Et lorsque le coup de feu l'atteint, « il glisse doucement à terre », toujours calme, heureux peut-être, en l'instant suprême, d'être mort pour elle.

Le reproche que je ferai à Richard Ledent, c'est de n'avoir pas eu assez de confiance en la persuasion d'oubli et de pardon que devaient ancrer dans l'âme du père rude et sévère, l'insistante bonté de sa femme, la sympathique infortune de sa fille. Ils nous sont tous si chers, si bons, si tendres, ces personnages ! Mariel lui-même, s'il faute, s'il s'égare, qui de nous lui en voudra ? Il aime, et c'est assez pour le justifier. Il aime, et nous le plaindrons plutôt que de le blâmer. Et plaindre c'est presque chérir, Martial lui-même, l'auteur l'a voulu bon, capable d'affection aussi, il lui a donné un cœur comme aux autres puisqu'il finit par lui faire pardonner ? Dès lors, pourquoi ne pas le rendre plus beau encore, sympathique entièrement et pourquoi recourir au subterfuge de l'enfant pour vaincre de derniers ressentiments ? Pourquoi Ludwine n'a-t-elle pas eu des accents assez persuasifs, des mots assez touchants, pourquoi Reine en intervenant n'a-t-elle su fléchir ses résistances ? Somme toute, tel qu'il est, Martial se laisse attendrir par une caresse de l'enfant, alors que l'agonie de sa fille le laisse inébranlable ?

Ces trois actes, au demeurant, m'ont laissé une impression de charme et aussi de vie, de volupté — sur ceci j'ai insisté — très intense et délicieuse.

On peut apprécier diversement le mode de facture adopté par l'auteur ; mais ce que personne ne pourra lui refuser, c'est le mérite d'être vraiment un poète, de parler une langue chaleureuse, d'avoir des délicatesses exquises, de ces mots qui laissent rêveurs. Celui qui écrit des vers comme celui-ci, entre tant d'autres :

Ah ! les enfants devraient rester petits enfants

ne doit pas craindre qu'on l'accuse jamais d'aligner des phrases inégales par souci d'originalité ou de scinder de la prose pour paraître échelonner des vers.

Richard Ledent a fait sincèrement belle œuvre de poète.

PAUL ARDEN.

Memento

A L'ŒIL DROIT DU « MERCURE ». On lit dans le dernier numéro du *Mercury de France* (octobre) une lettre de M. Maurice Le Blond, dont voici quelques extraits :

Après M. Edmond Lepelletier, de l'*Echo de Paris*, voici que M. Francis Viélé-Griffin, dans le dernier *Mercury*, m'accuse à son tour d'injustice. Et le poète, qui est moins catégorique, nous accable même, en passant, d'amabilités et de compliments. Tout cela est délicieux, mais quelle polémique pleine d'équivoques ! Dans mon article : *Le Droit à la Jeunesse*, j'avais exposé fort simplement les revendications de la toute jeune génération littéraire, j'avais opposé leurs tendances aux œuvres, ou, pour être plus juste, aux tentatives de nos aînés, j'avais eu quelques boutades pour ceux-ci, et cité enfin les purs et nobles poètes que nous comptons dans nos rangs. M. Viélé-Griffin nous a répondu par des questions de calendrier. C'est un argument que nous avons omis, puisque quinze ans d'âge nous séparent du poète des *Cygnes* et vingt ans, au moins, de M. Moréas. Mais combien, Monsieur le directeur, nous eussions préféré à ces futilités, indignes de votre grande revue, une discussion d'art passionnée, une réfutation de nos croyances.

Suivent un peu éparses les phrases suivantes.

« M. Viélé-Griffin se voue de préférence à des questions de personnalité ».

« Qu'on cesse enfin les ironies à l'égard des plus jeunes poètes ».

« Cessez enfin votre silence systématique ».

Là, quand nous disions que les vers-libristes et les symbolistes du *Mercury de France* commencent à n'être plus suivis par la jeune génération !

Le reproche de « silence systématique » est assez piquant. On sait d'ailleurs que ce silence constitue la tactique préférée des rédacteurs du *Mercury*. Plutôt que de répondre à nos critiques du faux vers-libre, cette publication a biffé un beau jour la *Jeune Belgique* de la liste des revues dont elle daigne s'occuper. M. Robert de Souza, dont nous eûmes le mauvais goût de critiquer nous ne savons plus quel article, observe fidèlement la consigne. La *Revue des revues* de M. Finot ayant confié naguère une paire de ciseaux à M. Remy de Gourmont, le même silence nous y atteignit tout à coup. Nous nous en sommes doucement fustigé la paupière, n'attendant rien du tout, d'ailleurs, des réclames de ces messieurs. Mais si ça peut consoler M. Le Blond...

A PARTIR du mercredi 7 octobre, le Théâtre du Diable-au-Corps, élargissant encore son programme et mettant à profit le succès croissant qui attire à chacune de ses soirées un public avide de distractions intellectuelles, donnera, dans un but généreux d'initiation, lecture d'un ou deux morceaux purement littéraires, judicieusement choisis, sans parti-pris d'école, dans l'œuvre considérable et pour ainsi dire ignorée des littérateurs et poètes belges actuels. Dans les premiers inscrits, citons MM. Albert Giraud, Théo Hannon, Fernand Severin, Maeterlinck, Verhaeren, Iwan Gilkin, Francis de Croisset, etc.. etc.

Nul doute que cette innovation soit accueillie avec empressement par le public assidu aux soirées récréatives et artistiques du Diable-au-Corps.

Bibliographie

M. MONTÉGUT : Le Geste ; roman de mœurs. — A. RICARDOU : La Critique littéraire. — A. SILVESTRE : Contes au gros sel. — A. PICARD : Chrétien ou Agnostique. — PHILIPPE GILLE : Causes du mercredi. — PAUL VERLAINE : Chair ; dernières poésies. — MARY SUMMER : Le Roman d'un académicien. — X. DE MAISTRE ; Correspondance inédite.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES

d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Euts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

En souscription à la même librairie :

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes, par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 francs.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 41

24 octobre 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Aglavaine et Sélysette.
FRANCIS DE CROISSET. — Portrait d'enfant.
L. A. DU CHASTAIN. — Cours de diction (Maurice Chomé).
LÉON PASCHAL. — L'Essor (Paul Margueritte).
ROBERT CANTEL. — Au Sillon (Conférence de Fernand Khnopff).
N. L. — La Quinzaine musicale.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha!, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol.	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalet</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition.	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur.	6 00
— Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i>	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i>	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Livres de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i>	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Aglavaine et Sélysette.

Depuis qu'il a plu à M. Octave Mirbeau de faire à l'auteur de *la Princesse Maleine* ce que l'on pourrait appeler, non le coup du père François, mais le coup du vieux Will, il est presque impossible à un écrivain belge d'exprimer, sur l'œuvre et le talent de M. Maeterlinck, un avis sincère. Comment le faire, en effet, sans courir le double risque de passer pour un confrère envieux et de désobliger M. Mirbeau, à qui la littérature française en Belgique doit assurément quelque gratitude? Le premier risque est de ceux que l'on finit, après quelques années de critique dans notre charmant pays de butors, par courir avec une inaltérable indifférence; mais le second, certes, a dû faire rentrer plus d'un jugement dans l'encrier. Le moyen, en effet, — je vous le demande, — d'examiner le cas de notre Shakspeare suppléant sans être amené à insinuer, sinon à proclamer, que M. Mirbeau est un esprit faux, agaçant et sympathique; qu'il ne comprend rien, soit à Shakspeare, soit à M. Maeterlinck, voire à tous les deux; et qu'il y a des succès trop lourds, dont, à moins d'avoir du génie, on reste, jusqu'à la fin de ses jours, la cariatide écrasée? Mettons, si l'on veut, que l'insinuation soit faite, et le double risque, couru. Tant pis pour les hypocrites qui feront semblant d'être scandalisés par ma franchise: se taire, c'est parfois mentir; et le jour où le silence commence à ressembler au mensonge, il convient de le rompre par respect pour soi.

Je laisse donc Shakspeare, M. Mirbeau et l'insupportable séquelle des snobs qui sont, si je puis employer cette métaphore sans donner des démangeaisons à mes lecteurs, les parasites du succès. M. Maeterlinck n'est responsable que de son œuvre.

Aglavaine et Sélysette, comme tous les drames de M. Maeterlinck, est une œuvre fort simple. Elle est même encore plus simple que ses aînées. Le dramaturge, — si dramaturge il y a, et c'est ce que nous discuterons, — ne prend plus même la peine de déterminer le lieu de la scène. Il ne nous dit plus que le drame se passe dans une Hollande chimérique, où de sentencieux vieillards, vêtus comme le roi de carreau ou le roi de pique, pleurent sur de légendaires petites filles aux cils verts et à la chevelure miraculeuse, entre des nourrices au parler contemporain et des sœurs de charité empruntées à la vie réelle. Le drame se passe où vous voulez, dans un château près de la mer, à condition que le château soit pourvu d'une tour. Non seulement le drame se passe où vous voulez, mais quand vous voulez: hier, aujourd'hui ou demain. Et les personnages, personne ne sait qui ils sont, ni d'où ils viennent. Leur passé nous est caché. Il faut nous contenter de savoir que Méli-grane est une vieille femme paralysée; Yssaline, une petite enfant; Aglavaine, une belle jeune femme; Sélysette, une belle jeune fille, et Méléandre un beau jeune homme, qui aime la belle jeune femme sans pouvoir se détacher de la belle jeune fille, sa fiancée.

Si les noms inventés par M. Maeterlinck n'avaient une étrange et grave beauté, peut-être reprocherait-on au poète de n'avoir pas dit plus simplement: la grand' mère, la jeune femme, la jeune fille, le jeune homme, l'enfant. Ce serait logique. M. Maeterlinck, en effet, n'obéit pas à son seul caprice en élaguant le drame de toutes les indications de temps et de lieu, en nous présentant des personnages privés de toute particularité physique ou morale. C'est la tendance de la génération littéraire dont M. Stéphane Mallarmé est, dans ses charmantes et dangereuses cause-

ries, le Boileau hermétique et passionné, de bannir de l'œuvre d'art, je ne dirai pas seulement l'anecdote, mais toute trace de vie individuelle. La consigne est de pousser tout au général, à l'universel, à l'absolu. Le véritable drame, me disait un jour M. Stéphane Mallarmé, ne devrait avoir qu'un personnage qui s'appellerait l'Homme. M. Maeterlinck n'a pas encore réalisé l'idéal de M. Mallarmé, mais il s'en rapproche. Aux yeux de l'écrivain gantois, les tragédies de Racine ont un défaut capital : elles ne sont pas assez mystérieuses. Racine a le tort d'expliquer ses personnages et de montrer, sinon l'action extérieure, du moins l'action intérieure, qui est tout le drame. Nous savons qui est Phèdre, qui est Hippolyte, qui est Thésée ; nous savons à quel moment, historique ou légendaire, la fatalité divine s'appesantit sur eux. Ils nous ouvrent leurs âmes pour que nous y lisions le mot de leur destinée. M. Maeterlinck, au contraire, n'explique rien. Qu'il nous suffise de savoir qu'Aglavaine a été malheureuse. Méléandre, dont nous ne savons même pas autant, aimé à la fois Aglavaine et Sélysette : les aime-t-il du même amour ? Vous en demandez trop. Pourquoi Méléandre ne choisit-il pas ? Que vous importe. Pourquoi Aglavaine ne soupçonne-t-elle point le tragique dessein de Sélysette ? Imitiez Aglavaine, contentez-vous de savoir que ce dessein est tragique, et attendez le dénouement en écoutant les phrases plaintives que M. Maeterlinck met dans la bouche de ses fantômes. Mais ils ne disent rien du paradis ou de l'enfer qu'ils portent dans leur cœur. C'est précisément ce qui est dramatique ; le silence est le vrai dialogue des âmes. Le plus beau drame est celui où les personnages préfèrent le moins de paroles. Il en faut quelques-unes pour empêcher la pièce de tomber dans la pantomime, sinon...

Bref, le théâtre nouveau est fondé à la fois sur la simplicité et sur le mystère. Il sort de la vie pour mieux exprimer la vie. Le théâtre classique haussait l'individu jusqu'au type ; le théâtre symboliste fait du type une sorte de spectre vaporeux et balbutiant. La formule dramatique de M. Maeterlinck renchérit sur la formule de Racine : elle en est l'exagération dans l'informe et la sublimation dans l'absurde.

Cette théorie du théâtre nouveau, M. Maurice Maeterlinck l'a adoptée avec empressement. Sa nature de Flamand lymphatique a dû être séduite par la promesse d'un théâtre quasi-contemplatif

où des personnages légendaires, avars de gestes et d'actes, laisseraient tomber dans les ténèbres de rares paroles mystérieuses. La race flamande a une grande puissance de rêve, à laquelle correspond une impuissance, au moins égale, à exprimer le rêve par le verbe. En faut-il davantage pour expliquer la faveur dont la formule du théâtre symboliste jouit dans notre pays ? Le Flamand est lent à se mouvoir : il simplifiera l'action dramatique extérieure. Le Flamand éprouve de la difficulté à s'exprimer : ses personnages parleront le moins possible de l'action dramatique intérieure. Voilà pourquoi la fille de M. Maeterlinck est presque muette.

Si l'on met à part certaines pages de son œuvre où le réaliste, qui dort dans le cœur de tout Flamand, a résisté au symboliste désireux de l'étrangler, — il y a une page de ce genre, brutale et qui détonne, dans *Aglavaine et Sélysette*, — il faut reconnaître que M. Maeterlinck a rigoureusement appliqué les théories littéraires les plus conformes aux impulsions de son tempérament et à certaines caractéristiques de la race flamande.

Carlyle voulait que l'on élevât une statue au silence. M. Maurice Maeterlinck lui a dédié un théâtre de marionnettes taciturnes.

Rien n'est plus simple à la fois, ni plus mystérieux que l'action d'*Aglavaine et Sélysette*.

Méléandre est aimé de deux femmes. L'une d'elles veut se dérober au partage par la fuite ; mais l'autre la prévient en s'y dérobant par la mort. C'est tout. Il serait difficile d'être plus mystérieusement simple, ou plus simplement mystérieux.

Mais l'action, même intérieure, est très accessoire dans les drames de M. Maeterlinck. Dans *Aglavaine et Sélysette*, elle n'est qu'un prétexte, allégué par les personnages, afin qu'ils puissent proférer quelques vagues sentences sur l'énigme de la vie et sur le problème de l'amour.

Aglavaine a lu le *Trésor des Humbles* : elle est pénétrée de la philosophie nébuleuse chère à son père spirituel. Elle apporte son trésor à la pauvre Sélysette, dont elle cause la mort volontaire, à Méléandre, dont elle déchire le cœur, et à Méli-grane, dont elle désole la vieillesse.

Ce trésor, qu'Aglavaine veut partager avec Méléandre et Sélysette, quel est-il ? « Nous n'aurons plus, écrit-elle dans la lettre qui annonce son arrivée, d'autre souci que celui du bonheur. Et pour vous et pour moi, pour Sélysette aussi,

d'après le peu que vous m'en avez dit, le bonheur ne se trouve que dans ce qu'il y a de meilleur dans notre âme. Nous n'aurons plus d'autres soucis que de devenir aussi beaux que possible, afin de nous aimer tous les trois davantage; et nous deviendrons bons à force de nous aimer. Nous mettrons tant de beauté en nous-mêmes et tout autour de nous, qu'il n'y aura plus de place pour le malheur et la tristesse, et s'ils veulent entrer, malgré tout, il faudra bien qu'ils deviennent beaux aussi, avant d'oser frapper à notre porte... »

Ce programme n'est pas très clair, et l'on pourrait épiloguer sur plus d'un point. Le mot *beauté* cache, en effet, une de ces équivoques familières à M. Maeterlinck, et qui lui valent d'être appelé penseur par les gens qui ne pensent que le dimanche, le jour où l'*Art Moderne* paraît.

Mais la parenthèse prend trop de place. Fermons-là et retenons que nos trois héros vont s'ingénier à devenir aussi beaux que possible.

Méléandre veut aimer Aglavaine sans se séparer de Sélysette, aimer Sélysette sans se séparer d'Aglavaine. Je ne sache pas que cette indécision le rende beau. D'ailleurs, Méléandre n'est qu'un prétexte à une lutte entre les deux femmes, une sorte de patène qu'elles baisent tour à tour. Allons donc à elles et voyons ce qu'elles inventent pour s'embellir.

Et tout d'abord, après un moment d'hésitation, Sélysette est conquise par sa rivale. Elles tombent dans les bras l'une de l'autre, échangent des baisers et des larmes. « Méléandre, dit Aglavaine à Sélysette, aimera en toi ce qu'il aimait en moi, puisque c'est la même chose. » Je n'ose pas me demander quel effet cette phrase ingénue produirait au théâtre. Aglavaine ajoute : « S'il ne t'aimait plus parce que je suis ici, je m'en irais tout de suite... » Voilà, pour parler comme M. Maeterlinck, un projet qui la rendrait belle, — si elle le réalisait. « Si je restais ici, dit-elle, je ne serais plus aussi belle que Sélysette... » Mais elle n'a pas la force de fuir. Elle hésite, — et je me demande comment ses hésitations peuvent l'embellir. Il paraît cependant qu'elle devient de plus en plus belle. M. Maeterlinck nous l'affirme, et dans le système dramatique qu'il inaugure chez nous, aucune affirmation du dramaturge ne peut être discutée. Aglavaine ne se contente pas d'embellir : elle est la beauté même. « Nous descendons tous d'Aglavaine, dit Méléandre à Sélysette; une fois qu'on l'a connue, on n'a plus d'autre source que la

Beauté. » Donc, Aglavaine diffère sa fuite. Elle en parle trop pour qu'elle parte, et assez pour qu'on la retienne. Et, malgré son attitude ambiguë, M. Maeterlinck nous assure qu'elle embellit encore.

Sélysette, elle aussi, veut devenir plus belle, selon la recette de son équivoque initiatrice. Puisqu'Aglavaine veut partir, qu'elle souffre, et que Méléandre pleure, Sélysette dénouera le conflit en se suicidant. Sa mort volontaire la rendra plus belle qu'Aglavaine, et elle couronnera son suicide en l'attribuant à un accident. Elle meurt, mais elle triomphe. Comme le dit Aglavaine, « pour peu qu'on y songe, si l'on voulait vraiment le malheur de deux êtres, on ne pourrait pas faire une chose plus cruelle que de placer ainsi entre eux une mort innocente... »

Tel est le résultat de la venue d'Aglavaine. Le trésor qu'elle apporte dans les plis de sa robe, c'est la folie, le trépas et le deuil. De même que Gregers Werlé, dans le *Canard sauvage*, cause la ruine de tous ceux qui l'entourent en voulant leur révéler la vie exempte de mensonges, de même Aglavaine blesse et tue les être auxquels elle se flattait d'apporter le bonheur. La conclusion directe du drame de M. Maeterlinck, si le dramaturge gantois ne s'était construit une logique, fragile et penchée, sur les débris de la vraie logique, serait la condamnation sans appel d'Aglavaine et de ses doctrines. Cette femme qui, d'après M. Maeterlinck, incarne toute la Beauté, est moralement plus laide et plus coupable que le Gregers Werlé du *Canard sauvage* et que la Rebecca de *Rosmersholm*. Je demande bien pardon à mes lecteurs si le critique littéraire cède un instant la place au moraliste : ce n'est pas moi qui ai commencé. M. Maeterlinck prêche, sermonne, révèle la vérité, la bonté, la beauté, à une foule de pauvres âmes béantes qui le considèrent comme un prophète. J'ai le droit de dire que sa vérité n'est qu'un mensonge, sa bonté, un aspect hypocrite de l'orgueil, et sa beauté, une forme excentrique et supérieure du cabotinage.

Ses personnages, lorsqu'ils s'ingénient à devenir plus beaux, ne sont que les derniers enfants, anémiques et veules, de la grande et sinistre famille néronienne. Ils s'offrent en spectacle à eux-mêmes : ils s'admirent, ils s'applaudissent, ils se rappellent. *Qualis artifex pereo!* Sélysette sait qu'elle est belle en se tuant. Et, devant le lit funèbre de sa victime, Aglavaine est prête à répéter ce qu'elle écrivait à Méléandre : « Si le malheur

et la tristesse veulent entrer chez nous, il faudra bien qu'ils deviennent beaux aussi, avant d'oser frapper à notre porte... » Tel est le trésor qu'Aglavaine est venue révéler aux siens. C'est ce trésor là que M. Maeterlinck, sans même se douter de son ironie, appelle le trésor des humbles. Il ferait mieux de l'appeler la caisse d'épargne des orgueilleux.

(A suivre)

ALBERT GIRAUD.

Portrait d'Enfant

A l'auteur de *Des Enfants*, Paul Arden.

Ma cousine est petite et n'a pas dix-sept ans !
Sa lèvre est lumineuse et ses yeux excitants,
Et quand sa main s'enroule à quelque boucle brune
Ses doigts blancs sont pareils à dix rayons de lune.

Elle joue au tennis et fume dans son lit.
Son père est un baron vaguement ramolli,
Et, depuis qu'elle est morte, amoureux de sa femme.
Ce qui, d'ailleurs, est tout à fait dans le programme.

Elle porte le nom romantique d'Ella,
Et, suivant ses désirs ou ses besoins, elle a
Pour amant son griffon, pour jouet ses cousins.

Étant fort littéraire, elle connaît par cœur
Les romans alléchants qu'on répute malsains,
Et se rend au Salut pour les enfants de chœur.

FRANCIS DE CROISSET.

Cours de diction

PAR MAURICE CHOMÉ

(SIMÉON EGGERICX, 46, rue du Prince-Albert.)

L'étude de la diction devrait être le complément de toute éducation soignée, et si l'on m'objecte que je suis orfèvre, comme M. Josse, je répons qu'en effet je parle d'une chose que je connais et dont je peux, chaque jour, constater l'importance.

Ce n'est pas seulement pour ceux qui sont appelés à prendre la parole en public, avocats, professeurs, conférenciers, orateurs politiques ou religieux, qu'il est indispensable de connaître plus ou moins à fond l'art de bien dire, mais aussi pour tous ceux qui veulent goûter vraiment les beautés des œuvres littéraires et non se contenter d'impressions superficielles.

Les gens de qualité qui savent tout sans avoir rien appris sont très rares; le génie seul a quelquefois l'instinct des règles que les gens les plus intelligents et les plus raffinés, auxquels manque ce don tout à fait exceptionnel, n'arrivent à saisir et à mettre en pratique qu'avec le secours de maîtres expérimentés. Et tant qu'ils ne se sont pas donnés cette peine, leur culture intellectuelle est incomplète.

Comment pourraient-ils apprécier le rythme d'une période ou d'une strophe, s'ils sont incapables de rythmer exactement un morceau de prose ou de poésie?

Que savent-ils de l'harmonie d'une langue, si leur prononciation défectueuse en change, en détruit les sonorités?

Chaque poète, ayant son style à lui, doit avoir sa diction propre; en la modifiant, on le dénature.

Enfin, c'est par la diction qu'on peut arriver à faire, chez les écrivains qu'on croit le mieux connaître, les découvertes les plus inattendues, et M. Legouvé a parfaitement raison de la recommander comme un des meilleurs procédés de critique.

J'en prends à témoin notre charmant collaborateur, Maurice Cartuyvels; n'est-il pas vrai qu'à l'une de nos séances intimes de la salle Énard, la lecture à haute voix de l'un de ses poètes favoris, José-Maria de Heredia, lui révéla des qualités qui semblent d'abord incompatibles avec celles que tout le monde admire chez ce merveilleux écrivain?

Mais ce sont là des vérités banales; je crois donc inutile de m'y arrêter davantage, et s'il est vrai, selon la juste remarque qui en a été faite, qu'on trouverait difficilement une situation sociale où le talent de bien dire ne soit une convenance ou un besoin, il est certain par cela même que tout ouvrage pouvant faciliter l'étude d'un art si nécessaire, doit être le bienvenu.

Je ne prétends pas, assurément, qu'un livre, si bien fait qu'il soit et si complet qu'on le suppose, puisse tenir lieu de maître; mais il rend à l'élève le service de lui rappeler des notions élémentaires sur lesquelles le professeur ne peut pas constamment revenir.

Les manuels de diction ne manquent pas, et il n'y a pas longtemps que M^{lle} Tordeus nous en a donné un fort recommandable.

En publiant son *Cours de diction*, M. Maurice Chomé n'a donc point eu la prétention, il est le premier à le déclarer très franchement, de viser à l'originalité.

« Si l'on attribue quelque mérite à notre traité, dit-il dans la préface, ce ne pourrait être qu'en ce qui concerne la méthode employée et la disposition des matières. »

Sous ce rapport, nous n'avons que des félicitations à lui adresser; l'ordre est parfait et la méthode excellente, à part deux ou trois exercices d'une complication inutile et bons seulement pour épater M. Jourdain.

Est-ce à dire que je sois d'accord avec M. Chomé sur la prononciation de tous les mots qu'il cite? Il s'en faut de beaucoup; mais une discussion à ce sujet nous entraînerait trop loin.

L'auteur nous prévient d'ailleurs qu'il s'écarte parfois, volontairement, des règles admises par les dictionnaires, pour se conformer à l'enseignement de Delaunay.

Cet admirable artiste est une autorité sans doute et je veux bien admettre qu'entre lui et Littré, par exemple, on n'hésite pas à lui donner la préférence, mais à la condition toutefois que l'étymologie du mot en litige le permette.

Amicus Plato sed magis amica veritas.

Ces petites chicanes ne diminuent en rien les éloges auxquels M. Chomé a droit.

Nous attendons avec intérêt la seconde partie de son *Cours de diction* et nous le louons sincèrement de se poser en défenseur des saines traditions littéraires, à un moment où tant de gens, même parmi les lettrés, s'acharnent à les nier ou à les combattre.

L. A. DU CHASTAIN.

L'Essor

PAR PAUL MARGUERITTE, un volume in-16,
chez Chailley, éditeur, Paris.

Si l'on estime Paul Bourget comme une des intelligences les plus belles dont on se plait à retrouver le reflet dans ses livres, si l'on admire les Rosny pour l'ampleur de leurs vues, Paul Margueritte, aussi éloigné de l'un que de l'autre, dépourvu des

qualités qui rendent éminents ses rivaux, est aimé, et aimé jusqu'à avoir sur tous les autres la préférence, pour le charme de ses récits et la grâce toute puissante de son style. Romancier est un nom trop lourd pour désigner Paul Margueritte. Appelons-le un conteur, mais un conteur qui a su être à la fois délicieux et profond. Il eut la sagesse de n'être pas ambitieux et de ne tenter aucun effort, — du moins, ici, j'envisage les romans de Paul Margueritte en général — au-dessus de ses forces. Il sut peindre la réalité journalière dans sa simplicité sans tomber dans aucune outrance, et ses récits sont rangés parmi les œuvres les plus méritoires qui paraissent aujourd'hui.

Paul Margueritte évoque Guy de Maupassant par le détachement avec lequel il nous décrit la vie. Même ce détachement est plus grand chez notre auteur que chez son maître dont l'humeur désespérée a, malgré lui, assombri les livres. Guy de Maupassant ne nous montre guère que des égoïstes et des vicieux, Paul Margueritte, sans prêter à l'homme des vertus excessives, considère ses faiblesses avec compatissance. Il fait un départ entre ses qualités, ses défauts et montre que nos douleurs et les drames intimes qui nous mettent à la torture naissent en grande partie de nos malentendus et du conflit de nos caractères.

Étant donné ce désintéressement, l'on ne voit nulle part l'auteur commenter les événements, ni les souligner par une ironie ou une approbation. Quand à nous tous, l'image que nous nous faisons du monde se ressent de nos prédilections et de nos haines. Paul Margueritte, lui, est d'une entière indifférence et, quelque soit le personnage qu'il nous décrive, il ne se prononce en sa faveur ni en sa défaveur. Au désespoir succède la joie, aux épreuves la fortune, et, selon Paul Margueritte, la vie n'est ni bonne ni mauvaise. Cette impartialité est le grand mérite d'un écrivain et personne jusqu'ici ne l'a réalisée aussi bien que notre auteur.

Si j'ai dénommé Paul Margueritte un conteur, c'est que ses romans ne sont jamais des études de mœurs ni des études de caractères, mais uniquement des pages de vie. Les personnages ne s'offrent à nous que dans leurs actes et leurs sentiments dont jamais l'auteur ne nous fait l'analyse.

Ces considérations sont inspirées par les précédentes œuvres de Paul Margueritte, dont son roman, *L'Essor*, se distingue par quelques caractères nouveaux. Paul Margueritte a, semble-t-il, voulu changer sa manière. Si l'on envisage que les prochaines œuvres seront dues à la plume de Paul et de Victor Margueritte, on peut considérer *L'Essor* comme le livre où, pour la dernière fois, la personnalité de Paul Margueritte se présente sans alliage. A cet égard, il convenait d'étudier ce roman plus minutieusement et surtout de faire ressortir ses tendances qui, peut-être, sont l'indice d'une orientation nouvelle.

Si, de coutume, les livres de Paul Margueritte nous offraient des pages de vie, encore celles-ci avaient-elles une certaine unité, un sujet auquel le roman se bornait, *L'Essor* n'a plus guère de sujet et le roman consiste en des épisodes très disparates groupés autour des caprices sensuels, des velléités amoureuses et enfin de l'adultère d'un jeune parisien : Lucien Trénis. L'absence de sujet est si flagrante que, au cours de ma lecture, je fus fort intrigué par le titre. Mon intrigue dura jusqu'à la dernière ligne et je fus alors encore à me demander de quel essor il pouvait s'agir. A un moment, ce titre me parut choisi par anti-phrase. Jugez s'il ne conviendrait plutôt de nommer *La chute*, les aventures suivantes : Lucien Trénis amène chez lui une jolie courtisane, Manon ; cette liaison le divertit sans entièrement le satisfaire et, bientôt, le charme discret de deux jeunes filles : sa cousine Eve-Lise et Clothilde Hardeuil, le captive. Ce charme ne fait que l'effleurer ; en sa traversée vient un violent et sensuel amour pour une femme mariée, M^{me} Noyzé, la mère de son jeune ami, Serge. Cette femme est une mondaine

dont la fortune ne suffit à son train d'existence et qui, pour demeurer du monde, devient la maîtresse vénale d'un vieux sénateur. Au dénouement, le jeune homme surprend M^{me} Noyzé dans les bras de son vieil amant et, peu après, lui-même est surpris, dans cette attitude, par Serge qui le chasse en lui crachant au visage. Tel est l'essor de ces personnages qui tous, au contraire, semblent rouler dans un bas-fond de hontes. De même Hardeuil, l'ingénieur, compromis dans un scandale, se suicide. D'autre part, Guépratte, le génial sculpteur, succombe à l'excès de ses labeurs. Le titre signifierait-il le désastre de toutes nos tentatives bonnes ou mauvaises. Mais alors ce titre prêterait à Paul Margueritte certaines intentions contraires à son impartialité coutumière. Autour de Lucien Trénis se presse une foule de figures admirablement vivantes. A côté de Manon, de M^{me} Noyzé, de Clothilde Hardeuil, d'Eve-Lise, sans lesquelles le roman n'existerait pas, se rencontrent le docteur Favas, Carbon, M^{me} Trénis, M. de Vertsève, Guépratte, Hélys Fonpers, le poète, Symore, le peintre, M. Hardeuil et bien d'autres encore, auxquels il est prêté une importance exagérée. Et, outre ces personnages parasites, le roman nous offre des scènes nombreuses qui n'ont avec le sujet que des rapports lointains. Elles sont décrites pour elles-mêmes ; Trénis ne fait que les traverser et les relie les unes aux autres comme un fil relie les perles d'un collier. Otez d'elles Trénis et vous aurez une série de nouvelles ayant chacune un sujet indépendant et que vous pourrez intituler : *Le conseil de revision, Une soirée au théâtre français, Le théâtre de société, Le suicide de M. Hardeuil*. Cette disparate à la grave défaut de partager l'intérêt qui diminue d'autant. L'on se demande si Paul Margueritte projeta un roman de mœurs décrivant l'existence de la bourgeoisie riche, lui qui mit tant d'enchantement dans ses peintures de la vie intime. Peut-être voulut-il montrer la conduite d'un jeune homme, son essor dans la vie courante. Mais, dans l'un et l'autre cas, la tentative n'est qu'à moitié réalisée.

A y songer, l'évidence de ceci grandit en moi : Paul Margueritte a voulu tenter un nouveau genre de roman. Dans ses œuvres précédentes, le drame se restreignait tout au plus à quatre personnages, lassé de ce genre, il en a élargi le cadre pour nous ébaucher en outre un tableau de la vie parisienne.

Ce qui appuie ma manière de penser, c'est que le style dans ce dernier roman est plus orné, plus travaillé que précédemment. Paul Margueritte s'est efforcé de fondre de la joliesse dans sa langue autrefois très simple et très naturelle. Ce soin, ce souci de l'écriture, parfois excessif, vous les retrouverez dans l'œuvre de début de tous les romanciers et, dans cette occurrence, ils me confirment dans mon idée, car tenter une œuvre nouvelle n'est-ce presque hasarder un début.

Ces considérations à propos de *L'Essor* témoignent de quelque humeur. Celle-ci résulte entièrement de ce que je m'étais, d'après la lecture des romans de Paul Margueritte, créé de ce romancier une opinion que la dernière œuvre est venue contredire en partie. De là un léger dépit, dont, pour être juste, je n'aurais rien dû montrer. Aussi, si l'on isole *L'Essor*, convient-il d'atténuer tous les reproches, bien que le caractère ambigu de l'œuvre subsiste toujours. Mais les défauts se rachètent amplement par la vie qui anime tous les êtres jusqu'à donner l'illusion de leur existence, par le charme des épisodes et par un style dont la lecture est un ravissement.

LÉON PASCHAL.

Au Sillon

M. Fernand Khnopff a fait samedi dernier une fort intéressante conférence sur William Morris. Il a rappelé particulièrement le rôle artistique que joua Morris en Angleterre, examinant plus brièvement ses œuvres poétiques et sociologiques.

L'un des premiers, Morris comprit la nécessité de rénover l'art décoratif. Le caractère pratique des Anglais, leur sentiment inné de la vie intime, familiale et reposante devait faciliter considérablement la tâche des Ruskin, des Morris, des Burne-Jones et de tant d'autres; l'impulsion donnée par ces grands artistes répondait à toutes les tendances de la race anglo-saxonne; l'imperfection des ameublements anglais d'il y a quarante ans rendait sensible la nécessité d'une réforme.

« Ce qui fit le succès immense de ce mouvement de rénovation de l'art appliqué en Angleterre, dit fort justement M. Khnopff, c'est que là plus qu'ailleurs, ce furent les plus grands artistes qui en prirent la direction ».

Comprenant que pour régénérer une vie sociale artistique il fallait refaire de l'ouvrier un véritable artisan, au lieu de le laisser l'esclave des machines, les Ruskin et les Morris reprirent dans leurs fabriques, tout l'outillage ancien; la plus grande initiative devait être laissée à l'ouvrier; bientôt cet outillage fut perfectionné, mis en rapport avec les besoins de notre civilisation actuelle. Car il faut, dans une pareille réforme, ne point tomber dans les excès qui ont fait la non-valeur artistique des tentatives de l'École Saint-Luc; ici, au lieu de s'inspirer des principes fondamentaux qui guidèrent les grands architectes et les grands décorateurs du Moyen-Age et de la Renaissance, on s'est borné à copier servilement leurs œuvres, à cristalliser leurs formules; c'est le règne du poncif, ce n'est plus celui de l'art.

Appliquer l'art à la décoration, c'est harmoniser d'une manière parfaite tous les objets et toutes les choses construites ou fabriquées par l'homme; il faut donc pour réaliser cette harmonie, tenir compte de toutes les nécessités de la civilisation du moment. Comme l'a fait fort justement remarquer M. Gust. Le Bon (1), « la seule architecture vraiment sincère de nos jours est celle de la maison à cinq étages, du viaduc et de la gare de chemin de fer. Cet art utilitaire correspond aux besoins et aux idées de notre civilisation. Il est aussi caractéristique d'une époque que le fut jadis l'église gothique et le château féodal ».

Détruire tout ce qu'il y avait de faux et d'artificiel dans l'art appliqué, le transformer en un art rationnel et pratique, tel fut le but des Anglais, qui sont près de l'avoir réalisé.

Sur le continent, l'on s'est borné à copier servilement leurs œuvres, sans les comprendre, sans en saisir les principes. M. Khnopff a fait avec une sévérité bien méritée, justice de ces tentatives informes, et des expériences des « Lignes pour l'exploitation du sentiment esthétique en Belgique » il a montré la nécessité d'une renaissance de l'art appliqué, et a indiqué la mesure dans laquelle il importait de suivre dans ce but le système mis en pratique par les grands artistes de l'Angleterre.

ROBERT CANTEL

La quinzaine musicale

On a réentendu au théâtre de l'Alhambra, l'intéressante cantate des télégraphes de M. Paul Gilson, écrite sur un texte de notre confrère Arnold Goffin. Musique et paroles sortent heureusement du cadre banal qui semble réservé à ce genre de production, d'une portée aussi officielle qu'éphémère. Glorifier en des vers sonores cette invention du télégraphe, qui pour être merveilleuse n'en est pas moins scientifiquement prosaïque, c'était une tâche difficile. M. Goffin est parvenu à donner une allure personnelle à son poème, on y rencontre de beaux vers, les rimes tintent agréablement; bref, il serait difficile de consacrer à l'art du télégramme un dithyrambe plus inspiré.

M. Gilson n'a pas cherché midi à quatorze heures, ces chœurs

étant composés de télégraphistes de bonne volonté, il a écrit une musique simple, se disant qu'il suffirait d'un choral à l'unisson, large et bien rythmé, pour électriser les auditeurs, but compréhensible d'une cantate télégraphique. Le résultat lui a donné raison. Le public enthousiaste a fait un succès à son œuvre, exécutée par un orchestre complet et une masse de 300 chanteurs que dirigeait M. Van Dam. Avant cela, on avait entendu quelques pages d'orchestre de M. Van Dam, qui ont été appréciées, et des mélodies de MM. Van Dam et Gilson, chantées par MM. Rouy et Flameng.

M. Lamoureux étant venu à Bruxelles avec son orchestre, M. Colonne ne pouvait faire moins. Il nous a donc été donné d'entendre la célèbre phalange des concerts du Châtelet à l'Alhambra, devant une foule démesurément enthousiaste. Certes, M. Colonne est une personnalité et son orchestre est autrement vibrant que celui de M. Lamoureux, dont la désespérante monotonie crispait les auditeurs belges, habitués à des exécutions plus senties et plus colorées. Connaissant ce goût pour la couleur luxuriante et pour la vivacité du rythme, M. Colonne a exagéré les effets. Rien que des contrastes, voilà ce qu'il nous a donné; pas de nuances amenées, pas de sonorités fondues, *forte*, *piano*, et puis bonsoir.

Le programme long, oh! combien! comprenait la symphonie fantastique de Berlioz, qui a été bien exécutée, surtout la dernière partie. Passons sur la sérénade des impressions d'Italie, de G. Charpentier, piécette destinée au Waux-Hall et sur les scènes d'enfants de Schumann, orchestrée pour quatuor par Benjamin Godard, qui a franchement eu tort de leur faire quitter le clavier, pour lequel le maître de Swickau les a judicieusement conçues et destinées; pour arriver aux fragments de *Psyché*, de César Franck, qui ont été bien interprétés. Dans le duo, *Psyché* et *Eros*, M. Colonne a mis une envolée hautement passionnelle. Pour *Les Eolides*, M. Ysaye nous en avait donné l'hiver dernier une audition plus éthérée. Les ballets de *Castor et Pollux*, de Rameau, et le ballet d'*Ascanio*, de St-Saëns, ont trouvé, cela va sans dire, une exécution parfaite et bien française. Dans la *Marche de Rakoczy*, de la Damnation de *Faust*, les cuivres ont tonitrué d'une façon étourdissante. C'est très beau la vigueur et les sonorités violentes, mais il ne faut pas en abuser. En somme, remercions M. Colonne d'être venu à nous à l'instar de Lagardère, mais prions-le de réserver pour les solennités officielles, où elles seront à leur place, ces pages instrumentales, soi-disant nationales, qui n'ont de patriotiques que le nom et qu'il nous a servies en guise de remerciements. L'art international, par sa portée, se moque des alliances et des frontières.

N. L.

Memento

COMME nous l'avons déjà annoncé, l'ouvrage de Demeure de Beaumont sur l'*Affiche belge* paraîtra en octobre. La souscription a été close le 1^{er} août.

Nous reproduisons ci-contre la première affiche faite par l'auteur pour annoncer son ouvrage.

L'*Affiche belge* a été conçue de telle sorte qu'il puisse intéresser même ceux qui ne font pas collection d'affiches. Il est, de plus, illustré de reproductions d'affiches belges, du portrait des artistes et de dessins originaux faits spécialement par eux pour l'ouvrage.

Dans une première partie, l'auteur traite de la *Philosophie de l'Affiche* considérée en tant qu'art propre, adéquat à l'état d'âme où il est né. Dans une deuxième partie, il dégage le caractère général de l'*Affiche belge* considérée dans un ensemble. Dans la troisième partie, est l'étude particulière de chaque artiste et de son œuvre crurale.

(1) Lois psychologiques de l'évolution des peuples; p. 59. Paris, Alcan.

LE COQ ROUGE, nouveau régime, a paru. Le directeur, après avoir doctement remarqué qu'on ne peut objectiver autre chose que soi-même, souhaite la bienvenue aux « cadets » de l'Art jeune dans les termes que voici : « **CES JEUNES HOMMES ENTRÈRENT DANS LES LETTRES, PÉNÉTRÉS D'UNE IGNORANCE QU'ILS BRANDIRENT PARFOIS AVEC OSTENTATION, IL FAUT BIEN L'A-VOUER.** »

L'aveu est dénué d'artifice ; il n'était d'ailleurs pas nécessaire, si ce n'est pour marquer que, sur ce point, M. le directeur du *Coq Rouge* est d'accord avec tout le monde. On ne saurait donc s'étonner de le voir traiter avec un sans- façon humoristique — et significatif — les « gaillards » qui viennent s'installer chez lui et à qui il fait clairement sentir qu'ils ont à se tenir bien sages et à respecter l'autorité du maître du bâtiment.

FÊTES FRANCO-RUSSES

VERS COMPOSÉS par M. de Hérédia et prononcés par M. Mounet-Sully, lors de l'inauguration du pont Alexandre III, en présence l'Empereur Nicolas et l'Impératrice.

SALUT A L'EMPEREUR

Pax et Robur.

Très illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois !
La France, pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des dieux par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouviez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite.

Voici Paris ! Pour vous les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les sons et les couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce Dôme éblouissant
Garde encore des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives.
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux ;
Nobles Hôtes, vers vous les cœurs suivent les yeux.
La France vous salue avec ses forces vives !

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sûr
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphante voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Sur la berge historique avant que de descendre,
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont.
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton Père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et, guerrier pacifique appuyé sur l'épée,
Tsar, regarde tourner le globe dans ta main

Le geste impérial en maintient l'équilibre ;
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'Empire, t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre !

Oui, ton Père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance ;
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc son œuvre. Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prends l'outil vierge encor,
Etale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire ;

Viens !... Puisse l'Avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble Empereur qui vas sceller la grande pierre,
Granit inébranlable où siègera la Paix !

VERS COMPOSÉS et prononcés par M. Jules Claretie à la représentation de Gala de la Comédie Française.

I

Il est un beau pays aussi vaste qu'un monde
Où l'horizon lointain semble ne pas finir,
Un pays à l'âme féconde,
Très grand dans le passé, plus grand dans l'avenir.
Blond du blond des épis, blanc du blanc de la neige,
Ses fils, chefs ou soldats, y marchent d'un pied sûr,
Que le sort élément le protège,
Avec ses moissons d'or sur un sol vierge et pur !

II

C'est une terre hospitalière
Qu'aime notre art et qu'il bénit,
Où les serviteurs de Molière
Souvent ont retrouvé leur nid.

Quand la volonté souveraine
Donna complaisamment accès,
Comme au cortège d'une reine,
Aux muses de l'esprit français

Et d'une indulgente tutelle,
Parmi les théâtres rivaux
Honora la scène immortelle
De Corneille et de Marivaux.

Quel chapitre de notre histoire
Que d'entendre en toutes saisons
Comme un écho de notre gloire !...
Car Molière avait deux maisons !

Si bien qu'au pays de Pouchkine
De l'idéal classique épris,
S'il vivait, le tendre Racine
Se croirait encore à Paris.

C'est là qu'avec leurs interprètes
Le génie ardent et chercheur
De nos plus modernes poètes
Fut accueilli dans sa fraîcheur.

Pétersbourg prit, pour ses soirées,
Nos auteurs avant le succès
Et ses louanges désirées
Nous les ont rendus plus français.

C'est ainsi que, sous la fourrure,
Un jour le *Caprice* arriva
Comme une nouvelle parure
Des bords amis de la Néva.

Et Paris mit sur son épaule,
Tout ébloui de le revoir,
Ce joyaux revenu du pôle
Qu'il fera rayonner ce soir.

III.

Et c'est pourquoi, mêlés aux fêtes solennelles
Traducteurs passagers des œuvres éternelles,
Pour les poètes morts qui parlent par leurs voix,
Les humbles serviteurs du logis de Molière
S'inclinent tous devant la sereine lumière
Du père d'un grand peuple aux glorieux exploits!

Ici, tout est bonheur; aujourd'hui tout est joie;
Molière se ranime et sa maison flamboie
Au milieu de Paris qui vibre comme un chœur,
C'est du Nord maintenant que nous vient l'espérance,
Et le respect ému de notre chère France,
En hymnes radieux jaillit de notre cœur!

Trois femmes, s'avancant tour à tour:

IV

M^{lle} REICHENBERG

Nous qui sommes de simples femmes,
Unissons nos vœux précurseurs
A tout ce fier concert des âmes,
Au nom des mères et des sœurs.

M^{me} BLANCHE BARRETTA.

Qu'un bonheur fidèle accompagne
Dans leur impérial séjour
Notre hôte illustre et sa compagne
D'un rayon de gloire et d'amour.

M^{lle} BARTET

Qu'à la sainte et forte Russie.
Sous le clair rayon du ciel bleu,
La France à jamais s'associe
Pour les grandes œuvres de Dieu!

VERS de M. Sully Prudhomme, lus à Versaille, par Madame Sarah Bernhardt.

LA NYMPHE DES BOIS DE VERSAILLES

Je dormais dans ces bois où, depuis vingt-cinq ans,
Ni le bruit des combats ni la rumeur des camps
Ne troublaient plus l'asile ombreux de mon long rêve.
A peine un cri d'enfant, un branle de berceau,
Un froissement de feuille à l'essor d'un oiseau
Coupaient le labour grave et muet de la sève.

Je dormais, quand, soudain, je sentis frémir l'air
Et près de mon côté le sol antique et cher
Tressaillir, et vers moi palpiter le bocage.
Frissonnante à mon tour, j'eus un éclair d'effroi...
Mais le buisson s'ouvrit et l'ombre du Grand Roi
M'apparut souriante et me tint ce langage :

« Nymphette immortelle, écoute et viens à mon secours.
Un couple impérial, espoir des nouveaux jours,
Veut visiter ma gloire embaumée à Versailles.
Je ne suis plus qu'un spectre ; un voile éteint ma voix.
Que la tienne, sonore et suave à la fois,
En soit le vif écho dans ces nobles murailles !

« Mes hôtes sont les tiens, prends ma place auprès d'eux ;
Traduis pour leur couronne et leur race mes vœux ;
De mon règne en exemple offre-leur ce qui dure :
Apprends-leur à quel peuple ils ont tendu la main,
Et quel génie ici, plus que moi souverain,
Plus que moi conquérant, a vaincu la Nature ;

« Comment, à mon appel, tous ces arts en ces lieux,
Vouant à l'idéal un temple harmonieux,
D'un rendez vous de chasse, abri sombre et sauvage,
Ont su faire, ô prodige ! un rendez-vous sacré
Pour deux peuples unis fièrement, de plein gré.
Par l'attrait mutuel d'un beau nœuds sans servage.

» L'Épouse auguste est là : va lui dire en mon nom,
Que les Grâces lui font leur cour à Trianon
Comme à leur jeune sœur que le bandeau fait grande
Le fils des Romanof m'apporte ses saluts ;
Au seuil du palais vaste où je ne brille plus
Il sied que dans tes yeux mon soleil les lui rende !

« Ah ! depuis que la tombe a refroidi mes os
J'ai longtemps médité sur l'emploi des héros,
Mais n'importe pas de ma science amère
Un prince que son sang nous convie à fêter ;
Pour bien faire il n'a pas de maître à souhaiter ;
J'ai déjà reconnu son modèle en son père.

« La sagesse léguée à pris racine en lui
Et la fleur en est douce à cueillir aujourd'hui.
Nymphette, reçois-le donc, de mon lustre vêtue ;
Sois tendre à sa compagne ; au front de leur enfant
Pose, au nom de la France, un baiser triomphant
Pour que la foi jurée aux cœurs se perpétue. »

Bibliographie

VICTOR HUGO : Correspondance, 1815-1835. — De Sannazarū vita et operibus, par A. BELLON. — OLLIVIER-BEAUREGARD : Chez les Pharaons. — ERNEST DAUDET : Histoire diplomatique de l'alliance Franco-Russe. — JULES PASSEPONT : Etude des ornements (Bibl. des Arts décoratifs.) — RENÉ DOUMIE : Essais sur le théâtre contemporain. — PAUL OLIVIER : Cent poètes. — EM. BOSQUET : L'art nouveau. — PIERRE DECOURCELLE : La Buveuse de larmes. MAX. COLLIGNON : Histoire de la Sculpture Laïque, t. II. — FERD. BRUNETIÈRE : La moralité de la doctrine évolutive. — JULES LEMAITRE : Impressions de théâtre, 9^e série. A paraître, chez Lamertin : JEAN DELVILLE : Le frisson du Sphinx. — PAUL ARDEN :

En vente chez l'Éditeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Étiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Épileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Évolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° : 3 FRANCS

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 francs.

SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 42

31 octobre 1896



LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — Aglavaine et Sélysette. (M. Maeterlinck). II.
JEAN DELVILLE. — Art et Socialisme.
LUCIEN DE BUSSCHER. — L'absence.
ARMAND SILVESTRE. — Le faux vers-libre.
ABBÉ MOELLER. — Lettre.
Z. — M. Jaurès et l'esthétique socialiste.
RENÉ DOUMIC. — La vie intime des artistes et les indiscretions de
la critique.
B. — Tolstoï et les Décadents.
N. L. — Chronique musicale.
MÉMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires, tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Réul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8^o de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts, 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes. Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Aglavaine et Sélysette

(Suite.)

Nous avons vu de quelle façon Aglavaine, Méléandre et Sélysette croient devenir « aussi beaux que possible, afin de s'aimer davantage et de devenir meilleurs ». La beauté qu'ils poursuivent ne se trouve point dans l'accomplissement du devoir. Le devoir, pour Méléandre, serait de choisir. Le devoir, pour Sélysette, serait de ne pas abandonner Méléandre. Pour Aglavaine, le devoir serait de ne pas troubler l'âme de Sélysette et de quitter le château. Mais les seuls devoirs invoqués par ces fantômes étranges, dont la beauté morale, et par conséquent physique, éblouit M. Maeterlinck, ce sont leurs prétendus devoirs envers eux-mêmes et envers leur amour, qui est, à leurs yeux malades, la plus belle chose du monde. « Une chose aussi belle, dit Méléandre à Aglavaine, n'est pas née pour mourir, et nous avons des devoirs envers nous. » Et si Sélysette pleure? « Elle ne pourra pleurer, répond Méléandre, que si elle se trompe! » Reconnaissez-vous enfin, sous ces phrases pâles et mélodieuses, les vieilles déclamations romantiques sur les droits de la passion et la souveraineté de l'amour? Reconnaissez-vous Lélia? Est-ce l'auteur d'*Indiana* et de *Jacques* qui parle, ou l'auteur des *Sept Princesses*? S'agit-il de Méléandre, partagé entre Aglavaine et Sélysette, ou de George Sand, tiraillée entre Musset et Pagello?

Je sais bien qu'Aglavaine prétend se sacrifier; mais si elle a cette prétention, c'est dans le seul but de devenir plus belle. D'ailleurs, elle ne se sacrifie pas. Et si elle fait le geste de se sacrifier, c'est à elle même qu'elle offre le sacrifice, à l'idée qu'elle a d'elle-même et qu'elle désire imposer

aux autres. Elle trouve son geste si beau qu'elle l'arrête pour l'admirer, et qu'elle ne l'achève pas. Elle se penche vaniteusement sur son cœur afin de s'y mirer avec complaisance. Toutes ses théories sur l'âme se ramènent à une adoration perpétuelle de sa propre beauté, et sa psyché n'est qu'un miroir!

Aglavaine ne se sacrifie point, mais elle joue la pantomime du sacrifice. Méléandre lui, n'est pas même capable de cette pantomime. Comme toujours chez M. Maeterlinck, l'homme est plus mou, plus lâche et plus passif que la femme. Laissons cette ombre vaine chez qui le ressort des lèvres s'est distendu, et qui promène à travers le drame une ridicule incontinence de baisers.

Sélysette seule conserve un vague reflet d'humanité. Aglavaine lui a communiqué sa maladie. « Je ne suis qu'une bien petite chose, dit la jeune fille; mais je voudrais aussi être plus belle que je ne suis, et je voudrais aussi qu'on m'aimât en pleurant... » Et plus tard, quand le poison commence à fermenter, Sélysette s'écrie : « Quand je saurai, quand je saurai... la petite Sélysette peut être belle aussi... tu verras, tu verras... » Mais la maladie dont Aglavaine vit, Sélysette en meurt. Sa petite âme enfantine et naïve prend au tragique les théories dont Aglavaine ne se fait qu'un jeu. Au lieu de courir à son miroir, elle court au suicide. Sa mort l'absout à demi de sa folie.

Ai-je clairement montré ce qui se cache derrière les paroles solennelles et mystérieuses échangées par ces personnages somnambuliques?

Il me semble qu'il serait difficile de nier la laideur morale d'Aglavaine et de Méléandre. Ils renchérissent sur Lélia; ils ajoutent aux sophismes de George Sand je ne sais quelles théories hypocrites sur la beauté et la bonté. C'est dans le théâtre norvégien qu'ils semblent avoir lu la

déclaration des droits de l'amour édictée par les romantiques français. Les personnages de *Rosmersholm* et du *Canard Sauvage* rêvent aussi de s'ennoblir et de s'embellir par des actes inaccessibles au commun des hommes. M. Maeterlinck se rendrait-il compte de cette ressemblance ? « Tu ne sais donc rien, dit Sélysette à Aglavaine, de ce qui se passe à quelques pas de toi ?... Il nous est arrivé, depuis cinq ou six jours, un oiseau inconnu, qui vole sans se lasser autour de ma tour... Il a des ailes vertes, mais d'un vert si étrange et si pâle qu'on ne s'explique pas... Et puis, ce qu'on ne s'explique pas non plus, c'est qu'il semble grandir tous les jours... Personne n'a pu me dire de quelle contrée il vient... »

Je connais cet oiseau bizarre : c'est le perroquet d'Ibsen.

L'évangile prêché par M. Maeterlinck est donc un assez piteux évangile, et ses personnages, pour lesquels il ne dissimule pas son admiration, sont, au point de vue moral, d'assez tristes personnages. Ce qu'ils murmurent, c'est du Georges Sand, moins la passion, et de l'Ibsen, moins la force. Leur préoccupation, absorbante et malade, de la Beauté dans tous les phénomènes de la vie, conduit — je ne retire pas le mot — à une sorte de cabotinage supérieur. Vivre en beauté, mourir en beauté, faire de sa vie un poème, confondre la vie et l'art, telle est la maladie suprême d'une génération empoisonnée par l'esthétique, et qui rêve de mettre partout la Beauté qu'elle est impuissante à réaliser dans ses œuvres. Le mot qu'on a cruellement reproché à M. Laurent Tailhade : « Qu'importe si le geste est beau ? » n'est, hélas ! ni une boutade, ni une bravade, mais le symptôme d'une épouvantable contagion morale. M. Gabriel d'Annunzio, dans un roman puissant et magnifique : *L'Enfant de Volupté*, a dépeint, inoubliablement, les ravages de ce mal terrible. Mais s'il aime son Sperelli, il ne nous le donne pas comme un exemple de noblesse morale ! Ah ! si M. Maeterlinck avait fait comme le romancier italien ! S'il nous avait montré que Méléandre et Aglavaine se mentent à eux-mêmes, qu'ils sont leur propre dupe, qu'ils imaginent des sacrifices, non pour les accomplir, mais pour les admirer en imagination, en d'autres termes, s'il avait arraché le manteau de théâtre qui couvre les ruses et les fourberies de l'amour, et s'il avait couronné son drame en faisant crier le sang de Sélysette contre ceux qui l'ont poussée au suicide, — il aurait écrit non seulement une

tragédie vivante, mais une analyse aiguë et et profonde, digne à la fois, d'un poète et d'un penseur.

Mais M. Maeterlinck n'a pas le coup d'œil aigülin qu'il faut pour plonger jusqu'au fond des âmes. Il ignore tout de l'homme et veut tout en ignorer. Il se contente de pousser de petits cris d'admiration devant ses pâles et inconscients personnages. Il vante leur élévation, leur pureté, leur bonté, et — ce qui résume tout — leur beauté. Il est leur dupe et non pas leur maître.

J'ai essayé, au début de cette étude, de caractériser la formule dramatique chère à l'écrivain gantois. Cette formule dramatique a ceci de particulier, qu'elle est hostile à tout ce qui constitue le drame. Supprimer à peu près l'action extérieure, ou du moins, la reléguer dans les coulisses ce n'est pas chose neuve. Racine et les classiques réduisent l'action matérielle à sa plus simple expression. Mais supprimer à peu près l'action intérieure, ou plutôt renoncer à nous la montrer, la laisser dans une ombre menaçante, n'y faire que de vagues et tremblantes allusions, voilà qui est assurément plus neuf.

Malheureusement, ce théâtre nouveau qu'on pourrait appeler le théâtre allusionniste, n'est pas capable d'exprimer la vie. Aglavaine, Méléandre et Sélysette, comme tous les personnages de M. Maurice Maeterlinck, ne sont que des marionnettes tragiques. L'auteur qui les entrechoque finit, au cinquième acte, par en tuer une ou deux, afin que le drame finisse et, comme le dit Golaud dans *Pelléas et Mélisande*, parce que c'est l'usage, simplement parce que c'est l'usage. L'essentiel pour M. Maeterlinck, c'est qu'en prêtant sa voix à ses marionnettes, il puisse multiplier, sous prétexte de dialogue, les allusions vagues et jointaines au mystère qui nous étirent. « Dès que nous exprimons quelque chose, écrit M. Maeterlinck, nous le diminuons étrangement. » Et M. Maeterlinck se surveille : il a peur de diminuer ce qu'il pense, mais il nous laisse entendre que sa pensée est éblouissante. Comme le dit finement M. Faguet, il parle presque à bouche close, il pense presque sans idée, il sent presque sans se rendre compte de ce qu'il sent ; il ne tend pas à être compris, car ce qui est compréhensible ne vaut pas la peine d'être pensé ; mais il veut cependant communiquer avec la foule par une sorte de suggestion douce, lente, enveloppante et insensible.

Malgré la situation, le drame n'a de tragique que son dénouement. De l'incertitude de Méléan-

dre, de la lutte qui s'élève entre Aglavaine et Sélysette, M. Maeterlinck n'a rien su tirer, ni un geste, ni un cri. Tout est noyé dans un brouillard de phrases sentencieuses, dans un phœbus au regard duquel le jargon des précieuses paraît clair et simple. Des spectres balbutient dans la brume. Un malheur arrive et le rideau tombe. C'est le triomphe de l'inachevé, de l'incomplet, de l'infirme. C'est une œuvre venue avant son terme, c'est un drame né à six mois. Ou plutôt, ce n'est pas un drame, ou, si l'on veut, ce n'est pas un drame destiné à être joué. C'est un rêve auquel le poète a donné la forme du dialogue, un rêve auquel nous sommes invités à mêler le nôtre, et qui demande, pour être admiré, non pas la clarté crue d'une salle de spectacle, mais l'obscurité d'une chambre où palpite une lampe solitaire. Si c'est un rêve, je ne suis pas assez lourdaud pour le discuter. Quelqu'un dont je ne sais rien, dont je ne veux rien savoir, une voix de nourrice ou d'aïeule qui s'élève d'un petit livre entrouvert, va me raconter une histoire. C'est un conte bleu, ou vert, qui se passe au bord des eaux dormantes, dans un vieux manoir où l'on ne rit jamais. Le charme opère. Je redeviens enfant au son de la vieille voix. Ces princesses sont belles : on dirait des fées. Ces vieillards sont beaux : on dirait des enchanteurs. Ces choses n'arrivent que dans des pays où les marins n'abordent pas. C'est amusant de trembler et d'avoir peur. Je n'entends plus la vieille voix chevrotante. C'est mon propre rêve que je vois se dérouler devant moi comme une tapisserie mystérieuse. L'invraisemblable seul arrive. C'est le petit Chaperon rouge qui mange le loup. Riquet à la Houppe est chauve. Le pied de Cendrillon est trop grand pour sa pantoufle. Le marchand de sable passe. J'ai sommeil. Bonsoir !

Si l'œuvre de M. Maeterlinck n'est qu'un rêve, un conte pour les grands enfants, je l'aime et je l'admire, — les jours où je suis enclin à rêver. Quand j'ai l'âme indécise, l'esprit flottant, quand les œuvres écrites pour les grandes personnes me semblent trop vivantes, trop puissantes, trop lourdes, il me plaît de rêver qu'on étrangle la petite Maleine et que Sélysette se jette du haut de la tour. Et ce serait encore plus beau si elles chantaient, et si elles mouraient au son d'une lointaine musique. M. Doumic a raison : ce qui manque aux féeries de M. Maeterlinck, c'est la musique. L'auteur de *la Princesse Maleine* aurait dû être doublé d'un Weber flamand.

La dernière féerie de M. Maeterlinck ne vaut pas les précédentes, qui ne valent point la première. Quand on rêve tout haut pour les grands enfants, il ne faut pas philosopher à tort et à travers, ni s'embarlificoter dans un mysticisme de pacotille, ni tomber dans le charabia d'aujourd'hui. *La Princesse Maleine* était heureusement exempte du prêchi-prêcha et du jargon qui pointaient dans *Pelléas et Mélisande* et qui s'épanouissent maintenant dans *Aglavaine et Sélysette*. Il ne faut pas non plus, quand on montre des personnages de rêve, leur donner tout à coup, pendant un éclair, du sang, de la chair et la chaleur de la vie. Sélysette, marchant au suicide, baise Méléandre sur la bouche. Elle mord cette vaine apparence. Et Méléandre saigne, et Sélysette s'écrie : « Je suis une petite louve... une petite louve ! » M. Maeterlinck oublie que ses héros ne vivent point. Ils ne mordent pas, car ils n'ont pas de dents. Ils ne peuvent saigner sous aucun prétexte. Déjà le vieux roi de *la Princesse Maleine* avait tort de réclamer de la salade. La faute commise par Sélysette contre l'esthétique de M. Maeterlinck est autrement grave et déplorable. Elle rompt la suggestion insensible et lente signalée par M. Faguet.

Tels sont les motifs pour lesquels je ne signe pas Octave Mirbeau. Si j'aime et si j'admire le rêveur qui rêva pour nous *la Princesse Maleine*, *les Aveugles* et *Pelléas et Mélisande*, je refuse obstinément de reconnaître en M. Maeterlinck un dramaturge, un psychologue et un penseur. C'est un écrivain personnel et charmant. Peut-être n'est-ce pas l'offenser que de lui donner ce seul titre.

ALBERT GIRAUD.

Art et Socialisme

Sous ce titre M. Jules Destrée vient de publier dans la petite collection de la bibliothèque de propagande socialiste une brochure dans laquelle il exhorte les socialistes à respecter l'Art, les dirigeants à le mieux protéger et les artistes à le socialiser.

M. Destrée est un tempérament d'artiste égaré dans les impasses de la politique. Pourtant, à côté des boutefeux populaires de son parti avec lesquels il pactise, il garde une supériorité indiscutable : celle de savoir aimer profondément l'Art et les artistes et d'oser à l'occasion, en pleine

Chambre, dont il est un des plus jeunes représentants, les défend avec force, avec logique, contre l'indifférence et la maladresse des majorités philistines.

Je crois même — ou je me trompe fort! — que ce socialiste a l'âme plus intimement liée aux choses de la Beauté qu'aux préoccupations des choses électorales. C'est du moins ainsi que je me plais à me le figurer.

Que M. Destrée, mû par une vague appréhension des attrapades futures, cherche à faire comprendre à la plèbe politique et aux gens de son parti l'essence sacrée de l'Art et le respect absolu que ceux-ci lui doivent, personne, à moins d'être mal intentionné, ne peut lui reprocher cette délicate intention. C'est un sentiment noble et élevé que ses confrères de la Tribune feraient bien d'imiter!

Que M. Destrée anathématise l'Etat, qui sacrifie monstrueusement l'Art pour sa ruineuse et infâmante prodigalité militariste; qu'il lui dicte impérieusement ses devoirs envers les artistes et qu'il lui conteste avec raison le droit de les domestiquer en s'emparant de leur personnalité ou de leur liberté individuelle au moyen d'appâts dérisoires, tout cela constitue une excellente et salutaire besogne pour laquelle M. Destrée est digne de gratitude et mérite les meilleurs applaudissements.

N'est-il pas l'un des rares hommes qui ont eu le courage d'élever la voix avec énergie au sein d'un parlement au nom de l'Art, au nom de la Beauté?

Il faut savoir le reconnaître, une pareille attitude prouve une belle largeur d'esprit, que l'on rencontre trop rarement dans le monde tribulatio-homme de la politique belge.

Mais, à mon sens, M. Destrée perd son prestige d'apôtre de l'Art lorsqu'il accouple l'Art avec le Socialisme, comme il le fait dans sa petite brochure de propagande.

Tant que l'auteur constate avec une très grande justesse l'influence stérilisante ou l'indifférence révoltante des « anciens partis » en ce qui concerne les véritables manifestations d'art en Belgique, il n'y a rien à redire; c'est l'artiste qui est en M. Destrée qui parle; mais dès que le socialiste qui est en lui se révèle en proposant les bienfaits et l'utilité d'un *art social*, l'on est en droit de se cabrer!

C'est précisément dans le chapitre final intitulé « *Foi catholique et Foi socialiste* » que M. Destrée laisse voir le fond de sa pensée et le but de sa

brochurette : « *Une autre foi pourra faire naître une nouvelle éclosion d'art. Aujourd'hui la foi catholique décline, l'art catholique disparaît... L'art catholique se meurt donc. Pourquoi? « Parce que la foi s'en va... Chez nous (les socialistes) on trouve encore des croyants. Chez nous (les socialistes) brûlent des âmes ardentes, passionnées pour l'apostolat et la propagande... »*

Il n'est pas bien difficile de comprendre la véritable portée de ces phrases, c'est-à-dire d'y surprendre, en flagrant délit, la sempiternelle erreur qui les enveloppe et dont Proudhon fut le turbulent propagateur. Au fait, M. Destrée semble ne s'être jamais demandé si un Fra Angelico ou un Filippo Lippi furent d'extraordinaires artistes, grâce à leur foi, à leurs croyances religieuses ou si, chez eux, le *don esthétique* n'était pas bien plus enraciné dans leur âme, dans les mystérieuses genèses de leur organisme.

Lorsque je contemple leurs œuvres ce n'est point leur foi que je contemple en elles mais bien leur génie d'artiste et si je suis profondément ému, c'est grâce au mystère de l'Art seul qu'ils ont su rendre sensible par l'enchantement des formes et des couleurs, par l'ordonnance harmonieuse de l'ombre et de la lumière, par toute leur idéalité esthétique, enfin! Que pense M. Destrée d'un Giotto, esprit païen, athée même, peignant des visages, des attitudes d'un mysticisme ardent, d'une religiosité profonde et émue, par conséquent, le contraire de ce qu'il *croyait!* Giotto, en vérité, avait la *foi de l'Art*, cette foi spéciale, indépendante de toute philosophie religieuse ou sociale, cette foi mystérieuse que les psychologues matérialistes n'ont pas su définir encore, pas plus que l'autre foi.

Raphaël ne peignait-il pas alternativement avec la même puissance, la même perfection, des mysticités et des sujets païens? Et notre contemporain, Puvis de Chavannes, lorsqu'il déroule son « Inspiration chrétienne avec la même force de cette seule foi de l'Art qu'il sait répandre dans ses vastes fresques inspirées du paganisme, songe-t-on à demander si ce maître a la foi catholique, la foi juive ou la « foi socialiste »? Absolument pas. Ce serait absurde. En réalité, il n'y a pas « d'art catholique » comme il ne saurait y avoir « d'art socialiste ». Il y a les artistes qui, à travers les mille formes de la vie universelle, cherchent la suprême expression de la Beauté pour tous ceux qui la savent entrevoir dans leurs œuvres, fussent-

ils prolétaires ou ploutocrates, doctrinaires ou sans-culottes, congolais ou chinois.

A mon avis, la tentative de vulgarisation esthétique que poursuit M. Destrée est vaine, et il convient de protester chaque fois qu'un propagandiste, malgré les qualités dont il fait preuve et les sympathies dont il est digne, essaye d'entraîner les artistes dans les spéculations politiques d'un parti quelconque en sortant du domaine essentiel de l'Art!

JEAN DELVILLE.

L'Absence

A VALÈRE GILLE.

Aux fontaines, aux bois sonores et fleuris,
A la mauve flexible, à la pourpre hyacinthe,
A l'ancre obscur, je dis ma douleur et ma plainte
Et je mêle à mes pleurs le nom de Lycoris.

Un autre aujourd'hui sait la saveur de sa bouche,
L'ardent collier que font ses bras jamais lassés.
Elle fuit avec lui parmi les monts glacés...
Et l'odeur de sa chair parfume encor ma couche.

Elle fuit. Maintenant sous cet ombrage épais
Où chantent les oiseaux et les flûtes légères,
On ne la verra plus, belle entre les bergères,
Guider en souriant le troupeau que je pais.

Ah ! ne déchirez point les pieds de l'infidèle,
Rocs aigus ! Doux zéphyr, amollis les frimas,
Fais éclore de tendres roses sous ses pas
Et dis lui que jamais Gallus n'aimera qu'elle.

Apollon, ni Silvain couronné de grands lys,
Ni Pan, ni les bergers n'allégeront ma peine,
Et dans le noir Hadès j'entrerai, l'âme pleine
De l'éternel regret des destins accomplis.

LUCIEN DE BUSSCHER.

Le faux vers-libre

Nous extrayons les lignes suivantes d'un récent article de M. Armand Silvestre :

« Le vers que je défends, dans son intégrité traditionnelle, a toujours tendu, dès son origine, vers une musique non formulée, mais qui, seule, en a assuré l'immortalité harmonieuse. Que les poètes qui nous ont devancés aient confié à la seule rime, au respect facile du nombre de pieds et à la césure, observés toutes les ressources rythmiques de leur poésie, toute la plastique mélodieuse de leur prosodie, c'est ce que je nie absolument. Les brèves et les longues se pondèrent, dans ceux de leurs vers qui demeurent, suivant une norme, non point arrêtée comme dans le vers latin, mais merveilleusement instinctive. Mais que pour atteindre à cette pondération, on sacrifie toutes les conditions

de difficulté dans l'exécution sans lesquelles il n'est pas d'œuvre d'art, — qu'on renonce à la matière dure et malaisée qu'était notre vers, comparable à celle du marbre et de la pierre, pour modeler les images dans cet inconsistant élément, variant avec chaque individu, qu'est le caprice de l'oreille, voilà qui me paraît singulièrement osé et irrespectueux à l'endroit des maîtres qui, depuis trois siècles, se sont condamnés au labeur dont d'impérissables chefs-d'œuvre sont sortis. A Marot, à Ronsard, à du Bellay, à d'Aubigné — plus tard, à Victor Hugo, qui avait bien le génie suffisant pour se créer une langue nouvelle, et qui a forgé le véritable vers épique français pour les besoins de la *Légende des Siècles*, — j'en appelle contre une tentative dont je vois les dangers, mais non le résultat conquis et, où tant de vrai talent, je le répète encore pensant à quelques-uns que je sais, s'est absorbé sans élever un monument durable.

» ARMAND SILVESTRE. »

Une lettre de M. l'abbé Moeller.

Mon cher M. Gilkin,

Je dois encore vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu me faire dernièrement, en reproduisant dans votre belle et vaillante revue : *La Jeune Belgique*, une partie de mon modeste petit article de Durandal sur l'anarchie littéraire. C'était peu de chose, que mon article, surtout comparé aux articles superbes que vous avez écrits sur la matière dans la *Jeune Belgique*. Mais enfin je tenais à protester contre cette absurde et funeste invention du vers libre, c'est-à-dire du vers qui n'est pas un vers, ce qui revient à supprimer tout bonnement la poésie.

C'est une véritable aberration. Le succès en serait incompréhensible, s'il n'ouvrait les portes de la poésie (si je puis m'exprimer ainsi) à une foule de jeunes ambitieux qui n'ont pas assez de talent pour faire de vrais et beaux vers et ont saisi avec enthousiasme cette magnifique occasion de passer pour poètes sans l'être en réalité. Plus je songe à la question et plus je me convaincs que c'est là la vraie raison de la vogue du vers-librisme. Il ne restait à tous ces jeunes demi-talents, pour sauver la situation, que de traiter les vrais poètes de pions et de routiniers. Et ils n'ont pas manqué de le faire. Cela les dispense de justifier par des arguments l'absurdité de l'invention du vers-librisme. Chaque fois qu'on se permet de contredire ces petits messieurs, ils vous accablent d'injures les unes plus grossières et plus grotesques que les autres. Ils viennent encore de le faire à mon égard. Je m'y attendais, du reste.

Mais ces procédés de voyous me laissent tout à fait froid. Pour leur répondre il me faudrait user des mêmes procédés et cela me répugne. Je n'aurais qu'à leur renvoyer la balle, en les traitant à mon tour de « pions, d'idiots, d'ânes, de cuistres », toutes expressions aimables qu'ils ont constamment à la bouche et à traiter leurs écrits de « pionneries » et de « stupidités littéraires. »

Outre que ces procédés écœurants me déplaisent, je crois qu'il est profondément oiseux d'attaquer ces moulins à vent. Tous ces soi-disant poètes tomberont d'eux-mêmes. Dans quelques années on n'en parlera plus. Tout le bruit qui se fait autour d'eux, vient d'eux-mêmes. Ils s'encensent mutuellement dans leurs petites revues. Il y aura beau temps qu'on ne parlera plus d'eux, quand on parlera encore des beaux poètes de la *Jeune Belgique*, surtout des admirables vers d'Iwan Gilkin, de Giraud, de Valère Gille, de Maurice Cartuyvels, de Frans Ansel et de tant d'autres.

Continuez à lutter pour la grande et noble cause de la

vraie poésie, comme vous l'avez fait jusqu'ici dans la *Jeune Belgique*.

Ce ne sera pas une des plus petites gloires de cette revue qui a rendu tant de services à la littérature française, que le zèle, le talent et la persévérance avec lesquels, ils ont combattu dès le principe cette innovation ébouriffante du vers-libre, la plus ridicule et la plus funeste invention qu'il soit possible d'imaginer.

Elle serait dangereuse, si elle n'était si absurde. L'absurdité la tuera. Heureusement, car c'en serait fait à tout jamais de la poésie, si des théories aussi insensées devaient triompher en littérature.

A vous en toute sympathie, mon cher Gilkin.

L'abbé Henry MOELLER.

M. Jaurès et l'Esthétique socialiste

M. Jaurès, député socialiste au Parlement français, a publié dans un journal radical un intéressant article sur l'*Esthétique socialiste*, à propos des récentes discussions du congrès de Gotha.

Il s'est produit, dit-il, au congrès des socialistes allemands de Gotha, une très curieuse discussion d'art qu'aucun journal de France n'a même notée. C'est pourtant un signe décisif et très noble des progrès du prolétariat qu'une discussion littéraire soulevée et soutenue par lui. Les socialistes allemands ont à côté de leurs très nombreux et très puissants journaux politiques ou corporatifs, une Revue, le *Monde nouveau*, qui fournit un aliment de lecture aux familles ouvrières. C'est sur le choix des romans reproduits dans cette Revue qu'un débat de deux séances, et tout à fait remarquable, s'est engagé.

Le directeur du *Monde nouveau*, Steiger, est, comme nous le disons, un jeune. Il est épris de la nouvelle littérature allemande, et ce sont des œuvres d'un naturalisme hardi, ironique et âpre qu'il a de préférence publiées. Des réclamations très vives ont été produites notamment par les délégués de Hambourg. Ils ont dit d'abord que ces romans ne ménageaient ni la démocratie sociale, ni le peuple même, et qu'ils insistaient avec une sorte de volupté cruelle, sur les abaissements de la misère. Il leur a été répondu (et ils n'ont pas insisté sur ce point) que l'art devait être libre et hardi, et que le peuple ne devait point s'effrayer des vérités, même douloureuses.

Mais c'est surtout d'immoralité qu'ils ont accusé les œuvres naturalistes allemandes :

La Revue doit pouvoir être lue par nos enfants et par nos femmes ; et les caprices physiologiques « de la mère Bertha » sont médiocrement édifiants. Nous ne sommes ni des puritains ni des épiciers. Nous ne voulons pas, pour le peuple, d'un art de convention ; nous avons applaudi quand le *Monde nouveau* a publié en son entier le *Germinal* de Zola, parce que c'est une œuvre robuste et saine ; il y a des brutalités, il n'y a pas malade recherche de pornographie. Au contraire, le nouveau naturalisme n'est que l'affolement nerveux de la bourgeoisie en décadence. Le capitalisme blasé, névrosé, aboutit à une littérature où la question de sexe tient une place disproportionnée. Le parti socialiste va-t-il, sous prétexte d'art libre, inoculer au prolétariat grandissant les vices d'imagination et les corruptions cérébrales de la bourgeoisie finissante ?

M. Steiger s'est défendu avec énergie. Nous extrayons de sa réponse le passage suivant :

Nous n'avons pas la prétention d'émanciper le peuple par l'art, et nous savons très bien que l'art actuel porte l'empreinte de la bourgeoisie capitaliste, de son désordre, de sa névrose. C'est par son émancipation économique que le prolétariat doit être mis en état de participer à la haute vie de l'esprit, et c'est seulement dans l'humanité socialiste que se développera une forme d'art à la fois hardie et saine ; mais c'est notre devoir, en

attendant, d'exciter, d'éveiller les esprits, pour que le prolétariat puisse dès le premier jour, goûter les fruits artistiques de la révolution économique.

M. Jaurès formule à ce propos l'intéressante observation que voici :

Il est vrai que la bourgeoisie elle-même a ses révoltés et que beaucoup d'artistes, surexcités par la misère ou écœurés de la fade sottise de la classe dominante, aspirent à un monde nouveau ; et leurs cruelles peintures de la société bourgeoise en décomposition, leurs cris de colère et de pitié aident en effet à l'ébranlement social. Mais c'est un art excité, souvent dédaigneux ou haineux ; et, *au vrai sens du mot, c'est plutôt un art anarchiste* qu'un art socialiste, car il traduit plutôt une révolte individuelle que le soulèvement organisé d'une classe.

Je suis bien loin d'en faire fi pour ma part : et j'aimerais défendre un peu ces artistes ou ces philosophes contre notre éminent ami Liebknecht, qui a prononcé contre eux, à Gotha, un discours spirituel et puissant. J'aimerais surtout les défendre contre Bernard Lazare qui, à ma grande surprise, dans une conférence récente, s'est montré en art plus marxiste que Guesde, et a maltraité Nietzsche comme, assurément, je ne le ferais point.

Mais il est bien vrai que de même qu'il aspire à l'harmonie dans la production, le socialisme aspire à une nouvelle forme d'art classique ordonné, apaisé et lumineux. La calme lumière que saluait Goethe mourant semblait s'être perdue dans le trajet de notre siècle tourmenté ; mais elle est réfléchi au loin par les hautes cimes socialistes, et nous la saluons devant nous comme une promesse d'aurore.

JEAN JAURÈS.

On remarquera avec quelle justesse M. Jaurès a caractérisé l'*art anarchiste* que pratiquent certains bourgeois révoltés, tels que sont chez nous les Edmond Picard, les Emile Verhaeren, les Georges Eekhoud et *tutti quanti*, qui, par une singulière contradiction, sont les fondateurs et les membres les plus actifs de la Section d'art de la Maison du Peuple de Bruxelles. Nous avons naguère signalé le caractère anarchique de leur littérature ; il ne nous déplait point de voir M. Jaurès confirmer notre opinion.

Le socialisme, dit-il, aspire à une nouvelle forme d'art *classique, ordonné, apaisé et lumineux*.

S'il en est vraiment ainsi, il faut féliciter chaleureusement le socialisme. Il aurait d'ailleurs des chances de recevoir bientôt satisfaction, car bon nombre d'écrivains et d'artistes, étrangers cependant au socialisme, ont des aspirations analogues. Mais à considérer les faits, il faut reconnaître qu'à l'heure présente, les préférences des socialistes vont à un art qui est aux antipodes de celui que préconise M. Jaurès. C'est le cas à Bruxelles, notamment.

Z.

La vie intime des artistes et les indiscrétions de la critique.

Dans le *Journal des Débats*, M. René Doumic s'élève avec force contre les odieuses indiscrétions que l'on se permet à l'égard des artistes et des écrivains célèbres. Il était temps qu'une protestation indignée se fit entendre, au nom même de la dignité de la critique, qui a mieux à faire que de livrer aux bêtes la mémoire des hommes de génie ou de talent. M. Doumic a eu le courage de dire leur fait aux éventreurs de cadavres ; il faut l'en remercier.

« Pour excuser ce déballage de détails intimes, dit-il, on a coutume de dire que c'est une forme de l'intérêt que nous portons à la littérature elle-même. Rien de ce qui touche aux grands artistes ne nous est indifférent. Et d'ailleurs, artistes, écrivains, gens célèbres, est-ce qu'ils n'appartiennent pas au public ?

» C'est user de grands mots pour déguiser de vilaines choses. Car, d'abord, les écrivains n'appartiennent au public que par leurs œuvres. Quand nous nous enquêrions des incidents de leur vie privée, nous cédon exactement au même instinct qui fait qu'on se délecte dans la loge de la concierge au récit des farces des locataires, mais, en outre, et sans que nous nous en rendions compte, il y a dans cette curiosité beaucoup d'envie. Ceux qui ont joué un rôle, qui se sont faits un nom glorieux, nous éprouvons une sorte de plaisir malsain à constater que, par certains côtés de leur nature, ils étaient tous pareils au commun des mortels. C'est une revanche de notre médiocrité, et nous nous consolons de ne pas avoir égalé leur génie en les contemplant dans les postures les plus fâcheuses. Il n'y a rien de plus bas.

» Je sais bien qu'on aura beau protester, on ne guérira pas le public, ou du moins une certaine catégorie de lecteurs. Ils resteront friands des révélations scandaleuses, des regards jetés sur l'alcôve ou sur la garde-robe. Encore y a-t-il avantage à appeler les choses par leur nom et à empêcher qu'on ne brouille les notions. La critique a versé dans ce défaut qui consiste à prêter son attention aux détails biographiques les plus indifférents. Il faut qu'elle réagisse contre cette tendance. L'étude des idées, des courants généraux, des questions d'esthétique, voilà ce qui fait son domaine propre. Il est assez large pour qu'elle puisse, en s'y confinant, s'y trouver encore à l'aise. Il faut qu'elle cesse désormais de tenir compte de tous ces commérages qui ne font que l'encombrer et qui parfois l'égarer. Ils constitueront un genre qui ne manquera pas d'amateurs, mais qu'il importe de définir nettement : c'est l'histoire littéraire chez la portière. »

RENÉ DOUMIC. (Débats.)

L'opinion de Tolstoï sur les symbolistes et les décadents.

M. Henri Lapauze a rapporté des fêtes du couronnement du Tsar un volume rempli d'observations intéressantes. Il est allé à Yasnaïa-Poliana, il s'est entretenu avec l'illustre Tolstoï, qui lui a parlé familièrement de la littérature contemporaine.

Tolstoï attache une importance extraordinaire à ce que M. Édouard Rod appelle les parties obscures de la littérature française. Il s'indigne, il s'afflige de voir imprimées des phrases qu'il ne comprend pas. Il dit :

« Ainsi, c'est de cette façon qu'écrivent vos jeunes hommes de lettres? Ils ne trouvent donc pas que votre langue, si belle, si noble et si pure, soit suffisante? Il faut absolument qu'ils la torturent et qu'ils nous torturent nous-mêmes?... »

Ou bien, après lecture d'un sonnet de M. Mallarmé :

« ... En saisissez-vous au moins le sens? Non pas. Et pas de titre. Pas un point, pas une virgule. Pas même de point final. C'est horrible. Ah! la littérature française peut se flatter d'avoir, pour l'instant, un joli lot de nébuleuses... »

M. Édouard Rod, qui rend compte, dans les *Débats*, du livre de M. Lapauze, ajoute :

« La phrase est caractéristique, et le mot bien juste. Et notez que le grand écrivain russe, en insistant ainsi sur les tendances d'une partie de notre littérature, exprime un sentiment très répandu à l'étranger. Partout, en effet, on lit avec beaucoup de soin des poètes et des prosateurs dont l'obscurité nous déconcerte; et beaucoup s'efforce de pénétrer le mystère de la « nébuleuse », se demandant ce que seront les mondes qui s'y forment, ce que l'avenir en fera jaillir. Le comte Tolstoï, lui, ne se pose pas ces questions. Esprit direct, qui aime à simplifier, il

se contente de passer condamnation sur tout cela. M. Lapauze nous avoue qu'il « mettait une certaine sévérité à juger ceux qu'il appelle des « décadents », — mot qu'on n'emploie plus guère parmi nous; mais qui, « pour un homme comme Tolstoï », dit bien ce qu'il veut dire ».

B.

Chronique musicale

Au théâtre de la Monnaie, *la Traviata*, cette pièce aussi larmoyante par le sujet que susurrante par la musique, et qu'il suffirait de transporter sur une scène de genre pour en faire une parodie d'un comique irrésistible, a réapparu deux fois sur l'affiche. M^{me} Jane Harding y débutait. Cette personne, qui croit remplacer l'éclat de sa voix par celui de ses diamants, ne voit dans le théâtre qu'un prétexte à l'exhibition de ses toilettes luxueuses. N'ayant nullement l'intention d'inaugurer une chronique des modes dans notre revue, qui a déjà des rubriques suffisamment variées, nous ne nous occuperons pas autrement de cette reprise qui n'a eu que de vagues accointances avec l'art réel.

Les verts-galants des fauteuils et les snobs automatiques qui les valent, ayant donné en masse pour cette apparition sensationnelle, il va de soi que cet effort les avait brisés et que la reprise du *Rêve*, de M. Bruneau, s'est opérée devant une demi-salle que les enharmonies de la partition ont rendu glaciale. Certes, le sujet n'a guère l'allure théâtrale et les recherches de l'orchestration compliquent souvent sans charme une action aussi monotone que peu accessible au public ordinaire; mais enfin, l'œuvre est sincère dans sa grisaille voulue et mérite mieux que l'indifférence générale. Il nous a été donné d'entendre M^{lle} Mastio dans le rôle d'Angélique. C'est la première fois que la jeune artiste se trouve aux prises avec un rôle de cette envergure. Elle s'en est tirée à son honneur, possédant, du reste, le physique du personnage. La voix est d'un timbre frais et son jeu inexpérimenté était bien en situation pour une interprétation qui demande une candeur virginale jointe à une grande naïveté étonnante. M. Seguin avait repris le rôle de l'évêque Jean d'Hauteœur, auquel il a donné une expression réellement émouvante, usant légèrement de cette ampleur de geste que l'on admire tant en lui. L'ensemble du *Rêve* était bien mis au point, M. Bruneau avait présidé lui-même aux dernières répétitions.

L'opéra comique tient encore la corde cette année, grâce aux interprètes. *Don Pasquale*, ce pseudo *Barbier de Séville*, de Donizetti, par son style impersonnel est bien la chose la plus ennuyeuse que l'on puisse entendre et voir. Les piteuses facéties dont les acteurs l'émaillent, alourdissent encore cette partition déjà trop provinciale. Il faut vraiment toute la grâce provoquante de M^{me} Landouzy et son talent séduisant, toute la facilité d'élocution vocale de M. Boyer, pour résister à cette audition crispante par endroit. *Don Pasquale* a franchement trop vieilli, nous serions les premiers à applaudir l'instauration savante d'une œuvre ancienne, mais pour les antiquailles, leur place est dans les archives où il n'y aura jamais assez de poussière pour les faire oublier. Allons, un bon mouvement et à jamais, *excusez Don Pasquale*. Tant d'œuvres intéressantes ont droit aux feux de la rampe; une preuve, l'accueil fait aux *Deux Billets*, ce petit acte de Poise, léger, spirituel, dont les couplets souriants et les ariettes tendres ressuscitent l'esthétique théâtrale de Trianon et des petits appartements. Cette piécette est très joliment enlevée par M^{lle} Meaubourg, qui a tout ce qu'il faut pour cet art en miniature, et par MM. Cassio et Gilbert qui, par une sobriété rare, n'y ajoutent pas des plaisanteries de leur cru.

Le succès de cette petite tentative devrait engager la direction à remonter tout un répertoire dont on soupçonne à peine l'intérêt et l'existence.

N. L.

Memento

IL y a quelques mois, le *Coq Rouge* attaqua, avec une brutalité singulière, le *Réveil*. Peu de temps après, l'administrateur de cette dernière revue, rencontrant M. Valère Gille, de la *Jeune Belgique*, lui demanda des vers à publier. Y avait-il quelque corrélation entre ces deux faits? On ne peut, à cet égard, que se livrer à des conjectures. Quoi qu'il en fut, M. Gille, un peu surpris, fit observer à M. Arnay, directeur du *Réveil*, que cette publication, en ce moment, ne manquerait pas de provoquer des réclamations de la part de quelques rédacteurs de cette revue, ouvertement hostile à la nôtre, et collaborateurs, d'ailleurs, du *Coq Rouge*. M. Arnay persista, et comme, à tout prendre, M. Gille n'avait pas à s'occuper des affaires du *Réveil*, il accepta sans autres observations l'invitation qui lui était faite et envoya ses vers. Ceux-ci parurent dans le *Réveil* d'août. Les prévisions de M. Gille se sont-elles réalisées? des récriminations ont-elles surgi? les grands éclectiques se sont-ils fâchés tout rouges et M. Arnay a-t-il été grondé? Quoi qu'il en soit, celui-ci publia, dans le *Réveil* de septembre (qui vient de paraître), un article naïvement agressif contre la *Jeune Belgique* et ses directeurs.

S'il croit ainsi remercier M. Gille, le remerciement n'est guère galant.

M. Arnay feint que quelques personnes aient colporté le bruit d'une alliance, voire d'une fusion prochaine du *Réveil* avec la *Jeune Belgique*, et il proteste avec une indignation passablement comique. Ce serait à nous de protester, si la chose en valait la peine.

Toutefois, il est bien possible que le bruit, qui empêche M. Arnay de dormir, ait été mis en circulation par certaines personnes. Lesquelles? Que l'on cherche à qui la disparition du *Réveil* pourrait profiter; si c'est à une revue hebdomadaire ou à certaines publications mensuelles qui ne seraient pas fâchées de recueillir les épaves d'un petit naufrage et de se débarrasser d'une concurrence gênante. On a voulu faire naître des dissensions périlleuses dans la rédaction du *Réveil*: le « bruit court » que l'on a réussi.

Ce n'est pourtant pas une raison pour que M. Arnay chante sur un mode dithyrambique les gloires de M. le directeur du *Coq Rouge*.

L'ART ET LE SOCIALISME. — La brochure de M. Jules Destrée suggère une réflexion importante. M. Destrée conjure les socialistes d'aimer et de respecter l'art quelles que soient ses tendances, celles-ci fussent-elles même opposées aux idées socialistes. C'est la véritable tolérance à laquelle l'art a droit vis-à-vis de tous les partis et nous félicitons vivement M. Destrée de la préconiser. Mais nous craignons qu'il ne se trouve seul ou presque seul de son avis. M. Picard n'a cessé de proclamer qu'il faut FAIRE SERVIR l'art à la propagande des idées socialistes.

C'est le système diamétralement opposé. Qui donc représente ici la vraie pensée des socialistes? Est-ce M. Destrée? Est-ce M. Picard? Et que veulent-ils? Est-ce l'indépendance de l'art ou son asservissement?

Tout demeure équivoque et obscur et jusqu'ici l'esthétique des socialistes belges semble plongée dans une douce anarchie.

LA MAISON D'ART inaugurera le mardi 3 novembre prochain, à 2 heures, sa saison d'hiver, par une *Exposition des paysagistes belges*.

Cette exposition sera visible tous les jours, du 3 au 12 novembre, de 10 à 5 heures. Prix d'entrée: Un franc.

L'ouverture du Théâtre de la Maison d'Art, sous la direction de M. Mouru de Lacotte, aura lieu le samedi 7 novembre, à 8 1/4 h. Le premier spectacle se composera de *Germinie Lacerteux*, pièce en 10 tableaux d'Edmond de Goncourt.

Des abonnements à 15 francs pour les quatre représentations

de la saison sont à la disposition du public à la direction de la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or.

Pour chacune de ces représentations, le prix d'entrée est fixé à 5 francs.

ESTHÉTIQUE URBAINE. Un négociant de la rue de la Madeleine vient de faire enlever les barbouillages que l'Art à la rue avait déposés sur la façade de son magasin. La dite façade, bien que d'architecture fort simple, a beaucoup gagné à ce nettoyage intelligent.

LA DIRECTION du *Réveil* éprouve le besoin de condamner nos « théories » parce qu'elle croit fermement « qu'il faut à l'artiste, au poète, au critique, la liberté pleine et entière d'écrire ce qu'ils pensent et comme ils l'entendent. »

Ah! vraiment! Nous aussi, nous croyons cette liberté nécessaire et nous la pratiquons. Nous n'avons jamais demandé que les gendarmes et les inquisiteurs vinssent troubler la liberté qu'ont les sots de publier des livres stupides, mais nous entendons garder la liberté de proclamer leur stupidité. La voilà, la liberté de la critique! C'est pour avoir refusé d'abdiquer aux pieds de certains frénétiques joueurs de biniou que nous sommes représentés aux lecteurs de quelques revues charentaises comme des tyrans redoutables. Ce n'est pas cela du tout, chers Messieurs. Nous ne réclamons que notre liberté et nous vous laissons bien volontiers la vôtre. Publiez vos sottises tout à votre aise, mais qu'il nous soit permis de rire et de siffler!

AU SILLON. — Grands succès pour les deux concerts, qui avaient attiré une foule d'amateurs dans la grande salle de l'Exposition.

Le mardi 20 octobre, M^{lles} Jeanne et Louisa Merck et M. Summer ont remporté de vifs applaudissements, notamment pour leur exécution de la sonate en *mi mineur* de Sjögren, de trois mélodies de Paul Gilson, de deux mélodies de notre distingué collaborateur, Ernest Closson, et de la *Nuit de Mai*, de Brahms.

Le mardi 27, M^{lle} Friché a chanté, d'une belle voix de contralto, en criant beaucoup et sans expression, l'air de *Proserpine*, de Pasiello, et *J'ai perdu mon Eurydice*, de Glück. MM. Laoureux, Lœwensohn et Bosquet ont été très applaudis dans le *Trio en ré* (op. 70) de Beethoven; puis M. Bosquet, dont le jeu est un peu dur, a interprété la Ballade en *fa mineur* de Chopin, sans le fondu d'exécution nécessaire pour cette jolie musique compliquée. Enfin, M. Lœwensohn a exécuté, avec une virtuosité remarquable, la *Sonate en ré* de Rubenstein.

M. Maurice Kufferath avait fait, le samedi précédent, une fort intéressante conférence sur Richard Wagner, dans laquelle il avait en partie développé le paradoxe qui consiste à prêter au maître de Bayreuth l'intention d'avoir voulu fonder à nouveau une religion païenne mais musicale.

La clôture de l'Exposition du Sillon aura lieu le 31 octobre, à quatre heures.

C'est au mois de mars prochain, qu'aura lieu la vente des collections Goncourt, qui doit décider du sort de l'Académie du même nom.

Bibliographie

ERN. GOSSART. Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants. — GYP. Eux et Elle. — ERNEST HELLO. Physiologie de Saints, nouv. édition. — F. T. PERRENS. Les libertins en France au XVII^e siècle — G. ROBERT. La musique à Paris, 1895-96. — MARCEL HEBERT. Evolution sentimentale de Richard Wagner. — PAUL SABATIER. Un nouveau chapitre de la vie de Saint-François d'Assise. — REMY DE GOURMONT. Le livre des masques. — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. L'hiver en méditation. — EUGÈNE MONTFORT. Sylvie ou les émois passionnés. — ANATOLE FRANCE. Poésies.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALI OIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.

Publications artistiques tirées à petit nombre, doré il ne sera jamais publiée de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poirre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de rémarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à soixante-dix exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. Vendus.

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. Vendus.

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — Il reste encore 8 exemplaires à vendre.

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Novembre

LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° : 3 FRANCS

« I. FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV^e SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes
par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 francs.

PAUL ARDEN. — Vieilles Amours. — Roman in-18, de 250 pages

PRIX : 3.50 — Paraîtra en Novembre.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.